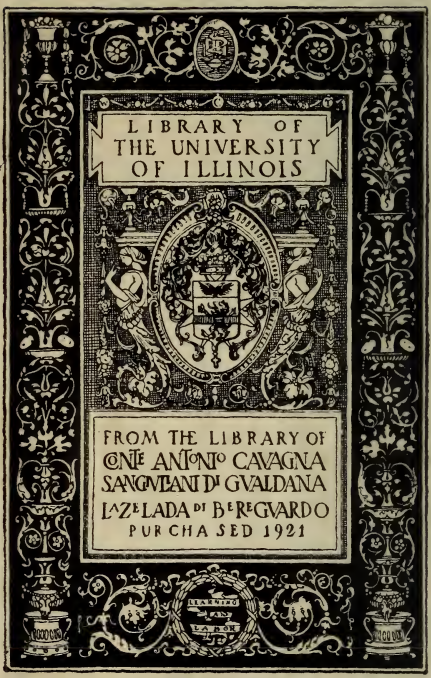


845P62
Om1820

Rare Book & Special
Collection

MÉLANGES

LITTÉRAIRES

ET CRITIQUES.

ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN.

L'Enfant du Carnaval, 2 *vol. in*-12.
Les Barons de Felsheim, 2 *vol. in*-12.
Angélique et Jeanneton, 1 *vol. in*-12.
Mon Oncle Thomas, 2 *vol. in*-12.
Les Cent-vingt Jours, contenant : Théodore ou les Péruviens ; M. de Kinglin ; Metusko ou les Polonais ; Adèle et Dabligny, 2 *vol. in*-12.
La Folie Espagnole, 2 *vol. in*-12.
M. Botte, 2 *vol. in*-12.
Le Citateur, 1 *vol. in*-12.
Jérôme, 2 *vol. in*-12.
Théâtre et Poésies, 4 *vol. in*-12.
La Famille de Luceval, 2 *vol. in*-12.
L'Homme à Projets, 2 *vol. in*-12.
M. de Roberville, 2 *vol. in*-12.
Une Macédoine, 2 *vol. in*-12.
Tableaux de Société, 2 *vol. in*-12.
Adélaïde de Méran, 2 *vol. in*-12.
Mélanges Critiques et Littéraires, 2 *vol. in*-12.
Le Garçon Sans Souci, 1 *vol. in*-12.
L'Officieux ou les Présens de noces 1 *v. in*-12.
Nous le sommes tous ou l'Égoïsme, 1 *v. in*-12.

MÉLANGES

LITTÉRAIRES

ET CRITIQUES,

PAR

PIGAULT-LEBRUN.

In varietate voluptas.

TOME PREMIER.

BRUXELLES,
CHEZ FERRA AÎNÉ, LIBRAIRE, RUE DU CRÊNE,
N° 1429.

1820.

IMPRIMERIE DE HAYEZ FRÈRES ET SOEURS.

AUX DAMES.

845P62
Om1820
17Mn23

J'ai été prêt à saisir l'austère burin de l'histoire; à chercher les causes qui ont agité tant d'empires; à proposer un remède à tous les maux qui accablent la France; et, après avoir fouillé dans les ruines des siècles passés, j'aurois porté mes vues audacieuses jusque dans les siècles à venir. J'ai bientôt senti que la tâche que je voulois m'imposer étoit au-dessus de mes forces. C'en est fait, je renonce aux méditations profondes, aux aperçus vrais qui en sont le résultat, à l'ambition d'éclairer les hommes, qui auront toujours des passions, et qui seront toujours malheureux par elles; je rentre dans mon obscurité, pour me livrer sans réserve et sans contrainte à mes goûts favoris.

480726

Il en est un, Mesdames, qui n'est ent-être, comme tant d'autres choses, qu'une heureuse illusion. Mais celle qui fait rêver le bonheur, est le bonheur lui-même, et je le place, moi, à s'occuper de vous, à ne voir que vous, à vivre pour vous.

Il est un âge où les plus doux rapports rapprochent les deux sexes avec une force irrésistible; où on plaît sans effort, sans le savoir, sans y penser même; où des années entières d'une félicité non interrompue, font croire que l'homme est né pour être heureux. Le temps, qui détruit tout, dissipe cette délicieuse chimère. La froideur qu'expriment la figure et l'être tout entier auquel on voudroit plaire, annoncent clairement que le printemps et l'hiver sont inconciliables; mais l'hiver le plus froid offre encore des douceurs.

ASTOR

Qu'un vieillard se garde bien de vouloir cueillir le bouton de rose; il ne s'entr'ouvre que sous l'aile du Zéphyr amoureux. Après avoir parcouru une longue carrière, il faut céder au besoin du repos; mais ce repos a ses charmes. Anacréon, courbé sous le poids des années, comptoit les couronnes de myrte qu'il avoit méritées; il vivoit encore de ses souvenirs. Ses vers heureux attiroient encore la beauté; il la voyoit sourire aux accens de son luth; il chantoit le bonheur; il étoit sûr d'être écouté.

Je ne suis pas Anacréon, sans doute; mais si je peux un moment occuper vos loisirs; si un conte moral, critique ou badin, repose sous votre oreiller; si, à votre réveil, vous daignez le relire encore; si votre œil se repose avec complaisance sur les caractères que j'aurai tracés pour vous; si un trait de sentiment

vous dispose à aimer ; si un être fortuné me doit enfin sa victoire, aurai-je quelque chose à envier au poëte de Théos ?

Ce petit ouvrage sera varié, comme vous, Mesdames. On a maladroitement confondu votre goût pour la variété avec l'inconstance. On a raison de changer souvent d'objets, quand on a l'heureux privilége d'embellir tout ce qu'on touche. C'est par cette magie enchanteresse que vous sauvez vos époux, vos amans de l'ennui qu'amène nécessairement l'uniformité. C'est par d'adroites métamorphoses qu'un même homme trouve en vous la gaieté folâtre et un jugement exquis ; des plaisirs vrais et un repos que vous savez rendre aimable. C'est vous qui couvrez de fleurs la coupe amère du travail, et qui lui faites succéder des jeux, toujours entraînans, parce que vous en êtes l'âme. C'est à la mobilité de vos

sensations que vous devez cette expression de physionomie, qui varie comme elles; c'est par elles qu'une seule femme se pare alternativement de la vivacité agaçante de la brune, de la séduisante langueur de la blonde.

On vous accuse d'inconstance! J'ai beaucoup vu, Mesdames, et j'ai souvent remarqué qu'on vous cherche des torts pour se dissimuler ceux qu'on a. Quelle est la femme qui a trahi un homme aimable, aimant, prévenant, empressé, qui n'a cessé de mettre toute sa félicité dans le bonheur de l'objet qui s'est donné exclusivement à lui? Je n'en connois pas, je le confesse. Mais comme les hommes que je viens de dépeindre sont extrêmement rares, et que votre sexe est confiant, parce qu'il aime de bonne foi, beaucoup de femmes ont dû reculer devant l'idole qu'elles s'étoient faite. L'incons-

tance n'étoit pas en elles; mais dans les défauts de celui qui avoit surpris leur cœur.

Je m'aperçois que je me jette dans la métaphysique de l'amour. A cet égard, Mesdames, je n'ai rien à vous apprendre; l'homme le plus fin n'est qu'un enfant auprès de vous. La retraite que vous impose l'ordre social, la réserve naturelle à votre sexe, peut-être quelque besoin de dissimuler, vous jettent nécessairement dans de fréquentes méditations. Et sur quel objet doivent se porter plus naturellement vos réflexions, que sur l'être que vous avez rendu dépositaire de votre bonheur? De là, ces aperçus si fins, si variés, si vrais, et quelquefois si profonds, qui échappent à tous les hommes, trop orgueilleux pour vouloir pénétrer au delà des surfaces. Voilà ce que la nature vous a donné en compensation de la force qu'elle vous refuse,

et ce dont vous avez presque toujours le bon esprit de ne pas tirer vanité.

Je reviens. Je vous ai promis, Mesdames, des contes moraux, critiques, ou badins. Je vous tiendrai parole, et je ferai tous mes efforts pour réussir auprès de vous. Vous trouver encore aimables, c'est éprouver le désir de vous plaire, et je vous proteste que vous n'avez pas d'admirateur plus sincère et plus zélé que moi.

Des contes moraux, ai-je dit? La morale est le guide d'un grand nombre de vos actions : on la remarque rarement dans votre bouche, parce que vous la faites glisser à la faveur de ce langage qui n'est qu'à vous, et que vous empruntez aux Grâces. Sans doute, je n'en saisirai ni la douceur ni la finesse ; mais, si quelquefois je rencontre une de vos idées, j'obtiendrai de vous un sourire, et peut-être ne dédaignerez-vous pas de

la parer de ce que peut y ajouter une jolie bouche, et une imagination entraînante.

Des contes critiques? J'avoue, Mesdames, qu'il faut être hardi pour vous offrir ce genre d'hommages. Qui sait, comme vous, saisir un ridicule et en faire justice? Nous ne voyons que les masses, nous autres hommes; votre œil perçant saisit tous les détails, toutes les nuances, et ne fait grâce à rien. Votre critique est d'autant plus puissante qu'elle est dépouillée d'amertume; et nous, censeurs maladroits, nous croyons que frapper fort, c'est frapper juste. Au reste, repoussant toute personnalité, et généralisant mes tableaux, je les mets sous votre protection spéciale, et dans l'impossibilité où je me sens de vous égaler, je me recommande à votre indulgence.

Que vous dirai-je sur le conte badin? Cette dénomination seule ne suffit-elle

pas pour vous inspirer de la défiance? Hé! que craignez-vous? Le rire est si rare aujourd'hui! heureuse celle qui peut s'y livrer, fut-ce même en cachette; plus heureux celui qui fait naître la gaieté.

Il m'arrivera peut-être encore de m'adresser uniquement à votre raison. Alors j'éloignerai les images gracieuses, ces tableaux rians, à la faveur desquels on fait passer le précepte. Je vous estime assez pour vous croire capables d'entendre et de parler toutes les langues, et celle de la raison ne peut vous être étrangère, à vous, Mesdames, qui savez la rendre si aimable.

Permettez-moi de finir par un court apologue, que sans doute vous venez de m'inspirer.

LES DIEUX ET LA RAISON.

Les hommes ne faisoient que des sottises, et les dieux ne cessoient de les

punir. Jupiter se lassa de lancer la foudre, car on se fatigue enfin de tout, et les hommes, encouragés par son silence, ajoutoient une extravagance à une folie, un excès à un autre.

Le maître de l'Olympe assembla toute sa cour. « Apprenez-moi donc, leur dit-« il, comment je changerai cette en-« geance de là-bas, sur qui les châtimens « et les bienfaits sont également impuis-« sans. » Il arriva-là ce qu'on a toujours vu dans les assemblées délibérantes : on parla beaucoup, et on ne s'entendit sur rien. Minerve enfin proposa de créer la Raison, et d'un regard Jupiter la tira du néant. Son air sévère, son ton tranchant, ses argumens interminables, effrayèrent tout, jusqu'à son créateur. « Ah! s'écria-t-il, comment établirons-« nous le culte d'une telle divinité? « Faisons-en, répondirent à la fois tous « les dieux, l'apanage de la femme. Il « n'y a que ce moyen de rendre la Rai-« son douce, aimable, pénétrante et « persuasive. »

MÉLANGES

LITTÉRAIRES ET CRITIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

Un mot sur Paris.

Après trente ans de désirs inutiles, me voilà arrivé dans cette ville, à laquelle, dit-on, aucune autre ne ressemble, et à laquelle, je crois, on seroit fâché que d'autres ressemblassent. Une étendue immense; ainsi des lieues à parcourir pour peu qu'on ait une affaire ou deux à traiter dans sa journée. Pour parler à deux particuliers, on peut aller du haut du faubourg du Roule au bout du faubourg St.-Jacques; si on ne trouve pas son homme, on est libre de recommencer le lendemain, et cet exercice ne laisse pas d'être fatiguant pour quelqu'un qui n'aime pas à être coudoyé à chaque pas; à être frotté par un charbonnier ou un marchand de farine; à recevoir dans ses souliers le trop-plein d'un porteur d'eau; à être arrêté par des femmes très-prévenantes, par des garçons fripiers, par des distributeurs d'adresses; à être éclaboussé par un fiacre, moulu par un cabriolet, relevé

par un homme obligeant, qui vous vole votre montre ou votre mouchoir, etc....

Il est vrai qu'on peut éviter ces petits inconvéniens, en prenant une voiture de place. Mais il faut examiner soigneusement l'intérieur, avant de s'y asseoir avec un habit propre, et toute l'attention possible n'empêche pas qu'après y être entré seul, on n'en sorte accompagné d'une manière fort désagréable. Si vous avez pris la voiture à l'heure, le cocher ne connoît plus son pavé; il est trop sec ou trop humide, il faut aller au pas. Le drôle vous jette dans des rues étroites, où il espère bien être arrêté par quelqu'embarras. Alors il tempête, il jure, il querelle le charretier, le conducteur de la modeste vinaigrette, l'épicier qui a laissé une caisse de savon en dehors de sa boutique. L'heure s'écoule, et c'est ce qu'il veut. La vôtre se passe, vous ne trouvez pas votre homme; et, instruit par une fâcheuse expérience, vous prenez le lendemain un fiacre à la course. Oh, alors le cocher fouette ses haridelles, et il parvient à les mettre au trot; il fouette sans relâche, pour entretenir leur ardeur du moment; il cherche le chemin le plus court; pour ne pas faire quatre pas de trop, il rase les bornes au détour de chaque rue, et la tête d'un de ses chevaux entre par la fenêtre dans la boutique d'une marchande de modes, dont le vitrage excède la saillie per-

mise par la voierie. Les petites demoiselles, qui ne sont pas fâchées d'avoir un prétexte de se montrer aux amateurs, jettent le ruban, la gaze, le tulle, et accourent sur le seuil de la porte. Là, elles se groupent avec art; elles rient, elles folâtrent, elles font valoir leurs grâces, ingénues... ou non ; et les badauds qui regardoient bêtement un carreau de vitre cassé, s'arrêtent au moins pour quelque chose.

Qui paiera ce carreau? Le cocher n'a pas étrenné encore, et il ne possède pas un sou. Vous ne voulez pas tripler le prix d'une course qui n'est pas terminée; vous croyez l'achever à pied : pas du tout. On mène le cocher chez le commissaire de police, et on vous prie poliment de l'accompagner, parce que votre témoignage est essentiel dans une affaire de cette importance. Vous résistez, on se fâche. Vous croyez échapper aisément à la marchande de modes et à ses petites demoiselles; un monsieur, qui protége la boutique, s'attache à vous, et déclare qu'il ne vous quittera pas que vous n'ayiez comparu par-devant M. le commissaire. Vous le suivez, pour en finir, et vous ne finissez rien. Le cabinet du commissaire est encombré de gens de toute espèce. Là, est un locataire, surpris en enlevant furtivement ses meubles; ici, attend une mère, qui vient réclamer pour sa fille des honoraires qu'on lui refuse, et

qu'elle a bien gagnés. Près du bureau de monsieur, est un filou qu'on interroge et dont on écrit les réponses. Votre tour ne viendra pas de deux heures, et vous n'avez pas un instant à perdre. Vous payez le carreau; vous courez vous jeter dans une autre voiture; vous promettez un ample pour-boire au cocher, s'il fait diligence; il part comme le vent. A la descente d'un pont les chevaux n'ont pas la force de retenir la voiture; elle va plus vite qu'eux; le train de devant tombe avec violence sur les jarrets des chevaux; le timon se dresse; les ventrières, les traits cassent; les harnais sont enlevés à dix pieds de terre, les chevaux s'échappent; ils renversent une femme grosse, un président en la cour de Cassation, un jeune abbé étranger aux choses de ce monde, et qui marchoit les yeux élevés vers le ciel. Le mot terrible *commissaire*, retentit de toutes parts à votre oreille; vous vous esquivez par une portière, et vous continuez votre route à pied. L'homme chez qui vous allez, demeure à la chaussée d'Antin, et dans ce quartier-là on ne trouve pas de décrotteurs, parce que tout le monde y est opulent, et que le banqueroutier a son carrosse, comme l'honnête homme. Un laquais vous toise de la tête aux pieds; vous êtes crotté, vous ne pouvez être qu'un ouvrier, qui apporte un mémoire à M. le comte,

et M. le comte n'aime pas les mémoires ; vous êtes éconduit. Vous êtes, dites-vous, un ami de monsieur ; monsieur n'a pas d'amis qui aille à pied, et il y a deux ans, monsieur le comte n'étoit qu'un petit avocat sans cause. Mais monsieur le comte a une très-jolie figure, et la femme d'un ministre s'est chargée de sa fortune.

Pour éviter ces désagrémens interminables, et me faire honneur ainsi qu'à mes compatriotes, j'ai pris un carrosse de remise. J'ai mis une livrée sur le corps de mon cocher, d'après l'usage adopté ici par beaucoup de gens dont les ancêtres n'avoient pas plus de bannières que les miens; je suis toujours mis avec élégance, et à l'aide de cette métamorphose, je passe partout, je suis reçu, fêté partout. On me croit riche, et ici, comme ailleurs, cela suffit. Tant d'individus sont intéressés à ne pas s'informer de ce que l'homme opulent étoit la veille! *Passez-moi la rhubarbe, et je vous passerai le séné.*

Il est d'un homme prudent d'étudier le sol inconnu qu'il habite : je notifie à mon cocher que je veux voir tous les quartiers de Paris. A une rue spacieuse, et qui n'offre aux regards que des hôtels magnifiques, aboutissent des ruelles dans lesquelles le soleil ne pénètre jamais, où on respire un air épais et infect. Ces ruelles sont les asiles de l'indigence. L'insalu-

brité du domicile et les atteintes continuelles de la misère, frappent ces tristes habitans d'une vieillesse prématurée. Leur pâleur, leur débilité annoncent leur état déplorable ; ils sont nés, ils ont végété, ils meurent sans qu'on s'occupe d'eux. A quatre pas de là on célèbre un mariage, lien dont l'infortune, abusée un moment, ne connoît bientôt que les dégoûts. La jeune et brillante épouse est chargée d'or, de diamans, qui ne satisfont que sa vanité ; dix tables, inutiles, sont servies avec somptuosité, et des laquais gaspillent ce qui feroit exister, pendant plusieurs jours, la mère de la ruelle voisine, qui n'a pas de pain à donner aux aînés de ses enfans, et dont le sein desséché ne peut rafraîchir les lèvres, les entrailles brûlantes du malheureux qui vient de naître.

Je ferme les yeux et je m'éloigne de ce contraste, qui révolte, qui soulève le cœur. Je passe dans un autre quartier. Ce que les naturalistes ont rassemblé de plus rare et de plus précieux, ce que la botanique a ravi aux climats lointains et ce qu'à force d'art elle contraint la nature à produire, est caché dans la partie la plus sale de la ville. Là, on a rassemblé ce que le vice et la misère ont de plus repoussant. En face du palais illustré par Buffon, est l'hospice où on reçoit les victimes du libertinage de leurs pères, et de l'indifference

de leurs mères coupables. Un peu plus loin est la superbe basilique de Ste.-Geneviève. C'est à travers cette sentine qu'il faut passer pour aller rendre hommage aux mânes des grands hommes qui ont illustré leur patrie.

Je rétrograde et je dirige ma course vers ces quais et ces trottoirs, qu'admirent, dit-on, les étrangers. Les quais sont obstrués par une foule de misérables qui manquent d'ouvrage, ou qui promènent leur insouciante paresse; qui ne savent s'ils dîneront, et qui regardent tranquillement l'escamoteur et l'âne savant. Dites-leur un mot; promettez-leur le pillage et l'impunité, ils retrouveront leur activité et ils bouleverseront la ville.

Pour les éviter, vous vous jetez sur les trottoirs : la marchande de pommes, de citrons, d'amadou, de vieux chapeaux, le décrotteur, le crieur de guenilles vous barrent sans cesse le chemin.

J'arrive au palais des Rois. En face de la magnifique colonnade de Perrault, est la dégoûtante église de St.-Germain de l'Auxerrois. J'entre dans les cours : ici, l'herbe croît; là, sont des décombres. Je vais plus loin : des maisons abandonnées, des maisons qu'on vient d'abattre, des débris amoncelés, annoncent un plan noble, immense, qui atteste à la fois et le génie, qui fait concevoir, et l'impuissance, qui empêche d'exécuter.

Je me fais conduire aux promenades publiques. J'y vois une multitude de femmes qui sont immobiles, et qui ne sont-là que pour critiquer un sexe et inspirer des désirs à l'autre. Des hommes, pressés les uns contre les autres, viennent les passer en revue, et les fixent avec une effronterie qui fait croire qu'ils n'ont pas de mœurs, ou qu'ils ne leur en supposent pas.

Ah, me dis-je, ce n'est ni dans les rues, ni dans les lieux publics qu'on peut connoître les habitans de cette ville; c'est dans l'intérieur des familles qu'il faut étudier l'esprit, les goûts, les habitudes des Parisiens.

Tout cela varie ici, selon les différens quartiers. Tel qui passe pour un homme charmant à la Chaussée-d'Antin, seroit complétement ridicule au Marais, et l'habitant du Marais n'oseroit paroître à la Chaussée-d'Antin. La marchande de la rue St.-Denis ne ressemble en rien à la marchande du Palais-Royal; la dévote et la femme mondaine n'ont entr'elles aucune espèce de rapport. Les habitués des spectacles du boulevard sont d'un autre siècle que les amateurs du *Misanthrope*, d'*Athalie* et de *Mérope;* le Palais-Royal seul est un monde à part. Je vais essayer de saisir les traits caractéristiques et même les nuances qui séparent ces différens peuples.

Tout est léger, frivole et brillant à la Chaus-

sée-d'Antin. On y est riche, peu occupé, et on n'y connoît qu'une passion, la manie d'éblouir. L'homme désœuvré s'ennuie souvent. De là vient la nécessité de s'étourdir sur le fardeau de la vie, et de faire une affaire importante de la moindre futilité. Le début d'une actrice, une pièce tombée, un bonnet d'un goût nouveau sont des événemens. On donne là de grands dîners, où on s'ennuie à périr, uniquement pour représenter. On n'a rien dit à table, et on redoute le moment où il faudra la quitter, parce qu'on sent qu'on n'aura pas plus à dire. S'il se trouve dans le cercle un homme de quelque mérite, si une dame a un talent quelconque, on se hâte de les mettre en scène; il faut monter une conversation, n'importe comment. La maîtresse de la maison est obligée, par état, de parler de tout. Si elle est jolie, elle a le droit de déraisonner à l'heure; si elle est vieille ou laide, elle fait apporter des cartes. Les cartes sauvent son amour-propre blessé de l'espèce d'abandon où on la laisse. Avec des cartes, elle gagne minuit, et on a passé chez elle une soirée *délicieuse*.

Pendant qu'elle s'est ennuyée, qu'on s'est ennuyé à d'autres tables, des conversations particulières, et plus ou moins animées, se sont engagées dans les petits coins du salon. C'est là qu'on forme une liaison, ou qu'on prépare

une rupture; c'est-là qu'une femme, qui veut finir honnêtement avec un homme, lui propose un excellent parti. Il ne s'informe pas si la demoiselle est jolie ou non, spirituelle ou stupide, aimable ou maussade, si elle a des qualités, des talens; la dot est *de tant*, cela suffit, parce que dans ce pays-là, le mariage n'est pas un lien, ce n'est pas même une union, c'est une affaire.

Aussi n'y élève-t-on pas les demoiselles pour en faire des mères de famille. Elles apportent une fortune, et elles doivent jouir des agrémens de la vie. Cependant, comme il faut que le mari, qui se soucie le moins de sa femme, puisse l'avouer, sans se rendre ridicule, ces demoiselles-là savent danser, chanter, pincer de la harpe, instrument très-favorable au développement du bras, du pied et de la jambe. Elles affectent de ne chanter que de l'italien qu'elles n'entendent pas; elles ont fait une étude approfondie de la gavotte, et elles la dansent avec l'expression touchante des filles de l'Opéra. Elles dédaignent les ouvrages utiles, et brodent fort bien un bas de robe et de chemise; elles nouent avec grâce une bourse qu'elles donnent en minaudant à un homme *charmant*, qui la reçoit comme une faveur insigne, et qui court en faire hommage à sa maîtresse du jour.

Vous allez dîner au Marais le lendemain.

Vous ne savez plus où vous en êtes. Les convives se présentent sans trop de façons, mais avec cordialité. Le dernier arrive à quatre heures, bien juste, et à peine est-il entré, que la soupe est sur la table. On ne traite-là que les gens qu'on connoît bien; aussi on ne cherche pas, au milieu de vingt étrangers, une figure qui plaise; on est sûr d'être placé à côté d'un ami; si par hasard il n'est pas encore le vôtre, vous êtes admis dans la maison, et c'est pour lui la meilleure recommandation. Vous reconnoissez de suite le mari au ton affectueux qui règne entre lui et sa femme; vous reconnoissez la mère de famille, à l'air décent et réservé de sa fille. Elle ne dit pas de niaiseries, elle ne rit pas aux éclats, sans savoir de quoi elle rit; elle répond avec bon sens et modestie à ce que vous lui dites. Elle danse assez mal, parce que danser n'est pour elle qu'un plaisir; elle chante sans goût, mais elle chante sans se faire prier. Un coup d'œil de sa mère l'arrête au milieu de son air; il est temps de servir le café et la liqueur; ces petits soins la regardent. Elle n'est étrangère à aucune partie de l'économie domestique; elle ne sait que le français; mais elle le sait bien. Elle a lu de bons livres et n'en parle jamais.

Les mœurs sont sévères dans ce quartier-là. Une demoiselle, qui se marie, quitte sa mère

pour la première fois. On ne l'a confiée ni à une femme de chambre, ni à une de ces amies de salon, qu'on connoît à peu près, ni à un homme, quel qu'il soit, son père excepté; jamais un mot équivoque n'a blessé son oreille; c'est une vierge qui se donne dans toute sa pureté. L'homme qui l'épouse se marie réellement; il est certain de n'éprouver jamais de regrets.... autant qu'on peut être sûr de cela.

Je vais acheter, rue St.-Denis. Aucun luxe extérieur n'annonce les richesses dont la boutique est fournie. La marchande et sa fille sont mises avec simplicité; le tablier annonce leur profession, dont elles ne rougissent pas. Elles sont affables et non causeuses. Elles ne jurent pas sur leur conscience, parce que leur probité est connue, et qu'elles en ont hérité de leurs pères.

Je vais de là au Palais-Royal. Tout y est riche, jusqu'à l'enseigne. On semble tendre des piéges aux passans pour les forcer d'entrer. Des comptoirs en bois d'acajou, des tabourets couverts en velours, une arrière-boutique richement décorée, une marchande mise avec la plus grande élégance, et qui vous étourdit de son babil qu'elle croit annoncer l'usage du monde; les vitraux surchargés de marchandises, le fond de la boutique dégarni, voilà ce que remarque l'observateur. On n'a pas ce que

vous demandez; on vous dit qu'on l'envoie prendre au magasin; on va le chercher dans la boutique voisine. On vous proteste, on vous jure sur l'honneur qu'on ne peut rien rabattre du prix demandé, avec un ton d'assurance, un air aisé, qui indiquent l'habitude des grandes affaires, et au moment où vous êtes attrapé, un huissier vient saisir ce qu'il y a dans la boutique, tout, excepté la marchande, qui n'est bonne à rien.

Le Palais-Royal est le rendez-vous des habitans de tous les quartiers, et de ces cosmopolites dont Paris abonde. L'oisif, l'intrigant, l'escroc, l'honnête homme, le filou, se coudoient, se heurtent, se saluent, s'injurient. Les femmes décentes ne passent-là que par curiosité, et malheur à elles, si elles sont incertaines de la route qu'elles doivent suivre, si elles ralentissent leur marche : on les accoste, on leur parle avec effronterie; elles fuient, et l'insolent rit de ce qu'il appelle de la pruderie.

On trouve-là tous les moyens imaginables de se ruiner. Ce qui peut flatter le goût, les passions et même l'esprit, y est étalé avec profusion. Bijoutiers, tailleurs, selliers, libraires, restaurateurs, limonadiers, et jusqu'au monstre appelé la Vénus Hottentote, semblent se disputer et s'arracher les passans. Enfin, des maisons de jeu sont-là pour vider la bourse de

celui qui s'est refusé une boîte d'or, qui a résisté au sourire à demi libertin de la marchande de modes, au fumet qui s'échappe des cuisines souterraines du restaurateur. C'est dans ces maisons qu'on va perdre et l'argent qu'on a, et celui qu'on a volé à son père, ou qu'on a reçu en dépôt. C'est en sortant de ces maisons que la dupe, à qui il reste quelque sentiment d'honneur, va se brûler la cervelle, ou se précipiter du haut des ponts.

Dès que la nuit commence à déployer ses voiles, la scène change, et ce lieu, pour l'homme sensé, devient une véritable caverne. Les vices, comprimés par la clarté du jour, se montrent dans toute leur difformité. Le champagne agit sur les uns, les liqueurs fortes sur les autres. Les propos dissolus frappent l'oreille à chaque pas. Des groupes de filles, jolies, très-jolies, presque nues, attaquent à la fois vos sens et votre santé. Vous céderiez à l'appât, si le langage le plus abject n'annonçoit l'origine la plus vile et la plus profonde dépravation. Pour vous séduire plus sûrement, elles s'arrêtent devant les boutiques les mieux éclairées; la jeune marchande, sa fille innocente encore, ont sous leurs yeux les tableaux les plus licencieux, et l'habitude de ce spectacle doit amener insensiblement au mépris des mœurs.

La femme qui se respecte se garde bien de

traverser ce cloaque, lorsque les réverbères sont allumés; elle se croiroit perdue de réputation, si on l'y rencontroit avec sa fille. Il en est cependant qui sont accidentellement forcées d'y passer. Mais elles courent, les yeux baissés, honteuses de se trouver-là.

Sans doute il y a un grand nombre d'exceptions à faire aux tableaux que je viens de tracer. Il n'est pas une rue de Paris où on ne trouve des mœurs, de la probité, de la vertu, et même de la vertu aimable. Mais j'ai généralisé mes idées, j'ai peint des masses, et je crois ne pas m'être éloigné de la vérité.

Il me reste à parler de la dévote du jour et de la femme mondaine; des différentes classes de spectateurs qui fréquentent tel ou tel théâtre, de l'influence de l'habitude sur leurs goûts, du bien et du mal qui résultent pour eux de la fréquentation des spectacles.

Il y a trente ans, une femme jeune, jolie, opulente, considérée par l'importance qu'avoit son mari dans l'Etat, étoit entourée de toutes les illusions. Nouvelle Psyché, les plaisirs voloient au-devant d'elle; ils se paroient, pour lui plaire, des prestiges de la variété; son hôtel étoit peuplé de courtisans soumis; le goût dirigeoit les fêtes qu'ils offroient à leur divinité. Ivre de sa beauté, qu'on célébroit sans cesse, des hommages qu'on lui prodiguoit, étoit-il

difficile à l'amour adroit de lui faire entendre son langage, et quel séducteur plus dangereux que l'homme aimable qui aime passionnément, et qui sait que toujours parler à une femme d'elle est le plus sûr moyen de se faire écouter?

Cependant, cette femme si admirée, si vantée, qui donnoit le ton partout, dont les décisions étoient adoptées avec empressement, qui étoit applaudie, même avant d'avoir parlé, cette femme perdoit tous les jours quelque chose des agrémens de la jeunesse, et le nombre de ses adorateurs diminuoit insensiblement. Vive, légère, folâtre, étourdie, un peu caustique même, elle n'avoit pu avoir que des amans. L'amitié lui étoit inconnue, et elle n'avoit rien de ce qui peut l'inspirer.

L'amour se cache encor sous les rides naissantes, a dit le Gentil-Bernard. Mais les hommes, qui préfèrent les fruits de l'été aux fleurs du printemps, ne plaisoient pas à la dame. Cependant, il falloit remplir un cœur qui avoit toujours été agité, occupé, et pour qui le vide étoit un état insupportable. On se dépouilloit de ses diamans, on renonçoit au rouge, on adoptoit les couleurs sombres; on couvroit d'un triple fichu des charmes dont on regrettoit la puissance évanouie. On prenoit un maintien réservé, un langage modeste; on se lioit avec un prélat si on n'avoit que trente-six ans, avec un cha-

noine quand on passoit la quarantaine. On paroissoit à l'église escortée de deux laquais, dont l'un portoit le livre, doré sur tranche et relié en maroquin aux armoiries de madame, dans un sac de velours cramoisi, à cordons, à glands, à crépines d'or. Le second domestique portoit un coussin, plus riche encore, sur lequel madame vouloit bien s'agenouiller devant l'Être des êtres. Le suisse de la paroisse, qui recevoit des étrennes, étoit toujours là à propos. Il faisoit ouvrir les rangs d'autorité, et madame traversoit pompeusement la nef, garnie de bonnes gens qui venoient adorer un Dieu pauvre comme eux. Madame enfin s'étoit faite dévote pour être quelque chose.

Aujourd'hui la dévote est une femme de bonne foi, qui va prier, parce que son cœur est persuadé. Elle prend la première chaise qui se présente. Cachée sous un chapeau très-simple, elle n'observe personne; elle n'attire pas un regard. Si vous parlez religion devant elle, elle se tait, parce qu'elle ne sait que croire. Elle remplit les devoirs qu'elle s'est imposés, sans publicité, sans ostentation Les affections douces, qui remplissent son cœur, se répandent sur ce qui l'environne. Bonne épouse, meilleure mère, excellente amie, elle est chérie autant qu'elle aime. On désireroit seulement qu'elle passât moins de temps à l'église, mais elle est

si affable au retour, que le reproche expire sur les lèvres.

Elle élève sa fille, non dans ses principes, elle n'en a pas, mais dans sa croyance. La jeune personne aime sa mère, et elle se soumet, pour elle, à des privations, à un genre de vie qui lui paroissent pénibles, et peut-être un peu ridicules. L'amour se fait entendre enfin. Les pratiques religieuses deviennent excessivement fatiguantes; la nature parle plus haut que les tables de Moïse. Le papa approuve l'inclination de sa fille; elle échappe à sa mère, qui se console en pensant que les plaisirs frivoles du monde ne rempliront pas son cœur, et que tôt ou tard ses yeux se tourneront vers l'éternité... Ainsi soit-il.

La femme mondaine ne paroît à l'église que pour satisfaire sa curiosité, ou quelquefois une sensation pus vive. Un *Te Deum*, un mariage, un prédicateur à la mode, peuvent l'attirer. Elle entre, parée de tout ce que l'art a pu ajouter à la nature. Elle traverse le temple d'un air de triomphe; il lui semble qu'on n'y doit plus reconnoître d'autre divinité qu'elle. Ses beaux yeux errent de tous les côtés, et cherchent partout des cœurs à soumettre. L'amant du jour paroît; on le salue d'un air gracieux; mais on veut voir si on ne découvrira pas l'amant du lendemain. On est complétement étrangère à ce qui se fait à l'autel, à ce qui se dit dans la chaire.

On sort, parce que tout le monde se retire ; on a fortement scandalisé la bonne dévote; mais elle a prié pour la femme mondaine, après avoir réprimé quelques petits mouvemens de colère, et avoir répété plusieurs fois : *il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.*

CHAPITRE II.

Les Spectacles.

Les spectacles sont la plus grande affaire des habitans de Paris. Il en est qui sacrifient leurs intérêts les plus directs à ce genre d'amusement. Le cri des anciens Romains: *Des spectacles et du pain*, est aussi celui des Parisiens.

Chaque théâtre a ses habitués, et les pièces qu'on y joue, les acteurs qui les représentent sont incontestablement les meilleurs de l'Europe. Pour certaines gens, Jocrisse est fort au-dessus du Misanthrope, et Brunet très-supérieur à Talma. On vous débite ces choses-là avec un ton de persuasion qui feroit mourir de rire, s'il n'excitoit une sorte de pitié.

Les gens du peuple se sont exclusivement emparés des théâtres du boulevard. On leur présente tous les jours, sous des noms et des habits différens, un tyran, un niais, une princesse innocente et persécutée, un enfant qu'on s'arrache et qu'on craint à chaque instant de voir écarteler, le tout accompagné d'une musique pillée partout et de ballets insignifians. C'est pour aller voir cela que l'ouvrier perd le quart de sa journée, qu'il en dépense un autre quart; sa femme et ses enfans s'arrangent du reste comme ils le peuvent.

Des dames, qui n'avoient pas de chemises il y a dix ans; des hommes, qui, du derrière d'un carrosse ont passé dedans, vont faire là leur éducation, et leur présence donne beaucoup de relief au théâtre qu'ils veulent bien en honorer. Quelques personnes instruites y paroissent de loin en loin, comme un soleil pur dans les jours nébuleux de l'automne. Elles courent se décrasser le lendemain chez Corneille, Racine et Voltaire.

Le premier théâtre de Paris est celui qu'on nomme *Académie royale de musique*, quoique les acteurs qui l'exploitent ne soient pas plus *académiciens* que leurs confrères des autres spectacles. Aussi le public, qui aime à faire justice de tous les abus, s'obstine à nommer tout simplement celui-ci: *l'Opéra*.

Louis XIV, qui avoit sur toutes choses des idées grandes ou extraordinaires, décida qu'un gentilhomme pourroit être membre de son *Académie de musique*, sans déroger. Ainsi il fut convenu, à la cour seulement, qu'il y avoit de la noblesse à réciter les vers de Quinault, et que ceux qui débitoient les belles scènes de Molière étoient nécessairement des *vilains*, et de plus des excommuniés.

L'Opéra est essentiellement le spectacle des étrangers, parce que tout y parle aux yeux et aux sens, et qu'il est inutile d'entendre ce qu'on

y dit. Voilà sans doute pourquoi les mamans, qui sont très-prudentes à Paris, ne balancent point à mener là, le soir, de petites filles qui ont été en conférence, le matin, avec un vicaire de leur paroisse. Cependant, malgré la difficulté d'entendre, trente vers de Quinault se gravent plus aisément dans leur mémoire que deux lignes de la prose de monsieur l'archevêque. Mais aussi une pause de madame Gardel les ramène nécessairement au chapitre de l'incarnation; ainsi on trouve des compensations partout.

L'opéra comique a ses partisans, quoiqu'il soit singulièrement déchu. Grétry et Daleyrac sont morts. Elleviou, Gavaudan, mesdames St.-Aubin, Dugazon et Gonthier sont retirés de la scène. Aussi les acteurs qui chantent encore, mais qui *disent* foiblement, ne se soucient pas de pièces *écrites*. Ils aiment les canevas *à imbroglio*, des situations qui favorisent la médiocrité. Le public siffle tout cela; mais qu'importe? des niaiseries, ou plus d'*ariettes*. Il faut que l'amateur opte, et il veut des *ariettes*, n'importe à quel prix. Il applaudira bientôt ce qu'il siffle aujourd'hui.

Le théâtre français a perdu beaucoup de son ancien lustre. Il est cependant encore le premier de l'Europe. Ce spectacle est celui de tous les vieux amis de la littérature, et des jeunes gens qui veulent se former le goût. Les imbé-

ciles y vont comme ailleurs; mais c'est par ton. Ils veulent persuader qu'ils entendent Corneille et Molière, et comme les imbéciles forment partout la grande majorité, c'est sur l'orgueil de l'ineptie que sont fondées les recettes du théâtre français.

Parlerai-je du solitaire et triste Odéon? Un homme d'un mérite très-distingué espère faire contracter aux habitans du faubourg St.-Germain l'habitude de prendre leurs billets... au bureau. *Amen.*

Rappellerai-je ce qu'étoit, à sa naissance, le gai, le malin Vaudeville? Cet enfant promettoit; il a vieilli trop tôt.

Que dire des fantasmagories, des escamoteurs, qui prennent le titre de physiciens, des ombres chinoises, des marionnettes, des théâtres sous toile, des tréteaux en plein vent, des chiens qui dansent, des chanteuses qu'accompagne un orgue de Barbarie, des aveugles qui font crier un détestable violon, et que vous payez bien vite, pour qu'ils aillent plus vite écorcher les oreilles du voisin? Que dire de tout cela? répéter et appliquer aux Parisiens le cri des Romains : *Des spectacles et du pain.*

Il est aisé de critiquer; il faut savoir louer ce qui mérite de l'être. Arrêtons-nous au *Panorama.* C'est-là que le spectateur est placé au centre d'une vaste cité, devenue célèbre par les

dévastateurs de la terre ; c'est-là que l'illusion est complète, et qu'à chaque seconde les objets paroissent plus vrais ; c'est-là que le voyageur retrouve l'auberge qu'il a habitée, la maison de son ami, le moindre point où il s'est arrêté ; c'est-là, que fidèle imitateur de la nature, le peintre semble avoir épié le moment où elle se pare de ses plus belles couleurs. Rendons hommages à M. Prévost, inventeur d'un nouveau genre qui sortit parfait de ses mains.

J'ai dîné aujourd'hui chez le restaurateur. Rien de plus ennuyant pour moi que de dîner seul. Mais les dîners en ville et leur somptuosité, sont un poison lent auquel je veux échapper. En quittant la table, j'ai été me promener aux Tuileries, dans les allées qui bordent la terrasse du côté de la rivière ; ce n'est que là qu'on peut marcher librement à six heures du soir. A quelques pas de moi étoit un homme qui répétoit, avec un soin tout particulier, un *trait*, une *roulade*, une *gargouillade*..... Je ne sais pas trop comment cela s'appelle. Malheureusement pour moi, il a tourné la tête, et il m'a abordé avec empressement. Cela ne doit pas étonner : on tient beaucoup ici aux amis de vingt-quatre heures, et nous avons passé une journée ensemble au château de campagne de mon banquier. Il est bon que vous sachiez que tout banquier doit avoir un palais à la ville et un château à la

campagne. Ceux qui lui confient leurs fonds ne s'en trouvent pas mieux ; mais qu'importe ?

« Comment, mon cher ami, vous êtes encore « à Paris, et je ne vous ai pas vu depuis huit « jours! » J'allois répondre d'une manière obligeante; il ne m'en a pas donné le temps. « Avez-« vous vu ce qu'il y a de remarquable à Paris? « — Mais.... à peu près, monsieur..... — Nos « cercles brillans? — Et assez tristes. — Les bi-« bliothéques publiques? — Sans exception, et « je suis sorti enchanté des richesses qu'elles « renferment, et de l'ordre qui y règne. — Les « monumens ? — J'ai même été chercher le « portail St.-Gervais dans son coin. — Les « spectacles? — J'ai vu les Français, l'Opéra, « le Vaudeville, le.... — Ta, ta, ta! Et l'opéra « *Buffa*, monsieur, l'opéra *Buffa*, le spectacle « par excellence, celui qui ravit, enchante, « entraîne tout Paris, vous ne l'avez pas vu, « puisque vous ne le placez pas avant tous les « autres. — Je ne sais pas l'italien. — Ni nous « non plus, monsieur ; mais nous courons à « l'opéra *Buffa;* nous y avons notre loge à l'an-« née. Un homme qui a de l'aisance ne peut se « passer d'y avoir une loge, et de paroître s'y « amuser beaucoup, à peine de passer pour « avoir l'oreille béotienne. Je veux que vous « puissiez dire en province ce que c'est que « l'opéra *Buffa*. Je vais vous y conduire. — J'y « consens. »

Nous arrivons à l'opéra *Buffa*; nous nous plaçons : l'assemblée est nombreuse. « Je re-
« marque, monsieur, beaucoup de personnes,
« très-décemment mises, mais qui ne me pa-
« roissent pas dans une situation à louer des
« loges à l'année. — Oh, monsieur, une de nos
« jouissances est d'envoyer notre loge à des
« amis avides de musique italienne, et qui
« ne peuvent payer ce plaisir-là, qui est vrai-
« ment impayable. — Il me semble, monsieur,
« que la plupart des loges sont aujourd'hui
« données aux amis. — J'en conviens, et je
« m'en étonne, car la pièce qu'on va jouer est
« admirable. Au reste, il résulte un grand
« bien de notre complaisance : le goût de
« l'italien se répand dans toutes les classes.
« Nos jeunes demoiselles ne chantent plus que
« de l'italien; beaucoup d'entre elles s'essaient
« à le parler. A la vérité, les gens du pays
« n'entendent pas un mot de ce qu'elles di-
« sent ni de ce qu'elles chantent; mais l'ému-
« lation existe, et c'est beaucoup. Et puis,
« comptez-vous pour rien la satisfaction d'é-
« corcher une langue étrangère devant quel-
« qu'un qui ne la sait pas? On écoute la jeune
« demoiselle; on l'admire comme faisoit ce
« paysan de son curé en chaire : ce sermon est
« si beau que je n'y comprends rien. — Ni la
« jeune demoiselle non plus, peut-être? —

« Cela se peut ; mais elle profitera, et en « attendant, elle chante de l'italien..... — « Comme nos sœurs grises chantent du latin. « — C'est cela, c'est cela précisément. J'admire « votre pénétration, et je suis sûr, qu'à l'aide « de quelques explications, je vous ferai suivre « l'action qu'on va représenter. — Et vous dites « ne pas savoir l'italien! — Oh, j'en sais quel- « ques mots; d'ailleurs j'ai la traduction de la « pièce dans ma poche. Tenez, voyez-vous les « deux textes en regard? Vous jugez qu'on a « toujours l'air de lire l'italien; mais on a un « œil sur le texte français. — Voilà donc pour- « quoi tous ceux qui tiennent une brochure « paroissent loucher. — Vous y êtes, vous y « êtes. Tout le monde ici doit savoir l'italien, « ou paroître le savoir. On semble avoir oublié « le français à la porte. — Aussi je remarque « que personne ne parle. — Ou si bas, si bas, « que les plus proches voisins puissent supposer « qu'on s'exprime dans la langue chérie. — « J'avois cru la langue de Racine très-supérieure « à un idiome formé des débris du latin et de « la langue romance. — Plus bas, plus bas, je « vous en supplie; vous me feriez passer pour « un profane. Racine, monsieur, a tiré le meil- « leur parti possible d'une langue barbare. « Mais l'italien! il n'y a que des voyelles dans « cette langue-là; les consonnes en sont ban-

« nies. Oh, les voyelles, monsieur, les voyelles! « vous ne soupçonnez pas le charme des voyelles. « Vous allez en juger. — C'est une manie que « cela. — C'est ce que prétendent ceux qui ne « sont au courant de rien. — Mais il faut à Paris « être homme à la mode, d'abord. — Vous y êtes, « vous y êtes. Le maître d'orchestre se place. Je « vous en prie, ayez l'air enchanté. Applaudissez « donc. — Avant qu'on ait commencé? — Hé, « sans doute. Il en est de l'italien comme de « la foi : avec ces deux choses-là on transporte « les montagnes. »

L'ouverture commence. J'avoue que je suis étonné de l'accord parfait, de la justesse, du goût, du brillant qui règnent dans l'exécution. Hé, je commence à prendre une certaine opinion de la musique italienne. Voyons les acteurs.

« Hé, mon Dieu, monsieur, qu'est-ce donc « que cette monotone et fatigante répétition des « mêmes notes? — C'est du récitatif, monsieur. « — Ne pourroit-on pas le supprimer? — Non, « monsieur, c'est le dialogue de la pièce. — « Ne pourroit-on pas le parler? — Non, mon- « sieur, les chanteurs italiens chantent, et ne « parlent jamais. — Ce dialogue est insoute- « nable. — En Italie, on ne l'écoute pas. — « C'est bien la peine de le faire!

« Prêtez-moi votre brochure.... Mais ce poë- « me est détestable. — En Italie, on n'écoute

« pas le poëme.— Cette actrice me paroît avoir « un bien médiocre talent. — C'est la *quarta-* « *dona*, et en Italie; on n'écoute pas la *quarta-* « *dona*. — Et que diable y écoute-t-on? — Les « loges y sont profondes. On y cause, on y joue, « et on ne se montre sur le devant, que lors- « qu'on entend la ritournelle de la *prima-dona*, « ou du *soprano* en faveur. Les Italiens sont « plus heureux que moi, qui suis condamné à « tout entendre. Pourqoi cette salle n'est-elle « pas construite à l'italienne?

« M. de Surville, disoit un homme de la loge « à droite, me tourmentoit depuis un mois pour « que je vinsse ici. J'ai cédé à ses instances; mais « je n'y serai pas repris. Oh, le *miserabile!* me « dit mon *Cicero*, peut-il *parlater* ainsi! Ne pas « sentir la faveur spéciale que lui a faite M. de « Surville! Il sembleroit que M. de Surville « ne sache que faire de sa loge.

« Madame la comtesse aura beau dire, s'écrie « une jeune femme de la loge à gauche; elle ne « me persuadera jamais que ce soit-là un spec- « tacle. Vive, vive l'Opéra Comique! Oh, quelle « *abominazione!* crie mon *Cicero*. Faites donc « goûter, par anticipation, à ces gens-là les « plaisirs *del cielo!* » La dame entendit l'exclamation, et partit d'un éclat de rire. Mon *Cicero* entra dans une véritable fureur; il se contint cependant par ménagement pour le beau sexe.

Mais comment ne se seroit-il pas courroucé? Cet éclat de rire lui a fait perdre un *bémol* délicieux qu'il attendoit depuis quinze mesures.

J'étois entièrement de l'avis de la dame et du monsieur. Mais je ne disois mot, de peur de blesser mon ami à l'endroit sensible. Cependant l'ennui me gagnoit peu à peu. Je le combattois, mais en vain. J'avois une réplétion de voyelles et de musique!...

« Pour Dieu, monsieur, ne bâillez pas dans le « temple d'Euterpe. Quelle opinion auroit-on « de moi, si on voyoit bâiller dans ma loge?..... « Tenez, voilà un ouvrage composé par un « homme que je protége. Il est du même *format* « que la pièce qu'on représente; le public s'y « trompera. Prenez, lisez; c'est ce qu'un sourd « peut faire de mieux.

« —Vous protégez cet homme, et sa brochure « n'est pas coupée! — Oh, un de mes amis m'a « dit que cet auteur a du mérite; il est inutile « que je lise son ouvrage. Coupez-le; cela vous « fera passer un moment. »

Essai sur la musique. Encore de la musique! J'aimerois autant un traité d'algèbre : je n'entends pas plus à l'un qu'à l'autre. Dès la quatrième page, je m'endors profondément. Mon homme me pousse avec force. « Sortons, mon- « sieur; feignez d'être indisposé. Je n'ai que « ce moyen-là de sauver ma réputation ....

« Soyez donc indisposé.... plus que cela ; que « j'aie l'air de ne sacrifier qu'à l'humanité souf- « frante le *finale* admirable qui va commencer. « — Oh, monsieur, que je suis aise d'être de- « hors ! — Gardez-vous bien de le dire.... Des « sels, mesdames, des sels, de l'éther, des « gouttes.... » Les ouvreuses se rassemblent autour de nous. Toutes me présentent un flacon ; toutes vantent leur remède et sollicitent la préférence. Le chirurgien de service accourt ; il veut absolument me saigner.... J'ai appris dans les rues à recevoir et à donner des coups de coude. J'en allonge à droite et à gauche, par devant, par derrière. On crie que j'ai le transport au cerveau ; mais on se range ; je m'enfuis ; je rentre chez moi ; je ferme ma porte à double tour.

CHAPITRE III.

Le Voyageur.

Je n'aime pas les dîners en ville. Cependant, il est des gens si affables qu'il m'est impossible de les refuser. Un homme, qui me témoigna beaucoup d'affection, me promit de me donner quelqu'un dont la conversation m'intéresseroit infailliblement : je me laissai entraîner.

Je trouvai-là une espèce de philosophe qui prétend avoir pénétré en Afrique, sept cents lieues au delà du point où s'est arrêté Le Vaillant. Là, il a trouvé, dit-il, un peuple immense, opulent, civilisé, et dont les annales datent de dix-huit mille ans. Cela ne me parut pas vraisemblable, d'après cent raisons qu'il est inutile de déduire ici. Cependant le sage doute, et ne nie pas légèrement. De ce qu'une chose nous paroît inconcevable, il ne s'ensuit pas qu'elle n'existe point.

Si on disoit à des Lapons, qu'avec certaines marques tracées sur des chiffons pilés, on peut peindre la pensée, lui donner l'existence; causer avec ceux qui ont vécu des milliers d'années avant nous; transmettre nos idées d'une extrémité du globe à l'autre, et les faire passer à la postérité la plus reculée, ces gens-là concevroient-ils l'écriture?

Et si on parvenoit à leur communiquer quelques lumières, concevroient-ils qu'on ait brûlé des fourbes, des charlatans, des physiciens comme sorciers?

Que de grands hommes aient été persécutés pour avoir trouvé les antipodes, et le mouvement de la terre?

Que certains hommes persécuteroient encore, s'ils en avoient la puissance, pour des choses qu'ils n'entendent pas?

Doutons, lorsque mon philosophe m'assure, que dans l'empire qu'il a parcouru, il a trouvé le peuple désabusé de mille préjugés adoptés, il y a huit ou dix mille ans, par les personnes de la condition la plus élevée; que l'artisan, le portefaix sont familiarisés avec les idées du beau et du vrai; qu'ils savent, par exemple :

Que le plus fort agent de la nature, est le feu.

Que nous sommes environnés de feu, en une quantité suffisante pour causer à chaque instant un embrasement universel.

Que le froid n'étant que le sentiment produit en nous par la diminution de la chaleur, l'eau bouillante, très-chaude à l'égard du corps humain, est froide relativement au fer fondu.

Que le froid absolu, les ténèbres, l'opacité, le néant, sont des mots purement négatifs; le froid n'étant qu'une moindre chaleur; les téné-

bres, une moindre lumière ; l'opacité, un composé de corps diaphanes ; le néant, l'absence de toutes choses.

Que sans l'air les corps sonores ne rendroient aucun son.

Que nous nageons dans l'atmosphère, comme les poissons dans l'eau.

Que sans la pression de l'atmosphère, on ne pourroit tirer de l'eau avec une pompe, un enfant ne pourroit téter, un homme ne pourroit humer un œuf frais.

Que l'air coopère tellement aux opérations de nos sens, que sur les montagnes élevées, où il est plus raréfié, les sensations de l'ouïe et de l'odorat sont très-affoiblies.

Que l'eau, ainsi que l'air, est un fluide transparent, qui n'a ni odeur, ni couleur, ni saveur, dont l'état naturel est d'être glace, et qui ne devient liquide que par l'action du soleil ou du feu central.

Que l'eau est, ainsi que l'air, l'aliment de tous les végétaux, et que la terre n'en est que la matrice.

Que l'eau contient de la terre, du feu et de l'air; que la terre contient de l'air, de l'eau et du feu ; que le feu contient de la terre, de l'air et de l'eau; que de leurs combinaisons différentes résultent des pierres, du bois, de la chair, des os, des fruits, et qu'ainsi la division des

élémens, admise en Europe, peut n'être qu'une chimère.

Que la cause de la diminution des eaux est leur *soldification* (1).

Que la corruption, la pourriture ne peuvent produire aucun être vivant.

Qu'elles n'engendrent pas plus les insectes et la vermine, qu'une charogne n'engendre des corbeaux.

Que la terre tournant sur elle-même en vingt-quatre heures, chaque point du globe parcourt en une heure un espace de trois cent cinquante lieues

Que la vitesse du boulet de canon, qui parcourt six cents pieds dans une seconde, est moindre de plus de moitié que celle du mouvement diurnal de la terre, et que ce boulet, qui parcourroit 3,456 lieues dans un jour, seroit environ 25 ans à arriver au soleil.

Que toutes ces vitesses n'ont rien de comparable à celle de la lumière, qui parcourt 66,000 lieues en une seconde, et nous arrive du soleil en sept à huit minutes (2).

Qu'un des plus étonnans phénomènes de la lumière, c'est qu'elle se réfléchit de dessus les corps, sans toucher à leur surface (3).

---

(1) L'eau se solidifie en passant dans les végétaux, dans les animaux qu'elle nourrit, et dont elle devient partie intégrante. *Morel de Vindé.*

(2) Huygens.

(3) Newton.

Que l'oreille a 10,000 fois plus de finesse pour distinguer les sons, que la vue n'en a pour discerner les couleurs et les objets.

Que... « Ah, monsieur, vous allez me faire « un cours de physique complet. Il est incon- « cevable qu'un menuisier, un cordonnier sa- « chent toutes ces choses-là. — Je vais vous « étonner bien davantage. Dans ce pays-là un « enfant de dix ans, qui joue avec son micros- « cope, découvre des animaux vingt-sept mil- « lions de fois plus petits que les plus petits « animaux sensibles à la vue (1).

« Il sait qu'il n'y a que certaines parties du « corps qui puissent nous procurer des plaisirs, « et que toutes, à l'exception des ongles et des « cheveux, font éprouver de la douleur.

« Il a remarqué qu'une balle, poussée con- « tre une autre, lui communique le mouve- « ment qu'elle perd par la résistance qu'elle « éprouve.

« Qu'une balle d'ivoire, ou de toute autre « matière élastique, qui tombe sur une en- « clume, s'aplatit, ainsi que le plan sur le- « quel elle tombe, et qu'en se séparant, par « l'effet de l'élasticité réciproque des deux « corps, chacun d'eux reprend aussitôt sa forme « première.

« Qu'une cloche s'allonge alternativement à

(1) Linnée.

« l'endroit frappé par le battant, et se rétablit « aussitôt dans son premier état.

« Que les hommes ont comme les femmes vingt-« quatre côtes, quoiqu'il dût leur en manquer « une.

« Que dans les animaux l'agilité diminue « en proportion de leur plus grande force.

« Qu'un fil de soie, de grosseur parfaitement « égale dans toute sa longueur, soutiendroit « un poids immense sans pouvoir se rompre, « puisqu'il n'y auroit aucune raison pour qu'il « cédât à un endroit plutôt qu'à un autre. « C'est ainsi que des nerfs, des fibres résistent « à des efforts prodigieux.

« Qu'une flèche, qu'on décoche d'un arc, « ne se détache de la corde que lorsque celle-ci « est remise dans son état naturel.

« Que six personnes peuvent s'arranger au-« tour d'une table de 720 façons différentes ; « huit, de 5,040 ; neuf, de 362,880 ; et dix de « 3,628,800 manières, sans que la même figure « soit jamais répétée. — Tudieu, monsieur, « quels enfans que vos enfans ! quels hom-« mes que vos tisserands et vos menuisiers! « Et quand ont-ils trouvé le temps de la-« bourer ou d'apprendre un métier ? — Dans « un climat heureux la terre produit d'elle-« même, et on n'use presque pas de vêtemens. « Aussi dans le pays dont je vous parle les « ouvriers ont peu à faire, et ils sont rangés

« dans la classe où nous mettons ici les ama-
« teurs de musique et de peinture. — A la
« bonne heure. Mais comme il faut qu'ici le
« très-grand nombre travaille pour vivre, je
« ne vous conseille pas de publier la relation
« de votre voyage, qui ne serviroit qu'à jeter
« les uns dans le découragement, et à augmen-
« ter la paresse des autres. Permettez-moi
« maintenant de vous proposer quelques dou-
« tes sur les habitans de votre pays, réel ou
« imaginaire. Avez-vous réfléchi que pour qu'ils
« sachent tant de choses il faut qu'ils soient
« mathématiciens, physiciens, astronomes,
« anatomistes, observateurs surtout, et que la
« durée de la vie suffit à peine à de semblables
« études? — Et vous, monsieur, pensez-vous
« à la perte énorme de temps que fait ici
« l'homme studieux? Le sommeil, les besoins
« physiques, la conversation, l'amour, l'am-
« bition, l'avarice, absorbent les quatre cin-
« quièmes de son existence. — C'est-à-dire,
« que ces gens de là-bas ne dorment, ne man-
« gent, ni ne causent; qu'ils ne sont pas
« amoureux, qu'ils ne prétendent à rien, et
« qu'ils ne font aucun cas de l'or? — Ils ai-
« ment avec passion; mais la beauté ayant
« aussi le goût de l'étude, chaque enfant de-
« vient le disciple de celle que dès ses premières
« années il adopte pour sa petite femme; ils

« croissent, ils s'instruisent ensemble ; ils s'é-
« pousent enfin sans qu'il soit question de dot,
« parce qu'on prie l'ami à qui on a fait une
« paire de bottines, de faire en échange une
« tunique ou un schall. — Et, sans doute, on
« ne connoît pas d'époux infidèles dans ce
« pays privilégié? — C'est de quoi je ne peux
« vous répondre. Mais ici j'ai remarqué en gé-
« néral que le penchant à la galanterie vient
« de l'imagination exaltée par l'oisiveté. En-
« fin, pour répondre à toutes vos questions,
« je vous dirai que le travail n'est pas néces-
« saire où on trouve tout sous la main ; qu'il
« est au contraire le délassement de l'étude,
« dont les jouissances intimes ne permettent
« pas aux passions violentes de se développer.

« J'ajouterai que dans ce bon pays-là on ne
« connoît pas le luxe, parce qu'il ne peut s'é-
« lever de fortunes colossales où chacun est
« dans l'abondance de toutes choses, et que les
« grandes fortunes, qui vous éblouissent ici,
« ne peuvent se faire qu'aux dépens du foible,
« que le fort condamne à l'indigence. Cepen-
« dant, comme un faquin ne doit pas jouir
« des égards dus à un homme de mérite ; qu'une
« femme ignorante, jouissant et abusant de sa
« personne, ne doit pas être confondue avec
« l'épouse éclairée, tendre et bonne mère ;
« qu'on est bien aise partout, même au milieu

« de la confusion des rangs, de savoir à qui « on parle; chacun porte, dans ce pays-là, « un signe qui indique sa profession honorable « ou ignoble. — Ah, monsieur, qu'on feroit « bien de suivre cet exemple à Paris ! Le mar- « chand n'y seroit pas pris pour le banquier; le « banquier pour le gentilhomme opulent; le « gentilhomme pour le grand seigneur; la « femme de chambre pour sa maîtresse; la cou- « turière pour celle qu'elle habille; la fille « publique pour une excellence. »

Déjà je sentois de la reconnoissance pour l'homme qui m'avoit, en quelque sorte, forcé d'aller dîner chez lui. La conversation étoit attachante, et si on me faisoit des contes, du moins ils étoient amusans et instructifs. Je désirois apprendre encore quelques particularités sur des gens qui préfèrent l'étude au cabaret, au mélodrame, à *Jocrisse*, aux conversations, oiseuses, aux jeux de *siam*, du *tonneau* et de *brisque*. Je désirois surtout savoir si ceux qui savent tant de choses, se connoissent un peu eux-mêmes.

Je priai mon philosophe de satisfaire ma curiosité. Enthousiaste, comme tous les voyageurs, toujours pleins d'admiration pour les peuples qu'ils ont visités, il n'avoit rien oublié de ce qu'il avoit vu ou entendu, ou cru voir et entendre. Il me parla avec un extrême plai-

sir des connoissances métaphysiques, communes dans ce pays-là à l'homme en place et à son subordonné; au propriétaire et à ses journaliers; à la dame de distinction et à sa blanchisseuse.

Mon philosophe va répéter ce qu'il a recueilli sur cette matière, et il se substitue à un habitant de son bon pays.

« Les cinq sens ne sont rigoureusement par-
« lant qu'un seul sens, dont le *toucher* est le
« mobile.

« *La vue, l'ouïe le goût, l'odorat* ne sont
« que des modifications de la sensation géné-
« rale du *toucher*, parce que nous ne pouvons
« éprouver de sensations que par les objets exté-
« rieurs, et que ces objets *touchent* nécessaire-
« ment quelque partie de notre individu, soit
« directement, soit par l'entremise de quelque
« fluide intermédiaire.

« Ce qu'on appelle notre intelligence, n'est
« que la manière dont nos organes sont frappés
« par les objets extérieurs. Des organes déliés,
« sensibles à toutes les impressions, font un
« homme d'esprit. Un sot a des organes épais
« et lourds. L'enfant n'acquiert de percep-
« tions qu'à mesure que ses organes se déve-
« loppent; le vieillard les perd à mesure que
« ses organes s'affoiblissent : donc nous ne som-
« mes rien que par nos organes, et l'intelli-
« gence n'est qu'un *toucher* abstrait.

« Rien ne parvient à ce qu'on désigne par « le mot *âme*, qu'au moyen de l'intervention « des sens.

« Rien aussi ne parvenant à l'âme, sans être « altéré par l'entremise des sens, nous ne pou- « vons, toujours incertains, juger de rien « qu'avec une extrême circonspection.

« En effet, si tous les sentimens viennent « de l'âme, c'est par les organes que passent « tous les objets qui les excitent, et il n'y a « point de relation entre les opérations des « sens. Ils ne peuvent se prêter aucun secours. « L'un d'eux ne peut s'apercevoir des erreurs « de l'autre. Souvent même, ils se contrarient : « la peinture, par exemple, qui est plate au « *toucher*, présente des reliefs à la *vue*. L'âme « est trompée par les sens, lorsqu'elle juge « ronde une tour carrée, vue d'une certaine « distance; lorsqu'elle nie l'existence d'une « chose qui, par son extrême petitesse, échappe « à la vue; lorsque deux rangs d'arbres paral- « lèles et de même hauteur, semblent se réu- « nir à l'extrémité d'une avenue et que la « lune paroît assise sur leur cime.

« Les sens, à leur tour, sont trompés par l'âme « d'où naissent les passions. Ainsi l'amour « trouve, dans l'objet qui l'attache, des agré- « mens qui n'existent pas pour d'autres yeux; « la haine crée dans un autre objet une lai-

« deur, une difformité imaginaires ; la jalousie « prodig e à une rivale mille défauts, qui se « multip ient dans la proportion des avantages « qu'obtient cette rivale. Enfin, la disposition « triste ou gaie de l'âme, pare ou enlaidit tous « les objets, qui pourtant n'ont pas changé.

« Les premiers mouvemens des passions sont « dans la nature ; elles sont toutes bonnes par « leur essence; mais l'action des sens sur l'âme, « et de l'âme sur les sens, produit l'abus.

« Qu'est-ce que l'âme, qui n'est rien que « par les organes, et qui est souvent trompée « par eux ?

« D'après l'action, et la réaction continuelles « des sens sur l'âme, et de l'âme sur les sens, qui « semblent concourir à un même résultat, et « qui se trompent mutuellement, bien des gens « ne savent pas comment l'âme, qui est *incon-* « *testablement* un pur esprit, peut agir sur la « matière, et la matière sur un esprit. Il en est « qui demandent comment la matière organi- « sée peut concevoir l'existence de quelque « chose qui ne soit pas matière. Ceux qui ne « conçoivent pas que cela puisse être, ont le « bon esprit de se taire.

« Rien ne vient de rien. Toute naissance n'est « donc qu'une nouvelle modification de la ma- « tière, qui sort d'un état insensible, après avoir « péri en apparence : il ne naît rien qui n'ait « déjà existé, sous une forme quelconque.

« Les sensations ne sont pas dans les objets « qui les occasionnent ; mais en nous. L'harmonie n'est pas dans le *piano*, mais dans « l'ouïe. L'amour n'est pas dans l'objet qui « l'inspire, puisqu'il peut y être indifférent.

« Les objets de plaisir et de douleur sont « toujours les mêmes, et ne prennent l'un ou « l'autre caractère que selon les diverses manières de voir et de sentir, et des aspects « différens sous lesquels ils se présentent. La « mort, considérée par un être, comme le plus « grand des maux, est un bien aux yeux de « celui qui se la donne.

« L'homme ne peut que modifier. Il ne sauroit rien créer, parce qu'il est subordonné à « la nature qui crée ; que ses idées ne peuvent « s'étendre au delà du cercle que lui a tracé « la nature ; que hors de ce cercle, rien n'existe « pour lui.

« Le temps n'est ni un corps, ni une substance, mais la suite des choses que nous « concevons. Si rien n'existoit, il n'y auroit « pas de temps.

« On ne connoît rien du mouvement, que « l'espace parcouru, et le temps employé à « le parcourir.

« Les causes du mouvement et toutes les causes nous seront toujours inconnues. Ce que « nous appelons cause est le premier effet qui

« nous frappe. Nous ne sommes sensibles qu'aux « effets, qui seuls peuvent agir sur nos sens. Nos « sens n'ont nulle analogie avec les causes.

« Le plus grand phénomène de la nature est « le mouvement, sans lequel l'univers seroit « engourdi et plongé dans une espèce de léthar- « gie éternelle.

« On apprend à voir et à entendre par le « *toucher* et l'habitude. Mais il est très-difficile « d'apprendre à bien voir et à bien entendre.

« En effet, les couleurs ne sont pas dans « les objets. Rien, dans la nature, n'est coloré « que les rayons du soleil. Ces rayons pénètrent « tous les corps, qui les réfléchissent d'après « leur contexture, la qualité de leurs pores, « et le lieu d'où ils sont fixés par l'organe de « la vue. Ce qui, vu de près, nous paroît d'un « vert foncé, est d'un bleu-clair dans l'éloigne- « ment, parce qu'alors l'action de la lumière « est moindre pour nous, et lorsque le soleil se « retire, les couleurs disparoissent avec lui. Par « conséquent le ciel n'est pas bleu, la neige « n'est pas blanche, l'encre n'est pas noire.

« Sans être savant, chacun raisonne assez « pour sentir que ce n'est qu'à l'aide d'un « système qu'on peut deviner quelque chose « de la marche de la nature; qu'un système, « lié dans ses parties, doit être pour nous la « vérité, puisque nous ne pouvons aller au

« delà; que ce système peut seul nous donner « quelqu'idée des mondes, de la manière dont « ils se meuvent, dont ils se soutiennent dans « l'espace sans point d'appui, et comment ils « suivent une route régulière, au lieu de se « précipiter les uns sur les autres. Nous avons « tous une notion superficielle, mais suffisante, « de la théorie de *Newton*.

« Quelques sensibles que soient, dans les opé- « rations de l'art, les effets de l'action sur la « matière, nous ne les confondons point avec « les grands ressorts employés par la nature, « que nous ne pouvons que soupçonner. Nous « ne connoissons rien de plus probable que l'at- « traction; et si nous réfléchissons sur l'imper- « fection des instrumens à l'aide desquels nous « établissons nos conjectures, et sur les bornes « de notre intelligence, nous nous étonnerons « plutôt de ce que nous avons découvert, que « de ce qui nous reste caché. »

Je fus assez étonné qu'on connût *Newton* dans le pays dont me parloit mon philosophe. « Le « mot *Newton*, me répondit-il, étant, pour le « genre humain, le synonyme du mot *vérité*, « il doit être connu partout.

« Mais, disois-je encore, dans un pays où tout « le monde est si savant, les académiciens doi- « vent être innombrables. — Il n'y a pas là « d'académiciens. Si tous les hommes étoient ici « précisément de la même taille, nous n'au-

« rions ni géans ni nains. Si toutes les femmes « avoient la même physionomie, nous n'aurions « pas l'idée de la beauté et de la laideur. Il « ne peut y avoir de distinction où il n'y a rien « à comparer. C'est à l'ignorance et à la sottise « que l'homme de génie doit ici sa réputation. « — Il est fâcheux qu'il faille deux cent mille « sots pour faire distinguer un homme de mé- « rite. Mais s'il n'y a pas là d'académies, il ne « doit pas y avoir d'*Almanach des muses*, ni « de *Mercure de France*, espèces de petits ma- « gasins où chacun se présente, et desquels on « extrait parfois un académicien; par consé- « quent, pas de journalistes qui sachent tout, « à ce qu'ils pensent, qui parlent de tout, qui « jugent de tout; pas de public qui les croie « sur parole; pas d'émulation, de tracasse- « ries entre les gens de lettres; pas de cote- « ries, de petites persécutions; rien qui réveille, « qui occupe les oisifs. La vie doit être là d'une « fatiguante uniformité. — Entendons-nous. « Si ce peuple-là ne connoît pas les abus de la « littérature, il n'est pas étranger à la chose. »

On étoit au dessert, et je crus m'apercevoir qu'on étouffoit autour de moi des éclats de rire, dont je ne démêlois pas la cause. Je cherchois à lire dans tous les yeux, et on cessa de se contraindre. Je crus d'abord qu'on se moquoit de moi, et je commençois à avoir de l'humeur,

lorsque j'aperçus sous la serviette de mon philosophe, un assez gros manuscrit, dans lequel il avoit probablement lu, à la dérobée, les belles choses qu'il venoit de me débiter. « Mesdames, « m'écriai-je, vous avez tort de vous railler de « monsieur. Il n'est pas obligé de savoir son « ouvrage par cœur. » On rit plus fort que jamais. Je plaignis mon philosophe et je me tus.

Cet accès de rire se calma à la fin, et mon voyageur reprit la parole.

« Vous voulez savoir, me dit-il, quelle est « la littérature du peuple chez qui j'ai voyagé : « je vais vous satisfaire.

« La culture des lettres est considérée là, « en général, comme une occupation futile, « qui détourne les hommes de choses profitables « à eux et au public. On n'accorde d'estime, en « ce pays, qu'aux productions du génie, dont « l'objet est d'une utilité réelle. Aussi la presse « n'y gémit pas sous une multitude d'ouvrages « insignifians. Un jeune homme n'y prend pas « son enthousiasme, sa vanité, sa paresse même « pour du talent. S'il s'abusoit à cet égard, il « n'en seroit pas moins obligé de consulter long-« temps ses forces, avant que de se présenter dans « la carrière. On exige d'abord de lui qu'il choi-« sisse une profession; qu'il l'étudie exclusive-« ment; qu'il en sache tout ce que ses facultés « morales lui permettent d'en apprendre : il « est libre ensuite de faire des vers, s'il le veut.

« En conséquence, la littérature n'est point « là un état. On est jurisconsulte, ingénieur, « artisan, médecin, moissonneur, architecte, « et on se délasse en jetant ses idées sur le pa- « pier, comme une mère de famille trace ici « un dessin à broder, sans être peintre; comme « un homme de mérite parle un instant *pom-* « *pons*, sans être marchande de modes.

« Il résulte de là, que le public n'est jamais « fatigué des ridicules prétentions de certains « auteurs; que l'homme de lettres n'est dans « la dépendance de personne, parce qu'on le « considère en raison de sa profession, de la « manière dont il l'exerce, et non de ses vers; « qu'il n'a pas besoin d'être protégé; qu'il n'est « pas obligé d'être le complaisant de son pro- « tecteur, parce qu'il a des moyens d'existence « honnêtes et assurés.

« Je vous parle de poésie, pour me faire « mieux entendre, car ici le mot *auteur* signifie « généralement poëte. Faute d'imagination, « nous mettons en vers toute idée commune ou « rebattue, qui ne peut passer qu'à la faveur « de la rime et de la mesure. Un ouvrage neuf, « fortement pensé, et il faut penser avant d'é- « crire, doit être écrit en prose. *La Rochefou-* « *cault*, *Montesquieu*, *Buffon*, *Jean-Jacques* « n'ont pas écrit en vers. Dans le pays dont je « vous parle, on recherche les ouvrages qui

« satisfont l'esprit, le cœur, la raison, et on y « fait peu de cas des écrivains qui croient rendre leurs idées plus brillantes en perdant « beaucoup de temps à trouver et à accoupler « des rimes, qui, très-souvent, altèrent, ou « détruisent le naturel, la justesse, le sens, et « la vérité. L'inversion, qui fait en partie le « mérite de la poésie, semble à ces gens-là « aussi éloignée de la véritable construction, « qu'un bâtiment dont les caves seroient sous « le toit, et le grenier dans les fondations.

« Ils regardent la rime comme un jeu séduisant, un abus de l'esprit; le vers, comme « une parure de la pensée, et non un moyen « de mieux dire, puisqu'il n'offre jamais le langage de la nature. Ils prétendent que le vernis éclatant de la rime fait passer le mauvais, « peut affoiblir le bon, et ne laisse souvent « dans la mémoire que des mots. Ils se plaignent « de la surabondance d'épithètes oiseuses, qui « embarrassent la pensée et ne sont que de l'affectation et de l'enflure. Un poëte veut-il « parler du haut d'un rocher? il ne manquera « pas d'écrire :

« De ce roc orgueilleux, l'inébranlable cime.....

« Il est monté sur des échasses, et n'en marche pas mieux.

« Pour lire la prose, disent-ils, il ne faut « que du sentiment. Pour se plaire à la lecture

« des vers, il faut de l'habitude : donc la poésie
« n'est pas naturelle.

« Ils trouvent que le mérite de la prose est
« dans le fond des choses, et le mérite des vers
« dans l'harmonie ; qu'ainsi, il faut plus de
« pensées et d'esprit dans la prose que dans les
« vers, dont le brillant couvre la médiocrité.

« Ils appuient cette opinion en démontrant
« que la versification la plus brillante et
« la plus exacte est remplie d'équivoques, de
« fautes de langue, de construction et de sens.
« Ils ont mis en prose quelques vers de leurs
« meilleurs poëtes ; il n'en est rien resté du tout.

« Alors, ils ont proclamé la poésie un art
« purement mécanique dans l'arrangement des
« parties. La disposition pénible des mots, pour
« arriver à la césure et à la rime, leur paroît une
« tâche de manœuvre qui replâtre une masure.

« Quelques jeunes gens, qui croyoient avoir
« reçu du ciel ce qu'on appelle ici le feu poéti-
« que, le feu divin, s'étoient érigés en défen-
« seurs de la rime et de la mesure. Ils ont bientôt
« senti qu'il est plus difficile et plus sensé de
« nourrir l'esprit de choses que de frapper
« l'oreille de sons. Peu de temps après, on a vu
« éclore des ouvrages excellens en tout genre,
« par la justesse, la netteté, la précision des
« pensées, par le *nombre*, et l'énergie du style. »

A mesure que mon philosophe parloit, je

sentois diminuer de l'estime que j'avois conçue pour les habitans du fond de l'Afrique. Quel peuple en effet que celui qui proscrit les vers, ce doux amusement de nos loisirs, soit qu'on en fasse, soit qu'on en lise! Si cette manière de voir se propageoit ici, que deviendroient ces jolies dames, dont toute la réputation est dans l'*Almanach des Muses?* que deviendroient tant de jeunes auteurs, dont tout le mérite consiste à faire marcher deux à deux *flamme* et *âme*, *rose* et *éclose*, *aurore* et *adore*, *pleurs* et *douleurs*; qui n'ont pas d'état, qui n'en veulent pas avoir, et pour qui toutes les portes sont ouvertes, parce qu'ils ont toujours un madrigal en poche? Je me déclarai le partisan zélé de la rime et de la mesure, et je soutins que la poésie est utile à tous, depuis le chiffonnier, qui fournit la matière première jusqu'au relieur, qui la décore de maroquin et de dorure.

« Ma foi, me dit mon philosophe, le maro-
« quin et la dorure pourroit bien être ce qu'il
« y a de mieux dans tout cela. Ne vous passion-
« nez pas, et traitons cette affaire de sang-froid.
« Ouvrons, au hasard, celui qu'on reconnoît
« en France pour le plus pur des poëtes, et
« mettons en prose quelques-uns de ses vers.

« Quelle Jérusalem nouvelle
« Sort du fond des déserts, brillante de clartés,
« Et porte sur son front une marque immortelle!
« Peuples de la terre, chantez!
« Jérusalem renaît plus brillante et plus belle.

« Voilà sans doute de très-beaux vers. Ils « séduisent, ils entraînent, quand on ne les « examine point. Examinons-les.

« *Quelle nouvelle Jérusalem, brillante de* « *clartés, sort du fond du désert, et porte une* « *marque immortelle sur son front! Chantez,* « *peuples de la terre. Jérusalem renaît plus* « *brillante plus belle.*

« Je n'ai pas changé un mot, et je vous de- « mande si cette prose vaut celle de Massillon « et de Bossuet? Non, sans doute, puisqu'ici « l'expression est toujours vicieuse. Qu'est-ce « que cette *marque immortelle* ? Sans la gêne « imposée par la mesure et la rime, Racine « eut écrit : *Et porte sur son front le sceau de* « *son immortalité.* Poursuivons : *Peuples de* « *la terre, chantez.* Chantez! quoi? tous les « peuples ont-ils lieu de se réjouir de la résur- « rection de Jérusalem? Ici, on entonnera un « hymne d'allégresse; là, on chantera d'une « voix plaintive. Finissons. *Jérusalem renaît* « *plus brillante et plus belle.* Plus belle que « qui? Tout comparatif exige un *que*, qui « amène la comparaison. Ici le sens n'est pas « terminé; et Racine eût dit en prose : *Plus* « *brillante et plus belle qu'elle ne le fut ja-* « *mais*, ce qui ne seroit pas de la prose admi- « rable. Racine n'eût pas répété en prose le « mot *brillante* dans cinq demi-lignes; il n'eût

« pas mis au plurier le mot *clartés*, qui doit « être au singulier. »

Je ne savois trop que répondre, et pour me tirer d'embarras je me rejetai sur les journalistes africains, s'il y en a.

« Il y en a, me dit mon homme; mais ils sont « soumis à un tribunal qui juge leurs critiques, « et qui les condamne à une réparation au- « thentique envers l'auteur qu'ils ont blessé « par les traits de l'envie et de la malignité. « — Ce tribunal-là doit avoir de l'occupation, « ou le métier de journaliste ne doit pas valoir « grand' chose en Afrique. — Aussi n'est-il pas « exercé, comme ici, par des hommes de *génie*. « Les journalistes africains font un journal, « parce qu'ils ne peuvent faire autre chose. « Ainsi la modération qu'on leur impose ne « leur coûte rien. Comment être insolent en- « vers un auteur, quand on se sent incapa- « ble d'écrire quatre pages de son ouvrage? — « Ces journalistes-là se rendent donc justice. « — Très-certainement. — C'est incroyable. « — Et pourquoi? — C'est que je ne peux con- « cevoir un homme sans amour-propre. — Ils « ont celui qu'ils doivent avoir. Mais ils se « gardent bien de confondre un amour-propre « légitime avec la morgue, l'orgueil et l'im- « pertinence. »

Je rêvois à ce que je venois d'entendre, lors-

qu'on passa au salon. Un cercle nombreux se forma autour de moi, et un éclat de rire général me tira de ma rêverie. « Vous êtes *mystifié*, » me dit une jolie petite dame, plus franche ou plus maligne que les autres.

Un *mystificateur* est un homme sans profession, qui fait métier de dîner en ville et d'amuser vingt personnes, qui le connoissent, aux dépens de la vingt et unième, qui ne le connoît pas. Il débite toutes les sottises qui lui passent par la tête, et son talent consiste à conserver un sérieux imperturbable. On vit de cela à Paris, comme d'autre chose.

Je sentis quelque vanité de ce que pour fixer mon attention il avoit fallu parler pendant deux heures de choses raisonnables, et je me retirai plus satisfait de moi, que la compagnie l'avoit été de mon *mystificateur*.

CHAPITRE IV.

Un Dîner chez de bonnes gens.

Et moi aussi j'aime les bonnes gens. Mais ils ont leurs petits défauts, et souvent on les aperçoit trop tard.

Un bon homme, plein de cordialité et de franchise, et à qui j'ai remis, il y a huit jours, une lettre de recommandation, me rencontre au haut de la montagne Ste.-Geneviève. « C'est « aujourd'hui le mardi gras, et vous le ferez « avec nous. Je sais que vous n'aimez ni les « grands dîners, ni les dîners de sept heures. « Nous nous mettons à table à quatre, et vous « ne trouverez que des mets simples offerts par « un bon cœur. Si vous me refusez, vous me « désobligerez beaucoup. »

En effet, comment refuser un homme qui s'explique ainsi, et dont les yeux expriment déjà la peine que lui causera un refus? J'accepte, et la sérénité reparoît sur son front. J'entre chez lui, madame me présente d'un air ouvert ses deux grosses joues; mademoiselle me salue avec un ton affectueux; me voilà déjà à mon aise; on se met à table; on mange, on boit, on ne dit pas un mot pendant le premier service. Madame m'adresse enfin la parole.

« Encore cette aile de poulet, monsieur. — « Non, madame, je vous remercie. » Et l'aile et une cuisse tombent sur mon assiette. « Mon- « sieur, un peu de ces épinards. — Non, ma- « dame, je vous remercie. » Et je suis forcé de laisser aller la cuiller, à peine de me colorer les doigts. « Monsieur laisse tout ce qu'on lui sert. « Louison, vos épinards sont détestables. Où « prenez-vous donc votre crême? » Et madame m'envoie une livre et demie d'une *charlotte* qui a fort bonne mine.

Pendant ce dialogue, monsieur me verse du Bordeaux, du Frontignan, du muscat. Je bois pour ne pas refuser tout le monde; je mange la *charlotte*, pour mettre fin aux importunités de madame, et à peine ai-je avalé le dernier morceau, que je me sens suffoqué.

« La *charlotte* est pesante, monsieur; un « doigt de vin pour la faire couler. » J'éprouve le besoin de délayer; je bois, je bois, et en posant mon verre, je trouve devant moi une ample provision de macarons, de massepains, qui font, dit on, trouver le vin délicieux. On voit que j'en ai jusqu'à la gorge, et on n'a pas de pitié de moi. J'aimerois autant subir la question ordinaire et extraordinaire.

Pour m'achever, on veut me faire chanter au dessert. Je ne peux ni parler, ni souffler. Je me défends; on insiste. On loue en moi un talent

que je n'ai jamais eu. On oppose à ma résistance la complaisance de madame celle-ci, de mademoiselle celle-là, qui ne se font jamais prier. J'invite une de ces dames à acquitter ma dette; la dame commence aussitôt une romance. Elle tient beaucoup à ce genre-là, et elle a cinquante ans. Elle roule des yeux un peu échauffés; elle croit ses accens très-tendres; moi je les trouve très-aigres, tremblotans, et quelquefois faux. « Oh, monsieur, nous ne vous tenons pas quitte. « Vous nous avez procuré le plaisir d'entendre « madame, nous vous en remercions; mais vous « chanterez. » Il y a de quoi se donner au diable.

Je chante aux risques et périls de mes voisines. J'arrive péniblement à la fin de mon dernier couplet, et je me promets bien d'éviter les dîners de bonnes gens.

Vis-à-vis de moi étoit placé un monsieur très-communicatif. Il parloit toujours; il parloit de tout; il déraisonnoit souvent; mais comme il avoit la réputation d'être très-plaisant, on rioit de tout ce qu'il disoit; on rioit même avant qu'il parlât. J'ouvrois les yeux et les oreilles; je cherchois un sens à tout cela; je n'en trouvois point, et je m'efforçois de rire pour ne pas me singulariser.

Je m'étonnois, à part moi, qu'on eût fait chanter tout le monde, et qu'on n'eût excepté que la demoiselle de la maison. Je ne tardai pas à avoir le mot de l'énigme.

Il est une politesse naturelle à toutes les classes de la société ; le vernis en est plus ou moins brillant, et c'est ce qui constitue essentiellement la différence d'un quartier à un autre. La dame de la maison sentoit probablement qu'un étranger qui ne chante plus, n'a rien à dire à des convives qu'il ne connoît pas, et qu'un homme de province qui ne parle pas est bientôt jugé : il passe pour un sot. A ce premier objet de charité chrétienne, se joignoit un but auquel madame me conduisit avec assez d'adresse. Elle commença par me faire quelques questions sur ma petite ville. « *L'endroit* est-il beau, « monsieur ? — Je le croyois, madame, avant « d'avoir vu la capitale. — Les dames y sont-« elles aimables ? — On les oublie, mesdames, « quand on est auprès de vous. » Bien répondu, pour un provincial, semble me dire un sourire général d'approbation.

« Cultive-t-on les arts dans votre *endroit*, « monsieur ? — Peu, madame. — Il n'y a « peut-être pas de maître ? — Pardonnez-moi, « madame ; l'organiste de la paroisse montre le « serpent aux chantres, le violon aux jeunes « gens, et la musique vocale aux demoiselles. « — Il est difficile d'exceller dans tous les « genres. — Oh, madame ! il n'excelle en rien, « ni nous non plus. — Nous avons ici des maî-« très-parfaits. » En disant ces mots, madame

s'inclina, d'un air de bienveillance, vers un jeune homme assis au bout de la table. « Mon-« sieur est le maître de chant de ma fille, et on « veut bien croire que depuis quelque temps elle « a fait des progrès sensibles. La nature, reprend « le *professeur*, avoit tout fait pour mademoi-« selle; je n'ai eu que des conseils à lui don-« ner. » L'organiste de mon *endroit* n'auroit pas mieux répondu.

La musique continue d'être l'objet de la conversation. L'un vante la voix de la demoiselle, l'autre sa méthode; peu d'actrices de l'Opéra ont ce timbre, cette netteté, ce goût, cette précision. « Vous êtes bien bons, répétoit « sans cesse la maman. Allons, allons, il y « a du vrai dans tout cela, reprenoit le papa, « en souriant avec complaisance.

« Monsieur, vint me dire à l'oreille le « plaisant, vous ne pouvez vous dispenser de « prier mademoiselle de se faire entendre. » Bon, dis-je en moi-même, on a gardé la demoiselle pour me dédommager de la romance et des mauvaises chansons bachiques. J'entendrai sans doute ici quelque chose de gai, d'aimable, de dansant, qui me mettra en belle humeur. Imbécile que je suis! je présente modestement ma requête.

« Monsieur, ma fille ne chante qu'accom-« pagnée. — Maman, je suis très-enrhumée.

« Cela est vrai, ma fille; mais monsieur te « saura plus de gré de ta complaisance. — « Mais papa..... — Monsieur jugera de ce « qu'est ta voix, lorsqu'elle a toute son éten- « due. — Mais papa..... — Fais cela pour moi, « ma fille, je t'en prie. »

A l'instant madame recule son fauteuil. Je lui présente la main; on passe dans sa chambre à coucher, qui ressemble un peu à un salon, quand les rideaux de l'alcôve sont tirés. Madame tire sa fille à part, et lui parle d'un air et d'un ton très-sérieux. Le papa se joint à elles et la conversation paroît devenir plus imposante. On met de part et d'autre la même importance à ce qu'on dit, à ce qu'on répond. La jeune personne semble vouloir s'excuser..... Ah, mon Dieu! auroit-elle fait quelque étourderie? On lui propose peut-être un mariage qui lui déplaît.

Elle paroît poussé à bout; elle hausse le ton. « Tu sais bien, maman, que ce morceau-là « n'est pas à ma voix. — Vous me désobligerez « beaucoup, ma fille, si vous ne le chantez « pas. » Ah! il s'agit du choix d'un morceau.

« Nous y voilà encore pris. — Vous deviez « le prévoir. — M. Belval nous fait payer ses « dîners un peu cher. — Il aime à entendre sa « fille, et il s'imagine que tout le monde par- « tage son plaisir. — Il n'a que ce travers-là;

« il faut le lui passer. Allons, mon ami, « exécutons-nous. » Les deux interlocuteurs ne se doutoient pas que je fusse derrière eux.

Le plus morose de ces messieurs change tout à coup de physionomie. Il prend un air riant, et de la manière la plus aimable il propose à la demoiselle de la conduire au piano. Elle se défend; il prie, il presse; il sera trop heureux d'entendre ces sons enchanteurs. Mademoiselle se rend.

J'écoute. Mademoiselle n'est pas enrhumée du tout, et elle a en effet une voix superbe; mais je ne distingue pas une parole. Il est peut-être d'usage à Paris de s'en passer quand on chante.... Diable! cet air est bien triste, il est bien long!... Ah! il va jusqu'au *re* d'en haut, et il faut que la voix de mademoiselle se déploie : on la comble d'éloges et d'applaudissemens.

« Ma fille, encore un morceau de *Didon*. « — Mais papa..... — Ma fille, je t'en prie. » Et la demoiselle commence.

Je suis bien sûr, par exemple, qu'il y a des paroles dans l'opéra de *Didon :* je l'ai vu jouer dans la plus belle grange de mon *endroit*. A la vérité, on avoit coupé le rôle d'Enée, parce que la troupe n'étoit pas complète; mais enfin *Didon* parloit en chantant.

« *Didon* ne parle pas à Paris; c'est singulier,

« J'avois toujours cru que la musique ne devoit « servir qu'à faire valoir des paroles : une chan- « son bachique, sans paroles, ne seroit pas d'un « grand effet. — Hé! il y a des paroles, mon- « sieur; mais il est du bon genre de ne pas ar- « ticuler. »

Didon m'ennuie aujourd'hui, et j'ai des raisons de la haïr depuis longtemps : elle m'a valu plus de deux cents coups d'étrivières au collége. Je m'étends, je bâille.... « Etouffez donc cela, « monsieur. Si le père et la mère de la demoi- « selle vous voyoient, ils ne dormiroient pas « de la nuit. » Je reviens à moi ; *j'avale mes bâillemens;* je promène ma vue sur l'assemblée. L'un bâille derrière son mouchoir, l'autre derrière une prise de tabac, et les applaudissemens recommencent avec fureur.

Après *Didon*, viennent *Dardanus* et *Ariane* pour achever ce pauvre mardi gras. Je ne pouvois plus résister à l'ennui qui m'accabloit. La jeune personne, elle-même, paroissoit confuse de l'opiniâtre tenacité à laquelle on la contraignoit. Je m'évadai, pendant qu'elle se préparoit, avec de l'eau sucrée, à faire de nouveaux efforts.

En regagnant mon hôtel garni, je riois de cette petite conspiration de famille. Et j'avois bien voulu croire que madame, en me parlant *musique*, n'avoit pensé qu'à me faire briller!

J'ai ouï dire à ma mère qu'il y a dans ce monde bien des choses dont il faut se garder. J'ajoute à la longue liste qu'elle m'a laissée : défiez-vous *des dîners des bonnes gens et des talens de la demoiselle de la maison.*

CHAPITRE V.

Les Gobe - Mouches.

On appelle *gobe - mouches*, à Paris, des gens qui s'occupent de tout, excepté de leurs affaires ; qui attachent de l'importance à tout, et qu'une niaiserie arrête pendant une demi-journée.

Il y a des *gobe - mouches*, de toutes les classes et de tous les âges, depuis celui qui regarde filer sur la rivière un train de bois, un chien qui se noie, jusqu'à celui qui va à la messe de la cour, et qui ne pense pendant huit jours qu'à trouver la signification d'un coup d'œil que, par hasard, le souverain a laissé tomber sur lui.

Je n'avois aucune idée de ces messieurs-là, et j'étois sorti, uniquement pour sortir, pour marcher, pour regarder..... quoi? Je n'en savois rien. J'étois déjà, sans le savoir, un peu *gobe-mouche* moi-même.

Je m'arrête en face de la grille du Palais de la Justice, près de deux hommes qui parloient trop haut pour qu'il y eût de l'indiscrétion à écouter, et avec assez de chaleur pour piquer ma curiosité.

« Vous êtes huissier audiencier? — Oui, « monsieur. — Vous devez savoir ce qu'on

« fera aujourd'hui au Palais. — Oh, aujour-
« d'hui toutes les causes sont intéressantes. —
« En vérité? — Les meilleurs avocats plaide-
« ront. — Diable! — Et ils seront courts. —
« Tant pis. — Pourquoi tant pis? — C'est qu'il
« faut nécessairement que je passe trois heures
« ici. — Vous êtes donc jurisconsulte? — Non.
« — Et que faites-vous à l'audience? — J'é-
« coute. — Et vous comprenez? — Pas toujours.
« — Et quand vous n'entendez pas? — Je reste.
« J'ai tous les jours trois heures à passer ici. »

Ce monsieur-là porte un habit *habillé*, fait en 1763; vingt à trente cheveux sont enfermés dans un *crapaud*; il a un chapeau à trois cornes; celle de devant est courte et évasée, et la forme, très-aplatie, s'élève cependant de deux doigts au-dessus des bords. Il porte à la main une longue canne à *bec-de-corbin*, des gants qui ont été blancs, et sa figure exprime la parfaite impassibilité de son âme.

Ma foi, je vais suivre cet homme-là. Qu'importe que je me promène dans la grande salle ou ailleurs? Mon homme voit passer quelques juges, quelques avocats, quelques avoués. Il se glisse parmi eux, il entre avec eux; il cherche une place sur les banquettes de l'intérieur de l'enceinte; il n'en trouve pas. Il regarde l'huissier de service; l'huissier de service se souvient de l'avoir vu, il ne sait où. Il le prend pour un

plaideur, pour un juré, pour un témoin, n'importe pourquoi. Il fait serrer les rangs; mon homme s'assied, et moi aussi.

« Quelle cause va-t-on appeler? dit-il à sa « voisine. — Je ne sais pas, monsieur. — La « chose vous est donc indifférente? — Oui, « monsieur. — Ah, madame a, comme moi, « trois heures à passer ici? — Oui, monsieur. »

La plaidoirie commence. Il est question d'un chien, qui a poursuivi un chat; le chat s'est réfugié dans la boutique d'un faïencier; il a sauté sur les rayons; il en a fait tomber des piles d'assiettes, des carafes, des cristaux, et le chien, outré de ne pouvoir joindre le chat, qui va toujours grimpant et cassant, a mordu à la jambe le faïencier, qui vouloit le chasser à coups de bâton.

L'avocat du plaignant prouve que le maître du chien doit payer le chirurgien, et la maîtresse du chat, la faïence et les cristaux. L'avocat adverse prouve qu'un rat sorti de chez la voisine, a provoqué le chat; que par la force d'un instinct naturel et par conséquent insurmontable, le chien s'est mis aux trousses du chat, qui étoit à celles du rat, et il conclut à ce que la dame de chez qui le rat s'est échappé, soit condamnée aux frais. L'avocat de la dame prouve que sa partie n'a rien négligé pour le maintien de la tranquillité publique, puisqu'elle a pris de la mort aux rats chez son apothicaire, et il conclut à ce que

l'apothicaire, qui a vendu une drogue usée, éventée, sans vertu aucune, ainsi qu'il arrive souvent, soit condamné aux dépens. L'avocat de l'apothicaire prend à partie le droguiste en gros. L'avocat du droguiste interpelle Noé, que rien n'obligeoit à recevoir dans l'arche des rats, des souris, des cousins, des moustiques, des maringouins, etc., etc., etc.

Ces avocats, qui, de la boutique d'un faïencier de la place Maubert, étoient remontés au déluge, m'amusoient singulièrement.... Mon homme tire sa montre: « Les trois heures sont « écoulées, dit-il. » Il se lève, et je cède à l'envie de savoir où il va promener son apathie et sa nullité. Je sors après lui.

Il traverse le Pont-au-Change, suit le quai de l'Ecole, prend la colonnade du Louvre, et entre sur la place du Carrousel. « Rangez-vous, ran- « gez-vous, disoit-il. Cette ligne est réservée « aux grenadiers à cheval; celle-ci à l'artillerie « légère; celle-là aux chasseurs à pied. Hé, « rangez-vous, vous-même, lui dit un soldat, « qui avoit le fusil sur l'épaule, et qui ne pa- « roissoit pas très-poli. — Monsieur le soldat, je « suis un habitué aux revues. — Et moi, je suis « factionnaire. — J'aime beaucoup à voir des « évolutions militaires. — Et moi, à exécuter « ma consigne. Rangez-vous donc, sacrebleu. »

Mon homme recule de quarante pas. Il est

« bien extraordinaire, me dit-il, qu'on traite « ainsi un amateur. Qu'en pensez-vous, mon- « sieur ? — Qu'on ne juge pas du mérite sur la « mine. — Vous connoissez les hommes et je « vous estime. Venez avec moi ; il n'est que « midi, et j'ai plus de temps qu'il n'en faut, « pour vous convaincre de la considération dont « je jouis ailleurs. »

Nous prenons la rue St.-Nicaise, pour nous tirer de la foule des gobe-mouches nos confrères. « Un moment, un moment, me dit mon « guide. Vous ne voyez donc pas ce qui se passe « là-haut ? »

Encore un chat, car vous saurez que les chats ont le privilége d'occuper les gobe-mouches ; un chat étoit placé sur un toit, les griffes et le museau tournés vers une lucarne, d'où le menaçoit un chien aboyant et trépignant de colère. « Voyons, me dit mon homme, ce « que ceci deviendra.— Hé, que vous importe? « — Monsieur, un observateur tire parti de « tout, et je vous dirai dans un moment quel « est l'âge du chien. — Comment cela? — Si « le chien est vieux, il se bornera à des dé- « monstrations antipathiques ; s'il est jeune, la « chaleur et la force du sang l'emporteront « sur l'éloignement naturel qu'ont ces animaux « pour les toits. » A peine avoit-il fini de parler qu'un serin s'échappe d'une croisée voisine,

et vient se poser entre le chat et le chien. Une femme en grand deuil paroît à la fenêtre; elle jette les hauts cris; elle sanglote, elle se désespère; elle est prête à se précipiter. « Ho, « l'indigne! nous dit une fruitière, qui tenoit « sa boutique dans la rue; il y a huit jours, « elle a enterré son mari, et ne lui a pas donné « une larme. » Mon compagnon commençoit une dissertation sur les raisons que peut avoir une femme de préférer un serin à un mari, lorsque le chat saute sur le serin, et le chien sur la couverture. Le chat, effrayé des mouvemens du chien, fait un bond de côté et retombe à faux; il perd l'équilibre; le chien croit le tenir, et le serin, le chat et le chien roulent le long du toit, et tombent dans la rue. Le chien renverse l'étal de la fruitière, le chat s'accroche aux épaules de mon compagnon, et lui déchire son cou et son *crapaud;* le serin rentre chez sa maîtresse, qui referme sa croisée avec des marques de la joie la plus vive. La fruitière jure et menace; mon camarade rajuste son cou, et me prie d'arranger un peu son *crapaud.* « Je vous « assure, me dit-il du ton le plus calme, que « ce chien-là n'a pas plus de trois ans. »

Nous passons avec peine à travers deux cents personnes, qui s'étoient rassemblées en un instant, et nous allions sortir de la rue St.-Nicaise, quand mon guide fut arrêté par un autre genre

de spectacle. C'étoit une femme qui battoit son mari. Il étoit ivre et vouloit retourner au cabaret. « Remarquez bien, me dit mon compagnon, que même dans l'état d'ivresse cet « homme conserve le sentiment de sa force; il « rit des taloches que lui applique sa femme. « Voyez au contraire combien la femme abuse « de ses avantages. Je trouve ici un tableau en « petit de la société humaine. La véritable « puissance tolère ce qui ne la menace pas trop « directement, et le foible est presque toujours « cruel, quand il peut l'être avec impunité : « il a à se venger de tant de privations, de mar« ques de soumission, d'obéissance passive!... » Pendant ce beau discours notre ivrogne marchoit vers le cabaret, sa femme frappoit, et de manière que le mari, fatigué, exaspéré, la prend sous son bras, et lui donne quelques tapes sur le derrière des jupons qui se trouve devant lui. Les yeux et les mains de la femme, qui sont sur le dos du mari, agissent en même temps. Elle saisit une paire de ciseaux, pendans à sa ceinture, et coupe celle du pantalon. Le pantalon tombe sur les jarrets du malheureux : Oh, le vilain! s'écrient à la fois toutes les femmes, et en effet le monsieur étoit plus digne de pitié que d'envie. Les huées se dirigent contre lui; pour échapper à ce charivari, il est obligé de lâcher sa femme et de tenir sa culotte

à deux mains, et la femme, en relevant son bonnet, tombé dans le ruisseau, disoit avec le genre de dignité qui lui est propre : « On a « raison de dire que ce que femme veut Dieu « le veut. Tu n'iras pas au cabaret aujourd'hui.»

Après bien des efforts, nous parvenons encore à nous tirer de la foule, et nous entrons aux Tuileries. Nous marchons vers un groupe, qui s'étend circulairement dans une contre-allée. On nous aperçoit. Un monsieur, haut comme un échalas, et gros comme un muid, se détache et vient au-devant de nous. Son triple menton joue sur sa poitrine, et ses courtes jambes ploient sous le poids de son corps. « Hé, arrivez-donc, monsieur Michaud. On « traite ici des questions importantes, sur les- « quelles on discute depuis ce matin. Venez « prononcer. »

M. Michaud se redresse, et s'approche d'un air d'importance. « Voyons, messieurs, de quoi « s'agit-il? — M. Dupont soutient qu'il fait « chaud, et M. Julien qu'il fait froid. Il ne « fait ni chaud, ni froid, répond M. Michaud. « — Mais cela n'est pas possible. — Comme il « est vrai que lorsque je me place sur le seuil « d'une porte, je ne suis ni dedans ni dehors. « — Bravo, bravo, M. Michaud! que pensez- « vous de cet hiver-ci? Nostradamus assure, « dans sa millième centurie, que nous aurons

« cette année des cerises au mois d'avril et des « pêches au mois de mai. — Il est au moins « certain, messieurs, que si nous n'en avons « pas alors, nous en aurons plus tard. — Bravo, « bravo, M. Michaud. Depuis une heure il s'est « élevé un brouillard. — Je le vois bien, mes- « sieurs. — M. Lamothe croit qu'il pleut; M. « Jourdain croit qu'il ne pleut pas. Qu'en pensez- « vous, M. Michaud? Messieurs, il pleut ou il « ne pleut pas; cette vérité est incontestable. « Il ne pleut pas, donc il pleut. — Bravo, « bravo, M. Michaud. »

M. Michaud me regarde d'un air qui veut dire : Ne suis-je pas un petit Salomon? Je reçois le prix de ma sagesse dans les marques de déférence dont vous me voyez comblé.

Nous passons plus loin ; nous rencontrons un autre groupe. Celui-ci est composé de septuagénaires, d'octogénaires, qui n'ont plus de la vie que l'espoir du lendemain, et qui citent à tous propos des centenaires, pour se persuader qu'ils le deviendront à leur tour. Ils voudroient se lever, pour saluer M. Michaud ; ils se bornent à une simple inclination de tête. M. Michaud s'assied au milieu du cercle. « L'espèce « humaine, M. Michaud, a bien dégénéré. — « Pas tant, messieurs, pas tant. — Les jeunes « gens d'aujourd'hui sont loin d'être ce que « nous avons été. — Le croyez-vous, messieurs?

« — Et les femmes n'ont plus de sensibilité.
« — Cela pourroit bien être, car elles répon-
« dent à peine aux choses flatteuses que je
« leur adresse. — Et nous ne concevons pas
« comment on fait encore des enfans à Paris.
« A propos de cela, est-il bien constant, M.
« Michaud, que Mathusalem ait vécu neuf
« cents ans? — Oui, messieurs, car cela est
« imprimé. Au reste, que vous importe? vous
« êtes encore gais et robustes. — Hé, hé, M.
« Michaud! — Et vous irez aussi loin que lui.
« — Hé, hé, M. Michaud! — J'en suis sûr. Vous
« avez, vous, monsieur, soixante-seize ans, et
» vous faites tous les jours le tour des Tui-
« leries. — Oui, avec deux bras. — Vous en
« avez, vous, monsieur, soixante-dix-neuf,
« et vous lisez sans lunettes. Je ne vois rien
« d'étonnant à cela, m'écriai-je. Si ma grand'-
« mère vivoit encore, elle auroit cent vingt-
« six ans. — En vérité, monsieur!

« Ah, me dit M. Michaud, je vois là-bas les
« cordons-bleus, les soutiens, les aigles de l'or-
« dre. — De quel ordre, M. Michaud? — Des
« gobe-mouches, monsieur. — Il existe un
« ordre des gobe-mouches! — Et j'ai l'honneur
« d'en être le grand-maître. Venez, venez,
« monsieur; c'est ici que vous entendrez des
« raisonnemens d'une profondeur que vous ad-
« mirerez, des conceptions d'une force!.....

« — Allons, allons, M. Michaud, vous devez « à tous vos sujets une portion égale de vos « soins et de votre affection. »

Je marche sur les pas de M. Michaud. « Voyez, « me dit-il, cet homme, qui trace sur le sable, « avec le bout de sa canne, la situation des « lieux et la marche des armées; il a un mérite « transcendant : c'est lui qui me supplée dans « les grandes occasions. Remarquez la respec- « tueuse attention avec laquelle on l'écoute. » Nous approchons.

L'attention de ces messieurs est en effet si profonde, qu'ils ne s'aperçoivent pas que M. Michaud est auprès d'eux. « Mes amis, leur disoit « le suppléant, il est évident que le grand Mo- « gol a déclaré la guerre aux Groënlandois. « — Mais la chose n'est pas impossible. — Elle « est même vraisemblable. — Il y a peut-être, « entre ces puissances, des contestations sur la « pêche de la baleine? — C'est cela, messieurs, « c'est cela. Les dames de l'empire du Mogol « viennent d'adopter les corps baleinés, et le « grand Mogol veut des baleines. — Et les « Groënlandois lui en refusent? — Mais ils « vont être châtiés. Le grand Mogol a déjà em- « barqué douze cent mille hommes sur trois « cents vaisseaux de transport. — Diable! — La « flotte a passé à dix lieues au large de l'île de « Corse, dont les habitans lui ont paru fort

« affables. — On assure qu'il lui faudra trois « semaines pour débouquer du détroit de *Le* « *Maire.* — Tant mieux, tant mieux ; qui va « *piano,* va *sano.* — Et qui va *sano*, va *long-* « *tano.*

« Messieurs, messieurs, dit M. Michaud, j'ad- « mire votre pénétration et votre sagacité ; mais « je vous invite à lever la séance, et à vous « répandre dans les cafés. De quoi parlerons- « nous demain, si nous n'apprenons pas de « nouvelles aujourd'hui ? »

Le grand-maître a ordonné, et le groupe se divise et se disperse ; M. Michaud me conduit au café de la Régence. Il s'assied, et appuie ses deux mains sur le bec-de-corbin de sa canne ; il appuie son menton sur ses deux mains ; il se recueille, il prête l'oreille..... « Pas de nouvelles ! « s'écrie-t-il avec amertume ; pas la moindre « anecdote ! — M. Michaud, ma correspondance « est très-étendue, et j'oubliois de vous dire que « j'ai reçu mon courrier ce matin. — A la bonne « heure. Parlez, monsieur....., parlez donc. »

Je tire une lettre de ma poche. « Le mont « Vésuve vient de s'élancer dans le mont Etna. « Cet événement a gonflé la Sicile au point « qu'elle a crevé sur ses flancs, et s'est délayée « dans la mer. — Monsieur, voilà de quoi oc- « cuper furieusement les naturalistes. — La « reine de Taïti vient d'épouser le grand Lama.

« — Monsieur, voilà de quoi occuper furieuse-
« ment les politiques. Que ne m'avez-vous dit
« cela plus tôt! j'aurois chargé nos messieurs
« de colporter ces nouvelles dans tout Paris.
« Quel malheur, si nous étions prévenus! Je
« vous dois cependant de la reconnoissance,
« et je vais vous en donner une marque écla-
« tante. »

Il tire un papier de sa poche et me le présente. « Qu'est-ce que cela, M. Michaud? —
« C'est un diplôme de gobe-mouche. Il n'y
« manque que le nom du récipiendaire; vous
« y mettrez le vôtre, et ce sera une affaire finie.
« — Ah, monsieur, que de prérogatives! —
« Lisez, monsieur, lisez. »

J'ai le droit de m'insinuer partout; de tout regarder, de tout écouter, sans rien voir et sans rien entendre; de juger les ouvrages nouveaux, une pièce nouvelle d'après les journaux. Je peux faire sortir des armées de dessous terre, les diriger à mon gré; les faire combattre sans armes, subsister sans vivres; les caserner dans une ruche; emmagasiner des boulets rouges; fabriquer de la poudre avec de la neige séchée au four, et par l'effet immédiat de ma seule volonté, tout créer, tout détruire, sans m'embarrasser de choquer le bon sens, de contredire l'évidence, et de soumettre mes idées aux froids calculs du raisonnement, dont je suis dispensé pour le présent et l'avenir.

« Ne pourrois-je pas, monsieur, faire admettre dans l'ordre quelques dames de mes amies ? « — Elles n'y seront pas isolées, monsieur; « nous avons déjà beaucoup de dames, et de « classes très-distinguées. — En effet, M. Michaud, celle qui se croit des charmes qu'elle « n'a pas est gobe-mouchette. Celle qui parle « toujours, uniquement pour parler, et qui « croit qu'on l'écoute, gobe-mouchette. La « prude qui s'imagine qu'on croit à sa vertu, « gobe-mouchette. Celle qui croit les hommes « sincères, gobe-mouchette. La vieille qui épouse « un jeune homme et qui compte sur son cœur, « gobe-mouchette. Celle qui prend des éloges « exagérés pour de simples vérités, gobe-mouchette. Celle qui prend son mari pour un sot, « parce qu'il a intérêt à fermer les yeux, gobe-mouchette. Celle qui écrit, et qui sur la foi « de quelques journaux croit arriver à la « postérité, gobe-mouchette. Celle qui emprunte « d'un homme aimable, et qui s'imagine ne pas « payer d'intérêt, gobe-mouchette, etc., etc.

« D'après cela, M. Michaud, tout, à peu « d'exceptions près, est dans ce monde gobe-« mouche, ou gobe-mouchette. Je ne le suis « pas mal, moi, qui vous ai suivi et écouté « pendant toute une journée. »

CHAPITRE VI.

Le Magnétisme.

Le chapitre des gobe-mouches, conduit naturellement à celui-ci. Il existe cependant entre l'un et l'autre une différence remarquable, c'est que l'équité ne permet ici aucun écart de l'imagination, et que les moindres détails doivent être de la plus exacte vérité.

Je me suis trouvé, il y a un mois, avec un jeune homme qui a de l'esprit, et qui par conséquent doit être peu susceptible de prévention. Il avoit la surveille assisté aux opérations d'un disciple de Mesmer, et il en étoit émerveillé. Il en parloit avec une chaleur, qui annonçoit une persuasion intime, et entre autres choses, il racontoit qu'un ami, qui l'avoit accompagné, s'étoit bien et dûment endormi; qu'il avoit dit, pendant le sommeil, certaines choses propres à donner des inquiétudes à une jeune dame qui se trouvoit-là, et que l'opérateur, jaloux de maintenir la paix des ménages, s'étoit hâté de réveiller le causeur.

Je me suis bien gardé de nier l'existence du magnétisme, par la seule raison que je ne le conçois pas. J'ai proposé à mon jeune homme quelques doutes, auxquels il a répondu d'une

manière qui m'a paru assez satisfaisante, et il m'a fait beaucoup de plaisir en m'apprenant que moyennant la modique rétribution de trois francs, je pourrois tout voir et tout entendre.

Parbleu, me disois-je, loin de croire Galilée, on l'a persécuté pour avoir trouvé les antipodes et le mouvement de la terre; Christophe Colomb a offert en vain un nouvel hémisphère à plusieurs souverains, qui n'ont pas daigné l'écouter, et qui s'en sont amèrement repentis plus tard. Voyons par nous-mêmes, et tâchons de nous faire une opinion raisonnée et raisonnable du magnétisme.

J'avois la tête pleine des choses prodigieuses que m'avoit racontées mon jeune homme, et je suis allé parler magnétisme dans une maison, où la curiosité de deux messieurs a été tellement stimulée, qu'ils ont manifesté le désir de m'accompagner. Le jour, l'heure sont fixés; le moment arrive; nous partons.

Nous arrivons dans une maison très-écartée, mais où rien n'annonce la présence des esprits infernaux, ce qui ne laisse pas d'être rassurant. Nous entrons dans une anti-chambre bien chauffée, bien éclairée, où une femme, qui est loin d'être effrayante, reçoit nos petits écus d'un air fort affable. Elle nous fait passer dans un salon, très-décemment meublé, et qu'ornoient déjà quelques dames très-bien mises,

dont quelques-unes auroient pu se passer de toilette.

Vous sentez que nos yeux et notre attention se sont d'abord portés sur l'homme qui opère des miracles à volonté. Il a quarante ou quarante-cinq ans ; il est grand, bien fait, et un teint très-basané ne nuit pas du tout à des traits beaux et réguliers, et à un jeu de physionomie qui annonce une imagination fort active.

Décidés à observer tout avec le plus grand soin, nous étions assis près du fauteuil où se placent les adeptes. Le Mesmer du jour vient nous prier, fort poliment, de nous en éloigner un peu, parce que s'il nous arrivoit, disoit-il, d'y toucher lorsqu'il seroit occupé, nous donnerions infailliblement des convulsions au somnambule. Or, comme nous sommes incapables de donner volontairement des convulsions à personne, nous nous sommes reculés, mais nous avons profité du moment pour demander à l'homme aux miracles, s'il croyoit pouvoir nous faire entrer dans l'état de somnambulisme. Il me fait lever, m'enjoint de fermer les yeux, me pose une main sur la tête, m'examine un moment, et me dit que je ne dormirai pas. Il fait subir à mes deux compagnons le même examen préparatoire, et il leur répond de les endormir tous deux. Il passe, et nous causons, en attendant le moment désiré.

Je suis très-frileux, ce qui prouve seulement que la nature a bien fait de ne pas me procréer en Sibérie, et un monsieur et une dame, qui probablement ne s'occupoient que d'eux, tournoient le dos au public, ce qui n'est pas très-poli; mais ce qu'il y avoit de pis, ils garnissoient à eux deux tout le devant de la cheminée, ce qui m'a déterminé à m'aller chauffer à l'antichambre.

On a vu, dit-on, des rois épouser des bergères; il n'est donc pas étonnant que moi, particulier obscur, j'aie cherché à lier conversation avec la receveuse de petits écus. Je lui ai adressé quelques questions sur le magnétisme, et elle m'a répondu d'un ton très-solennel ce que vous allez lire.

« Monsieur, des gens mal intentionnés font « courir le bruit qu'il y a ici des compères et « des commères. Ce que je puis vous assurer, « c'est que le magnétisme existe, car bien que « je sois loin d'avoir le talent de celui qui va « opérer devant vous, j'ai fait des somnambules. » Le moyen de douter après cela!

Cependant le salon s'emplissoit; l'assemblée étoit brillante; on m'annonce qu'on va commencer; je cours reprendre ma place.

La séance s'ouvre par la lecture d'un très-long manuscrit, qui traite du somnambulisme et de ses effets étonnans. J'avois déjà remarqué

une jeune personne, coiffée en cheveux, placée entre deux dames qui ne lui disoient pas un mot, à qui elle sembloit même inconnue, et il me paroissoit assez singulier qu'une demoiselle de cet âge fût entièrement isolée dans un lieu ouvert au public.

C'est sur elle que le lecteur a produit son premier effet. Elle s'est endormie, pendant que nous écoutions une dissertation vague, diffuse, obscure, et qui ressembloit assez à du galimatias. J'aurois peut-être dormi aussi, si je ne m'étois souvenu que le docteur m'avoit jugé *inendormable*, et si je n'avois senti combien il peut être dangereux de donner un démenti à un être qui commande à la nature.

Voilà ce que j'ai retenu de la soporifique lecture :

Il existe incontestablement des animaux qui exercent sur d'autres une influence maligne. Ainsi, le rossignol qui regarde un crapaud, placé au pied de l'arbre sur lequel il est perché, est obligé de se jeter dans sa gueule. Le crapaud qui regarde une vipère ne peut se dispenser de se faire avaler par elle, et l'homme qui regarde un aspic, dans le pays des aspics, meurt aussitôt. Ces faits étant bien prouvés, n'en doit-on pas conclure que l'homme a nécessairement la faculté d'exercer sur son semblable une influence salutaire? Ces effets merveilleux s'opè-

rent par le moyen du magnétisme. Or, qu'est-ce que le magnétisme? C'est un fluide qui échappe à la vue, et dont, par conséquent, personne ne peut nier l'existence. Tout l'univers est plein de ce fluide, il y a même des arbres magnétisés. On les connoît à la lumière douce et agréable, à l'œil dont ils sont environnés, et plus d'un malade, qui s'est reposé sous ces arbres, a éprouvé du soulagement. J'ai soixante-trois ans et je n'en ai jamais vu; ce qui me console de cette privation, c'est que le grand homme, qui nous parle de tout cela, avoue naïvement n'en avoir pas plus vu que moi.

Tel est mon cher lecteur, le résumé d'une lecture qui a duré trois quarts d'heure.

Vous savez, bien certainement, que le somnambulisme donne la science universelle. Le somnambule parle comme un docteur de ce dont il n'a aucune idée quand il est éveillé; il connoît parfaitement sa maladie et celle de ceux qui l'interrogent; il prescrit des remèdes certains; il indique même des herbes dont il n'a jamais su le nom, et qui, quelquefois, ne se trouvent pas dans le dictionnaire de botanique, parce qu'elles croissent au fond de l'Afrique, ce qui ne rend pas la recette communiquée d'une exécution très-facile.

Attention, s'il vous plaît; les prodiges vont s'opérer.

L'opérant fait un signe à la jeune personne isolée, dont je vous parlois tout à l'heure, et elle vient se placer dans le fameux fauteuil. Il luiadresse quelques mots insignifians; puis, il lui ordonne de fermer les yeux; il se recule de trois à quatre pas, il élève le bras et baissant la main, il lui dit d'une voix forte : *Dormez.*

Après quelques secondes vient cette question : *Dormez-vous?* La demoiselle paroît détacher ses lèvres avec peine, et répond d'une voix argentine: « *Oui, monsieur.—Etes-vous lucide?* « — *Non, monsieur.* — *Dormez-vous profon-* « *dément?* — *Non, Monsieur.* » Et à chaque réponse la demoiselle a fait quelques efforts pour articuler.

Il paroît qu'un somnambule doit dormir d'un sommeil profond, car le grand homme lève une seconde fois la main, et répète d'une voix de tonnerre : *Dormez.*

« *Dormez-vous profondément? — Oui, mon-* « *sieur.—Vous paroissez agitée? —Oui, mon-* « *sieur.* » —Ici l'homme aux miracles s'approche d'elle, lui pose les mains sur les épaules, s'éloigne à reculons et crie : *Calme.*

« Etes-vous calme? — Oui, monsieur. — « Vous paroissez avoir la bouche desséchée? « — Oui, monsieur. — Voulez-vous prendre « un peu d'eau de cannelle? Vous l'aimez, je « crois? — Oui, monsieur. » Et le docteur lui

verse, dans un verre, de l'eau qui nous paroît naturelle, mais qui est, dit-il, magnétisée, ce qui la rend susceptible de prendre tel goût que veut lui trouver le somnambule.

J'avoue qu'ici je me suis permis une observation, qui peut-être paroîtra maligne, et que pourtant j'ai faite dans toute l'innocence de mon âme. La demoiselle a porté plusieurs fois le verre à sa bouche; et, comme de raison, elle a trouvé l'eau de cannelle excellente; mais, à chaque fois qu'elle baissoit le verre, elle le descendoit en ligne très-perpendiculaire, ce qui m'a paru fort pour une personne endormie. Peut-être pense-t-on à tout, pendant qu'on est livré à ce genre de sommeil; et la demoiselle s'est probablement souvenue qu'elle avoit une robe rose, que l'eau de cannelle pouvoit gâter.

De prodige en prodige, on nous a amenés à celui-ci: « *Voulez-vous voir quelqu'un de votre* « *connoissance?* — *Oui, monsieur.* — *Votre* « *maman, par exemple?* — *Oui, monsieur.*— « *Eveillez-vous; ouvrez les yeux; regardez* « *dans cette glace.* » Et ce qu'il y a d'étonnant, de prodigieux, d'inconcevable, c'est que la demoiselle, du fond de son fauteuil, a vu très-distinctement madame sa mère, dans une glace élevée, dont elle étoit éloignée de dix pas, et dont presque toute la largeur étoit masquée par une volumineuse pendule.

J'ai pensé qu'une demoiselle, qui a toujours sa mère aussi présente à son imagination, n'a pas besoin de l'avoir auprès d'elle pour se maintenir dans la ligne du devoir, et qu'elle peut aller partout seule impunément.

A cette jeune personne a succédé un officier de je ne sais quelle nation. Le désordre de sa toilette annonçoit un commensal de la maison. En effet, à peine a-t-il été endormi, que le grand faiseur lui a demandé s'il avoit pris le reste de sa potion. « *Non, monsieur. — Voulez-vous le* « *prendre? — Oui, monsieur.* » Et l'eau de cannelle, qui va se convertir en potion, est reproduite aussitôt. « *Quel goût lui trouvez-* « *vous? — Aucun goût désagréable; mais le* « *breuvage est un peu épais. — Sans doute :* « *c'est le fond de la boutetlle.* » Et l'opérateur nous regarde d'un air qui veut dire: Hé bien! qu'en dites-vous? Il éveille son jeune homme, qui va demandant partout, avec une continuité, qui pouvoit avoir un motif particulier: « *Ne* « *m'a-t-il pas fait de mauvaises plaisanteries,* « *pendant que je dormois?* »

J'avoue, à ma honte peut-être, que je n'avois pas trouvé de fortes raisons de croire dans ce que j'avois vu jusqu'alors. Je touchois au moment où mon opinion pouvoit se fixer. Un de mes deux compagnons s'étoit placé dans le fauteuil

magique, et je me promettois bien, si celui-là dormois, d'être le propagateur du magnétisme.

La prudence s'allie fort bien avec les grandes qualités de l'âme. Aussi le premier soin du docteur a été de demander à mon compagnon s'il avoit la foi, sans laquelle on ne peut être sauvé. D'après la réponse affirmative du néophyte, le grand faiseur procède à l'œuvre miraculeuse. Mon homme a les yeux fermés, et sa position est celle d'un disciple prêt à obéir au commandement du maître. Le mot *dormez* est lâché; la question *dormez-vous* est répétée, et mon homme ne répond pas. Le docteur lui soulève une main et la laisse échapper; elle retombe morte sur le gros de la cuisse. « Dormiroit-il, « en effet? » dis-je à l'autre compagnon, qui étoit resté près de moi. Vraiment je ne savois plus trop à quelle idée m'arrêter, lorsque notre magicien a répété le *dormez-vous*, auquel mon homme a répondu avec le ton argentin de la petite demoiselle : *Non, monsieur*, et le docteur, un peu piqué, l'a renvoyé à sa place.

Après lui a paru un jeune homme qui n'a jamais pu, ou voulu dormir; mais qui est convenu qu'il sentoit certains engourdissemens dans les membres et quelque pesanteur sur les paupières. *Joignez les pieds*, lui dit l'opérateur; puis, il recule de quelques pas et crie de manière à faire vibrer le plafond : *paralysé.*

« *Vous ne pouvez pas remuer les jambes n'est-*
« *ce pas?* » Et le jeune homme les lève toutes les deux.—*C'est singulier. Paralysé, paralysé, paralysé,* et ces diables de jambes remuent toujours.

Arrive un adulte également inaccessible au sommeil et à la paralysie. Il déclare même n'éprouver ni engourdissement ni pesanteur.

Enfin, une demoiselle ou dame paroît sur la scène. Elle est jeune, bien faite, jolie peut-être, ce dont je doute un peu, parce que sa figure étoit cachée sous un vaste chapeau, et qu'elle ne laissoit voir que le bout de son nez. Elle débute par des éclats de rire, qui paroissent déconcerter un peu le docteur. L'accès calmé, il revient aux manœuvres que je vous ai fait connoître. La demoiselle ou dame se montre rétive à ses ordres réitérés; elle retourne à sa place, en riant plus fort que jamais.

Fatigués, ennuyés de ne rien voir d'instructif, ou d'amusant, mes compagnons et moi nous nous sommes retirés, au grand scandale des prosélytes du grand homme, et nous nous sommes demandés si le magnétisme existe ou n'existe point. Il y auroit eu de la présomption à nous prononcer pour la négative; il auroit fallu la foi la plus robuste pour croire; ce dont nous sommes tombés d'accord, c'est que dans tous les temps on a levé des impôts sur la crédulité humaine, et que ce ne sont pas ceux qui rapportent le moins.

CHAPITRE VII.

Les Découvertes.

M'ARRÊTERAI-JE en si beau chemin? n'ai-je plus rien à dire sur les gobe-mouches? Il en est de tant de façons! Ceux qui croient avoir fait une découverte, et ceux à qui ils le persuadent, ne sont-ils pas aussi de la grande famille? Il faut cependant excepter le charlatan, qui attire à lui l'argent des dupes : celui-là n'est pas gobe-mouche ; il en fait.

Au reste, presque tous les habitans de Paris visent à la célébrité, sans trop s'inquiéter si cette prétention est fondée. Les uns y parviennent par la gloire des armes, d'autres par ces vastes combinaisons, qui changent le destin des empires. Ceux-ci, placés dans un cercle étroit et obscur, cherchent à s'illustrer par les arts; ceux-là, par des découvertes reelles ou imaginaires.

Et moi aussi je veux m'illustrer, me disoit hier un homme, auteur de cent projets, dont aucun n'a réussi, et que les revers n'abattent pas. Sans dispositions pour la sculpture, la peinture, la poésie, les sciences exactes, j'espère cependant être parvenu à créer quelque chose.

Je sais que l'ingrate postérité oublie quelque-

fois le bienfait, et souvent le nom du bienfaiteur.

Ainsi, nous ne connoissons pas l'architecte qui bâtit l'arche, qu'évidemment Noé n'a pas construite seul, et à laquelle le genre humain doit sa conservation.

Nous ne connoissons pas l'architecte de la tour de Babel, auquel nous devons les langues grecques, latine, italienne, française, et sans lequel, ainsi que l'observe très-judicieusement M. Le Prieur de la Montagne, tout l'univers parleroit bas-breton.

Nous ne connoissons pas le Chaldéen qui établit les premières bases de l'astronomie, et qui savoit peut-être ce que c'est qu'une comète.

Nous ne connoissons pas l'inventeur des hiéroglyphes, dont chaque figure dit autant qu'un volume.

Nous ne connoissons pas celui qui apprit à nos ancêtres à substituer le pain de froment au gland bouilli.

Nous voyons Christophe Colomb découvrir un nouveau monde, et l'injuste postérité donner à ces vastes continens le nom d'Américo Vespuce, qui n'y a pas découvert un pouce de terrain.

Très-peu de héros savent le nom de l'inventeur de la poudre à canon. Les quatre-vingt-

dix-neuf centièmes des lecteurs ignorent celui de l'inventeur de l'imprimerie.

Ces réflexions, je le confesse, ne sont pas encourageantes.

J'observe cependant avec certaine satisfaction, que depuis deux cents ans environ, on a conservé avec soin le nom de ceux qui ont imaginé quelque chose de remarquable.

Ainsi, nous savons que l'inventeur des galiotes à bombes, se nommoit *Renaud.*

Que celui qui conçut le plan de la superbe colonnade du Louvre, se nommoit *Perrault.*

Que le feu *grégeois* fut retrouvé par *Dupré*, à l'époque la plus désastreuse du règne de Louis XV. Battu dans les quatre parties du monde, ce prince eut la générosité de rejeter cette arme terrible. Ce trait honoreroit même un grand roi.

Ne parle-t-on pas encore de *lady Montague*, qui nous a apporté l'inoculation de Constantinople? Peut-être doit-elle une partie de sa célébrité à son rang, à son esprit sans prétention, à ses lettres charmantes, enfin à son sexe. La découverte de la vaccine a fait oublier l'inoculation.

Ne sait-on pas que M. de Lauraguais chercha le moyen de faire des enfans sans femmes? Heureusement il ne réussit pas.

M. le maréchal de Saxe n'a-t-il pas travaillé

à un bateau mécanique, qui, sans aucun secours des deux rives, devoit faire remonter les fleuves les plus rapides aux bateaux les plus pesamment chargés ? Il n'a pas mieux réussi que M. de Lauraguais.

Je regrette beaucoup de ne pas me rappeler le nom d'un homme qui annonça qu'il marcheroit sur la Seine, et à qui les malveillans ont reproché, après le succès le plus complet, de ne pouvoir faire que quatorze lieues en quinze jours, comme s'il s'étoit engagé à disputer le prix de la course à la carpe et au brochet. Ne lui ont-ils pas fait un crime d'avoir porté à chacun de ses pieds une planche de douze pouces de largeur, sur quarante de longueur, comme s'il s'étoit obligé de marcher nu-pieds !

Ces mêmes malveillans n'avoient-ils pas insulté au malheur du marquis de *Bagueville*, qui se cassa une cuisse en voulant suivre *Icare* dans les airs !

Il est fâcheux, par exemple, qu'on ne connoisse pas celui qui enseignoit, au cimetière de St.-Médard, l'art de se faire casser, à coups de masse, d'énormes pierres sur l'estomac, et de se passer des épées dans les chairs.... *sans dolor.*

Il est fâcheux encore que le comte de *Cagliostro*, qui savoit tout, n'ait pas su ouvrir les portes du château St.-Ange.

Mais laissons-là les grands hommes du siècle précédent, et occupons-nous de ceux qui se sont illustrés au commencement de celui-ci. Là, nous voyons un savant imaginer de petites boîtes de fer-blanc, dans lesquelles, en cinq minutes, on fait bouillir son café et rôtir sa côtelette, sans autres frais que ceux d'une feuille de papier, ou journal qu'on vient de lire, par exemple, et dont on pourroit faire un usage moins pur.

Plus loin, on admire un chimiste qui touche au moment de décomposer la matière, et qui nous apprendra incessamment ce qui entre dans la composition d'un chêne et d'un chou, d'un ciron et d'un éléphant.

Là-bas, un autre savant a retrouvé le secret de faire de la *gelatine*, ou tablettes de bouillon, avec des os. Il alloit avoir la fourniture des hôpitaux civils et militaires, lorsque, vous aurez peine à le croire, un mauvais plaisant l'a tué avec ces quatre vers.

L'inventeur de la gelatine,
A la chair préférant les os,
Fait du bouillon pour la poitrine
Avec des jeux de dominos.

Ailleurs, un homme heureux fait de l'huile de Provence avec *l'oxide d'hydrogène*. L'oxide d'hydrogène est ce qu'on appelle vulgairement de l'eau.

On a vu avec admiration un joli appartement chauffé à 30 degrés avec un poêle de carton, qui ne consommoit, par jour, qu'un paquet d'allumettes. Ce poêle, enjolivé de gazes d'argent, de glaces et autres brillantes bagatelles, avoit des tuyaux en cristal, ornés de guirlandes de fleurs, et il offroit à la fois un meuble utile, économique, et agréable à la vue.

On a couru, rue St.-Jacques, admirer quelque chose de plus extraordinaire encore : un poêle chauffé avec de l'eau froide.

Mais l'envie, qui s'attache à tout, qui dénature tout, a persuadé au public que celui qui faisoit de l'huile avec de l'oxide d'hydrogène, étoit un escroc.

Elle lui a persuadé que l'inventeur des poêles de carton chauffoit ses appartemens par le moyen de foyers souterrains, dont les conduits de chaleur étoient masqués par de gros meubles, et d'élégantes draperies.

L'envie a cru découvrir que le savant qui chauffoit ses poêles avec de l'eau froide, cachoit dans le fond une caisse de tôle, percée d'une quantité de trous à sa partie supérieure, et remplie de chaux vive; que la chaux vive mettoit en ébullition l'eau qu'on versoit dessus, et produisoit cette chaleur douce, qui étonnoit les bonnes gens.

Enfin, le docteur Gall a paru. En touchant

le crâne d'un homme il sait positivement s'il est né pour l'amour, ou pour Bacchus, pour le trône ou pour Bicêtre, doctrine funeste, qui détruit celle du libre arbitre, *très-utile* à l'ordre social. En conséquence, on a invité le docteur Gall à cesser de nous prouver que nous suivons notre aveugle destinée, et à nous laisser dans les mains de la Providence, qui, très-certainement, veille sur nous depuis le règne d'Auguste.

En quelqu'état qu'on soit, il n'est rien tel que d'être, disoit Fontenelle. Moi, j'ajoute, continua mon homme, que de quelque manière qu'on parle de nous, il est toujours flatteur de fixer l'attention.

En conséquence de ce principe, je me hâte de publier mon importante découverte. Je vous déclare avec modestie que je n'ai pas trouvé la transmutation des métaux, ni un principe nouveau de morale, ni même les moyens de déraciner un abus. J'ai trouvé, tout simplement, le moyen de faire diminuer de quatre cinquièmes le prix des laines, des draps et de la bonneterie. Je vois frissonner les fabricans de draps et les bonnetiers; mais je ne peux être retenu par aucune considération : le bien général doit prévaloir sur l'intérêt particulier.

Il est sans doute constant que depuis la chaumière jusqu'au palais on voit une prodigieuse

quantité de laine perdue pour les manufactures. Il existe dans tous les lits deux matelas au moins, qui, l'un dans l'autre, pèsent environ trente livres. Supposons à la France 24,000,000 d'habitans, et multiplions 24,000,000 par 60, poids égal à celui de deux matelas, et nous trouvons 1,440,000,000 de laine, qu'on peut, dès aujourd'hui, convertir en draps. « Mais, « monsieur, vous proscrivez donc les matelas? « — Je vais plus loin, monsieur, je proscris « les sommiers et les lits de plumes. — Et avec « quoi les remplacez-vous? — Ecoutez, et « prononcez.

« J'ai fait établir des sacs de peau de veau, « dont les coutures sont hermétiquement bou- « chées; j'en aurai incessamment pour les lits « de toutes largeurs. A un coin de chaque en- « veloppe est une ouverture, dans laquelle j'in- « troduis un petit tube de fer, que j'ouvre et « ferme à volonté. A l'aide d'un soufflet, je « remplis mon *matelas-ballon*. Veux-je un « matelas frais, je remplis le mien, les croisées « ouvertes. Veux-je un matelas chaud, je l'em- « plis auprès d'un bon feu. Ainsi, plus de bas- « sinoires, qui souvent brûlent les draps, et « quelquefois incendient une maison.

« Remarquez, s'il vous plaît, monsieur, qu'en « voyage j'établis mon lit au milieu d'un champ, « dans une prairie, dans un bois, partout où je

« me promets une soirée agréable. Je le porte « sous mon bras, et je le souffle où bon me « semble. Pendant la journée, il me suffit de « deux baguettes de bois pour le transformer « en parasol ou en parapluie.

« Veux-je déménager? je fourre mon mo- « bilier exigu dans mon *matelas-ballon*. Je le « souffle ensuite et je le pousse devant moi avec « le bout de mon pied. S'use-t-il dans quel- « ques-unes de ses parties? je trouve dans le « reste douze ou quinze paires de tiges de bottes.

« Remarquez encore, monsieur, que l'envie « elle-même ne pourra m'accuser de charlata- « nisme; un sac de peau de veau et un soufflet « composent tout l'appareil, et il n'est personne « qui ne puissent s'en servir avec autant de « succès que moi.

« Eh bien! vous ne répondez pas? — J'ad- « mire et je me tais. — Oh! je le vois, tous les « hommes ne sont pas envieux et injustes. Em- « brassez-moi, mon cher ami. — Très-volon- « tiers. Mais que répliquerez-vous à ceux qui « écriront contre votre découverte? — Que ce « sont des ignorans, des gens de mauvaise foi. « — Vous ferez bien; c'est l'usage. — Et je ne « manquerai pas de m'y conformer. »

Un homme qui a fait une découverte doit en faire usage le premier : rien ne persuade mieux que l'exemple. Mon homme enlève de son lit

draps et couvertures, et il me fait voir un *matelas-ballon* qui vraiment étoit bien rempli. J'y porte machinalement la main, et je la retire un peu mouillée. « Ce n'est rien, ce n'est rien, « me dit-il; il pleut, et vous savez que l'humi- « dité de l'atmosphère pénètre partout.—C'est- « à-dire que, dans ce moment-ci, c'est de l'eau « qui est dans votre ballon? — Non pas, non « pas; c'est de l'air, mais de l'air un peu chargé « de vapeurs atmosphériques. Je le ferai sécher « ce soir. — Et s'il continue de pleuvoir? — « Oh! dame, nous ne sommes pas dans ce bas « monde pour y avoir toutes nos aises, a dit « un très-grand saint. »

Mon homme sonne. Sa gouvernante, grande, jeune et jolie fille, paroît aussitôt. Il lui ordonne de refaire son lit. Or, comme il est assez large pour deux, elle ne peut l'arranger sans étendre beaucoup les bras. Ses deux pieds glissent en arrière. O malheur! ô humiliation! en se retenant au ballon, la jeune fille lui enfonce dans le flanc la pointe d'une paire de ciseaux qu'elle porte à sa ceinture. En un instant l'air s'évapore, et il ne reste sur le fond sanglé qu'une peau aplatie et ridée.

« Ma foi, mon cher monsieur, je doute fort, « lui dis-je, que cette invention-ci vous enri- « chisse. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup « de gens qui aiment à prendre dans leur lit

« un bain de vapeurs froides, ou qui veulen
« courir le risque de sentir au milieu de la nuit
« leur matelas disparoître de dessous eux par
« l'effet d'une épingle qui peut se glisser entre
« deux draps. »

Mon homme eut de l'humeur, beaucoup d'humeur, et je le quittai pour aller réfléchir sur sa bizarrerie, sur sa passion pour la célébrité, et son inutile persévérance à l'obtenir.

CHAPITRE VIII.

Les Beaux-Arts.

Les beaux-arts, répète-t-on partout à Paris, font le charme de la vie. Il faudroit dire : les beaux-arts sont le plus agréable des délassemens.

Faire des beaux-arts le charme de sa vie, c'est s'en occuper exclusivement, c'est leur sacrifier son état, sa fortune, ses espérances. En faire un simple délassement, c'est se conduire en homme raisonnable.

Tel qui se passionne pour les beaux-arts, en quittant les bancs de l'école, voit la gloire dans l'éloignement; il entend déjà la trompette de la renommée, et il croit fermement qu'une couronne de laurier et une trompette suffisent au bonheur de la vie.

Que devient-il à cinquante ans, lorsqu'après des efforts multipliés et soutenus, la couronne lui échappe et la trompette se tait? il dit en proie aux regrets : les beaux-arts ne mènent à rien.

Et si, au lieu des éclats flatteurs de la trompette, il entend l'aigre et affligeant bruit des sifflets, il s'écrie avec amertume : les beaux-arts sont le fléau de la vie.

Quelle est alors son unique ressource ? d'accuser ses contemporains de mauvais goût et d'ingratitude, et de se boucher les oreilles, lorsqu'il entend la trompette sonner pour un autre.

Et que gagne cet autre pour qui la trompette sonne ? Les clameurs de l'envie le poursuivent ; elles lui ôtent le repos et le sommeil. Le chagrin s'attache à tous deux, les mine, les ronge et les tue.

Oh, c'est une bien belle chose que les beaux-arts!.... pour l'homme opulent qui s'en amuse.

Si nous descendons des beaux-arts aux choses d'agrément, nous trouvons, dans chaque coterie, un petit poëte, sans conséquence, qui a passé sa journée à préparer les impromptus qu'il débitera le soir ; un chanteur, qui a travaillé l'air qui doit faire oublier les impromptus ; un danseur qui ne dit rien, mais qui dîne comme les autres, parce qu'on espère que mademoiselle aura dans trois mois les plus beaux bras de Paris.

Ces messieurs-là ont aussi leur petite trompette : c'est la voix doucereuse de la dame de la maison, qui vante leurs talens à ceux qui viennent faire leur cour à monsieur, parce qu'ils en attendent une place, ou parce qu'il perd facilement son argent à l'*écartée*.

Ils saluent les protégés de madame, en avan-

çant imperceptiblement le menton. Ils leur tournent le dos, pour considérer une jeune héritière que personne n'aime, et que tout le monde veut épouser ; pour adresser de jolies choses à une dame qu'il est du bon ton de trouver charmante, qui d'un sourire fait une réputation, et qui, chaque jour, perd quelque chose de la sienne. Quelques négocians se groupent dans un coin et parlent *bourse*. Des jurisconsultes discutent un point de *droit*. Des financiers raisonnent *impôt*, et prouvent qu'en finance deux et deux ne font quelquefois qu'un. Les jeunes gens parlent *chevaux ;* les jeunes femmes *modes*. Pendant ce temps-là, on apprête les tables de jeu. Le petit poëte, le chanteur, le danseur disparoissent, et vont à leur sixième étage, arranger leur écot du lendemain.

On prend les cartes, on perd, on gagne, on digère. On se retire à minuit, pour reprendre les cartes le lendemain, le surlendemain, tous les jours. On fera la même chose pendant trente, quarante ans, et on croira avoir vécu.

Au milieu de la partie, arrive un jeune homme..... Oh, celui-ci est un personnage important, car toutes les femmes posent leur jeu, se tournent avec empressement; toutes lui sourient, toutes semblent l'inviter à parler..... Que va-t-il dire ?

Il sort du théâtre Français ; il a vu tomber

une nouveauté *pitoyablement écrite*, et son amour pour les vers ne lui a pas permis d'apprendre l'orthographe. Mademoiselle une telle a joué *horriblement;* mademoiselle une telle a rejeté ses vœux. Un homme raisonnable, qui ne juge pas les nouveautés de sa chambre à coucher, comme certain journaliste, ou comme un sot, lui demande des détails. Le jeune homme fait une pirouette sur la pointe du pied, tire une boîte de jujubes, s'excuse sur la foiblesse de sa poitrine, et court débiter à une femme, qu'il voit pour la première fois, des complimens si hors d'à-propos, qu'ils ressemblent à des impertinences. Il lui chante une romance; il l'accompagne sur un piano. Les autres femmes s'impatientent, se dépitent, le jeune homme jouit de leur petite colère; il s'échappe avec inhumanité. Les regrets le suivent, l'accompagnent : c'est un homme à la mode. Pourquoi ? on n'en sait rien.

Il va de cercle en cercle promener ses petits talens et sa fatuité. Il rentre enfin chez lui, bien convaincu qu'il a employé sa journée. Il sait tout, il prononce sur tout, et il ne se doute pas que dans deux ans il ne lui restera rien de la belle fortune que son père lui a laissée.

Pourquoi cette nullité de tant de jeunes gens qui pourroient être laborieux et utiles ? Pour-

quoi ces jolies têtes si fraîches, si séduisantes, que la raison pourroit embellir encore, sont-elles si légères, si futiles, si vides? A quoi attribuer cette sorte de dégradation d'une partie de l'espèce humaine? à l'amour inconsidéré des arts.

Voulez-vous juger de l'esprit d'une nation? demandez ce que coûtent un maître de chant et un maître de langue. De quelque côté que soit l'avantage, la question sera résolue.

Une soirée s'ouvre à Paris. Quelle est la jeune personne qui sera l'objet de toutes les prévenances, de tous les égards? Sera-ce celle qui, dirigée par une mère prévoyante, apprend d'elle l'art de bien conduire une maison, de suppléer par l'économie à ce qui manque en moyens; qui cache cette économie même sous un air d'aisance, et qui fait tout valoir par des grâces naturelles; qui, exercée à mille petits ouvrages agréables et utiles, se suffit à elle-même, et ne paie pas un impôt périodique à ces marchandes qui vivent des folies d'autrui? Non. On ne lui accordera que cette froide politesse qu'on ne peut refuser à personne.

Celles qui fixeront invariablement l'admiration, qui attacheront tous les hommes à leurs pas, seront celles qui dansent le mieux la *russe*, et qui exécutent avec le plus de facilité une difficulté sur le piano ou la harpe.

Je conviens qu'on peut danser la russe et pincer de la harpe sans négliger les choses essentielles. Mais, lorsque les petits arts occupent exclusivement toutes les classes de la société, que les hommes y attachent la plus haute importance, et que les plus grands succès en ce genre entraînent leurs hommages, il est tout simple qu'une jeune personne consacre des années entières à les mériter.

Séduits par la vogue, par quelques agrémens extérieurs, des hommes, sensés d'ailleurs, épousent ces demoiselles-là. Cependant, on se lasse d'entendre pincer de la harpe, et de voir danser la russe à sa femme. On lui cherche des qualités, et on ne trouve que la russe et la harpe. L'ennui prend des deux côtés, et pour s'y soustraire, la jeune femme, qui ne sait vivre que de plaisirs, court, dans tous les quartiers de Paris, danser la russe et pincer de la harpe. L'époux isolé cherche chez lui sa compagne: ici, il trouve de la musique; là, des chaussons de bal; plus loin, une femme de chambre, qui dort sur un divan, en attendant sa maîtresse.

Madame rentre au lever du soleil. Elle a les yeux cavés; la figure tiraillée. Son mari lui adresse de tendres reproches; elle y répond, en lui annonçant qu'elle donne le lendemain une fête, où elle réunira les *virtuoses* les plus

distingués de Paris. Monsieur fait des observations; madame ne conçoit pas qu'on ne mette point un *virtuose* au-dessus de tout. Monsieur se défend, madame insiste; elle menace, elle intimide, la fête a lieu. On en donne dix, on en donne trente. On dépense, en parures et en brillantes bagatelles, au delà de ce que coûtent les fêtes. Au bout de quelques années, madame n'a plus ni fortune, ni beauté. La harpe semble repousser un bras, dépouillé de ses grâces; personne ne lui fait danser la russe, et de sa vie elle n'a su faire que cela.

Celle, dont nous parlions tout à l'heure, qui a de l'économie, l'amour de l'ordre, de la retraite, du travail, de l'esprit sans prétention, s'est mariée un peu tard, parce qu'elle n'est pas très-jolie. Elle n'a pas épousé un violoncelle, un cor, un recueil de madrigaux; elle a rencontré un homme honnête et sensible, qui l'a appréciée, et qui regrette, chaque jour, de ne l'avoir pas epousée plus tôt.

Chaque jour, elle acquiert de nouveaux amis, et elle n'en perd aucun. On la considère autant qu'on l'aime, et ses yeux seront fermés par des enfans, qui n'auront pas usé leur sensibilité en dansant la russe et en pinçant de la harpe.

ÉLOGE HISTORIQUE

DU GÉNÉRAL

COMTE DE LASALLE (1).

Il est des pertes qui sont senties de tous, parce que le public, souvent froid, est cependant toujours juste. L'homme qui a forcé son estime, finit par lui devenir cher, et il donne des regrets sincères à ceux dont il se plaisoit à raconter les hauts faits.

Tel fut le sort des Dugueselin, des Bayard, des de Foix. Braves, loyaux, modestes, bons, leur nom a passé d'âge en âge; il est devenu un éloge, et on se le rappelle avec attendrissement, lorsque la patrie perd un de ces jeunes guerriers, qui les ont pris pour modèle, et qui nous retracent leurs vertus militaires et privées.

La mort vient de frapper un officier d'un mérite rare. Enlevé à trente-quatre ans à sa famille, à ses amis, à ses soldats, qui l'aimoient,

(1) Il fut tué à la bataille de Wagram, et cet essai, consacré à sa famille, fut écrit aussitôt. Les événemens que j'y ai détaillés sont de la plus exacte vérité. Les uns ont été pris sur les brevets mêmes de cet homme extraordinaire; je tiens les autres de témoins oculaires.

qui l'honoroient, le général comte de Lasalle a laissé de grands souvenirs aux uns ; il a ouvert aux autres une source intarissable de larmes.

Couvrir de fleurs la tombe de l'objet qui nous fut cher, c'est en quelque sorte charmer notre douleur. Honorer la cendre d'un héros, c'est presque le ravir au trépas. Nos vieux soldats croyoient voir encore marcher Roland à leur tête, lorsqu'ils chantoient en chœur sa romance. Parler du comte de Lasalle, rappeler quelques-unes des grandes actions qui l'ont illustré, c'est le reproduire aux yeux de la France entière ; c'est un hommage, consolateur peut-être, offert par ma reconnoissance à cette famille, naguère si justement orgueilleuse de son chef, aujourd'hui accablée de douleur.

Les inclinations guerrières du comte de Lasalle se manifestèrent à un âge où la plupart des hommes ont besoin encore de ces tendres soins que les bonnes mères se complaisent à prodiguer à l'enfance. Issu d'une famille noble de Metz, et né dans cette ville le 10 mai 1775, il étoit, en 1786, officier au régiment d'Alsace, commandé alors par le prince qui occupe aujourd'hui le trône de Bavière.

Impatient de se signaler, il en attendoit vainement l'occasion, lorsque la révolution ouvrit une triste, mais vaste carrière à ceux que leur génie sembloit destiner à commander aux au-

tres. Mais un préjugé nouveau avoit remplacé un préjugé ancien : la naissance du comte de Lasalle lui avoit ouvert la route des honneurs militaires; elle lui fit perdre son état.

Il faut plus que du courage pour supporter les dégoûts et l'injustice; il faut tenir bien fortement à sa patrie, pour lui sacrifier jusqu'à son amour-propre blessé. Le comte de Lasalle oublia qu'il avoit commandé. Il cacha son nom et ses services dans les derniers rangs du vingt-troisième régiment de chasseurs à cheval, et semblable à Rose, et à Fabert son grand-oncle, il n'attendit plus rien que de lui.

Bientôt il commença à se faire remarquer. Son régiment servoit à l'armée du Nord, et il venoit d'obtenir le grade modeste de fourrier. Suivi de quelques chasseurs de sa compagnie, il attaqua et prit une batterie de canon. L'éclat de cette action parvint jusqu'au général en chef; il voulut voir le jeune Lasalle. La nature, en le douant d'une âme forte, ne lui avoit pas refusé les agrémens extérieurs, qui préviennent toujours favorablement : son général lui proposa de le faire officier.

Le comte de Lasalle, sous-lieutenant à onze ans, n'avoit pu apprécier les devoirs et les difficultés du commandement. L'expérience l'avoit éclairé; et, avec une modestie d'autant plus louable, qu'elle est bien rare, il refusa la fa-

veur qui lui étoit offerte. Il avoit dix-neuf ans, lorsqu'il consentit à marcher à la tête de ceux que les circonstances avoient faits ses camarades, à les guider, à les animer par son exemple.

Porté sur un théâtre plus élevé, nous allons le voir fixer l'attention de l'armée, et ne plus faire un pas qui ne le conduise à la gloire. Incapable de rien demander, sa renommée parloit pour lui, et ses compagnons d'armes le nommoient d'avance au grade auquel il alloit être promu.

C'est par une valeur bouillante, qu'il avoit la force de soumettre à son jugement, par un zèle qui ne se ralentit pas un instant, par des conceptions heureuses, aussitôt exécutées que senties, que du rang de sous-lieutenant il parvint, en cinq ans, à celui de colonel. Mais n'anticipons pas sur les événemens.

En Italie, conduisant dix-huit cavaliers, il rencontra cent hussards ennemis, et ne balança pas à les charger. Nous sommes loin encore de l'époque où, semblable à Gaston de Foix, que je citois tout à l'heure, il périt comme lui au sein de la victoire. Suspendons nos regrets, et suivons notre jeune héros.

Les cent hussards autrichiens cèdent à l'impétuosité de dix-huit hommes électrisés par un chevalier français. Emporté lui-même par une ardeur que l'âge et l'ivresse du succès ne lui

permettent plus de modérer, il s'abandonne, s'égare, se trouve seul au milieu de quatre hussards, qui se précipitent sur lui. Il pouvoit se rendre, sans manquer à son devoir ni à l'honneur : *Vaincre ou mourir* est sa devise. Il combat ses quatre adversaires; il les pousse, il les étonne, il les blesse tous quatre, il arrive sur les bords du Bachiglione, se jette à la nage, passe le fleuve, et rejoint sa petite troupe, qui le croyoit perdu, et qui célèbre le retour d'un frère. L'antiquité a consacré le nom d'Horace, qui tua trois Albains blessés.

La bataille de Rivoli ajouta à la gloire qu'il avoit déjà acquise. L'ennemi occupoit un plateau qui domine la plaine; il falloit l'en chasser, et c'est Lasalle qu'on choisit pour l'exécution de cette entreprise, aussi périlleuse qu'honorable. L'ennemi est chassé de position en position, et le modeste vainqueur revient chargé de drapeaux et de lauriers, qu'il dépose aux pieds de son commandant : *Reposez-vous sur ces drapeaux, Lasalle, vous l'avez bien mérité*, lui dit le général en chef.

A la tête de seize cavaliers des guides, il entre dans Valrozone, qu'occupoit un escadron ennemi. La terreur le précède de place en place, de rue en rue. L'ennemi évacue la ville, et repasse le Tagliamento. Lasalle ne connoît pas de demi-succès : il poursuit les fuyards, et passa le premier la rivière après eux.

Des circonstances, qui tiennent uniquement à la politique, et qui sont, par conséquent, étrangères à mon sujet, le transplantèrent sur un sol éloigné et brûlant. Il s'y montra toujours lui-même.

La bataille des Pyramides, la plus importante, peut-être, qui ait été livrée en Egypte, fut long-temps disputée, et la nécessité de vaincre étoit démontrée. Les Turcs, rassurés par la retraite facile que leur offroit Embabé-vergioch, résistoient aux efforts de l'armée française. Lasalle avoit ce coup d'œil sûr et rapide, qui juge tout, et juge tout bien. Il passa entre les Musulmans et la forteresse, et ce mouvement, en déconcertant l'ennemi, décida de la victoire.

C'est alors qu'il fut nommé colonel.

Il ne se bornoit pas à savoir vaincre. Au milieu des plus grands périls, il veilloit sur ceux qui avoient acquis son amitié et son estime. Dans le fort d'une mêlée, il eut la satisfaction et la gloire de conserver à la France le duc d'Auerstaedt.

Il avoit étonné l'Afrique. Il revint combattre et obtenir de nouveaux succès en Italie. Le 27 nivôse an IX, il rencontra des adversaires dignes de lui. Ils lui tuèrent trois chevaux, et il rompit sept sabres sur ceux qui l'approchoient de plus près.

Jusqu'ici Lasalle a fait beaucoup avec de foibles moyens. Elevé au grade de général de brigade, dans la campagne mémorable d'Austerlitz, il doit s'interdire ces succès partiels, qui ont fait la réputation de Bayard, et conserver ce sang-froid, qui seul saisit l'ensemble d'une opération, et dirige bien les grandes masses.

Il est des opérations militaires qui semblent exclusivement réservées à l'infanterie. C'est elle qui ouvre les tranchées, qui pousse les travaux d'un siége, qui réduit les places fortes. Bayard, qui ne fut plus grand, ou peut-être plus heureux que Lasalle, qu'à la bataille de Cérignoles, où il soutint seul, sur un pont étroit, les efforts de deux cents hommes, Bayard a défendu une ville, ouverte à la vérité, mais où chaque maison lui offroit un retranchement nouveau, et chaque rue un nouveau champ de bataille. Le 29 octobre 1806, Lasalle, à la tête de deux régimens de cavalerie, attaqua une ville fortifiée. Le succès seul pouvoit justifier une telle entreprise aux yeux du vulgaire, qui ne voit que de la témérité où l'homme de génie ne suit que les chances qu'il a prévues et combinées. Stettin ouvre ses portes. Une garnison de six mille hommes et cent pièces de canon tombent au pouvoir du vainqueur. Ce fait d'armes paroîtra peut-être in-

croyable à la postérité : peut-être aussi le nom de Lasalle a-t-il tout fait.

A la bataille d'Heilsberg, Lasalle étoit partout à la tête de sa cavalerie légère. Par un de ces hasards inexplicables, mais fréquens à la guerre, le grand-duc de Berg est enveloppé par douze dragons russes. Lasalle n'a le temps ni de réfléchir, ni de donner des ordres ; son cœur le pousse, l'entraîne. Il se détache seul, fond sur les ennemis avec la rapidité de l'éclair, tue l'officier qui commande le détachement, et met les onze dragons en fuite.

Peu d'heures après, Lasalle oublie un moment qu'il est officier général, et s'abandonne à son impétuosité. Il est enveloppé à son tour; la mort plane sur sa tête. Le grand-duc s'élance, se précipite à son tour ; il dégage Lasalle, et lui dit en lui serrant la main : *Général, nous sommes quittes.*

Une suite de services aussi éclatans ne reste jamais sans récompense. Dès long-temps Lasalle avoit reçu un sabre et des pistolets d'honneur; il avoit été admis dans la Légion d'honneur à l'époque de sa formation. Le 5 janvier 1807 il fut nommé général de division, et chevalier de l'ordre de la Couronne de fer le 1er juillet de la même année.

Nous l'avons suivi vainqueur et heureux en Italie, en Égypte, en Allemagne. La déplora-

ble guerre d'Espagne va lui offrir de nouveaux moyens de se signaler.

Déjà les dissensions commençoient à déchirer ce malheureux pays; déjà les Espagnols se levoient partout; partout ils se formoient en corps d'armée; partout ils trouvoient des armes. Le duc d'Istrie envoya, contre les rassemblemens du royaume de Léon et des Asturies, six mille hommes d'infanterie et huit cents cavaliers. Les Français et les Espagnols se rencontrèrent à Torquemada. L'armée espagnole est forte de vingt-sept mille hommes; mais les Français sont commandés par Lasalle, et le succès n'est plus douteux. L'armée espagnole est complétement battue; elle perd son artillerie, elle fuit, elle se disperse et va chercher un asile dans les montagnes.

C'est la première fois que Lasalle commandoit de l'infanterie; il prouva qu'il n'étoit étranger à aucune partie de l'art militaire.

A l'affaire de Valrozone, il s'étoit essayé à profiter d'un avantage; ici, il tire le plus grand parti de sa victoire. Il pousse les Espagnols; ses avant-postes les harcèlent sans relâche. Il les joint à Cabeson, entre Valladolid et Palencia. Voir l'ennemi et l'attaquer, l'attaquer et le battre sont pour lui la même chose. Il gagne une seconde bataille en vue de Palencia, défendue par une rivière et une nombreuse gar-

nison. Son nom franchit tout, soumet tout; Valladolid et Palencia se rendent à discrétion.

Il est beau de faire oublier sa victoire aux vaincus, de se les attacher par l'équité qui rassure, par la popularité qui encourage, par ces soins consolateurs qui effacent jusqu'au souvenir de l'infortune. Lasalle devoit jouir de tous les genres de gloire; et celle-ci, moins brillante, mais plus douce, fut le prix de ses constans efforts. Chargé de l'administration des contrées qu'il avoit soumises, il y fit aimer le nouveau gouvernement. Ce n'étoit plus cet homme terrible qu'on ne connoissoit encore que par ses exploits. La persuasion couloit de ses lèvres; l'urbanité se peignoit sur sa physionomie; la délicatesse et l'honneur étoient la règle de sa conduite, et lui gagnèrent tous les cœurs. L'évêque se jeta dans ses bras et entraîna son clergé. Les habitans ne virent plus en lui qu'un père.

Cuesta, deux fois vaincu, et Black, qui ambitionnoit l'honneur de combattre l'invincible, avoient rassemblé une armée de quarante mille hommes. Le duc d'Istrie n'en avoit que douze mille à leur opposer. Un combat terrible s'engage à Médina-del-Rio-Seco. Le sort de cette journée est long-temps incertain. Le duc d'Istrie ordonne à Lasalle de charger à la tête du dixième et du vingt-deuxième régiment de chasseurs à

cheval. Il attaque, il prodigue sa vie comme le simple soldat. Les Espagnols reculent, se rompent, et laissent six mille hommes sur le champ de bataille.

Peu de jours après cette affaire, Lasalle fut nommé grand-officier de la Légion d'honneur.

L'art des retraites se compose d'une connoissance parfaite des lieux, d'une tactique profonde, d'une expérience consommée, d'un sang-froid que rien n'altère. Comment attendre tant de qualités réunies d'un général de trente deux ans? Lasalle les possédoit toutes. Lorsque l'armée fit un mouvement rétrograde sur Vittoria, il fut chargé du commandement de l'arrière-garde. Il contint l'ennemi par la profondeur de ses conceptions et la sagesse de ses manœuvres. Il mérita les éloges de son général en chef et de tous les officiers instruits.

Napoléon parut. Tout changea, tout céda, pour un moment, à son inconcevable ascendant. Pendant qu'il battoit en personne la presqu'innombrable armée de Castille, Lasalle et ses deux régimens de chasseurs attaquoient et forçoient Burgos, où une division ennemie s'étoit retranchée. Douze pièces de canon et dix-sept drapeaux sont les fruits de cette nouvelle victoire.

A Villariezo, il ordonna à ses fidèles chasseurs de le suivre. Ils volent sur ses pas et

prennent dix-sept pièces de canon et quatre drapeaux.

A Médelin, Lasalle entraîne le quatrième régiment de cuirassiers. Il enfonce les rangs ennemis, tue ce qui ose lui résister, et c'est encore à lui que la France doit l'honneur de cette journée.

Ses valeureux chasseurs du dixième et du vingt-deuxième régimens étoient aussi à Médelin. Fiers de servir sous ses ordres, ils ne combattoient pas sous ses yeux. *Soyons dignes de lui*, s'écrient-ils, et ils portent partout l'épouvante et la mort.

Je me complais à parler de ces deux régimens. Lasalle sembloit les avoir adoptés; il aimoit à les associer à sa gloire.

De nouveaux différens s'élevèrent entre la France et l'Autriche. Napoléon passe du midi au nord de l'Europe. Il a désigné les héros qui doivent le suivre, et Lasalle s'enorgueillit d'être nommé.

Chaque jour est un jour de bataille, et chaque bataille est un triomphe. Lasalle se montre toujours digne de sa réputation. Déjà il s'est avancé jusque sous les murs de Presbourg, et il a poussé ses avant-postes jusqu'à Altenbourg et Raab. Il réunit deux divisions sous ses ordres; il occupe, il défend un terrain immense. Attaqué successivement sur tous les points, il semble se

multiplier. Il est partout et conserve toutes ses positions.

Rappellerai-je la bataille d'Esling, cette journée mémorable, où une foible partie de l'armée française résista à toutes les forces de l'Autriche, et demeura maîtresse du champ de bataille? L'intrépide Lasalle y parut ce qu'il avoit toujours été..... Mais je n'ai pas la force de le suivre. Je m'arrête, pour rendre un dernier hommage à la mémoire d'un des plus grands capitaines que citera un jour notre histoire..... C'est-là, que l'aveugle ou impitoyable destin avoit marqué le terme de l'illustre et trop courte carrière du duc de Montebello.

Pendant que Napoléon fixe ici la fortune, un jeune général, son allié, gagne la bataille de Raab, et met le siége devant cette ville. Comment Lasalle se trouve-t-il aussi-là? Comment, dans les courts instans de loisir que lui ont laissés des guerres, qui se succèdent sans interruption, a-t-il trouvé le temps d'étudier l'art des Cohorn et des Vauban? C'est à lui qu'on doit ces épaulemens, et ces ponts si heureusement jetés, et qui contribuèrent si puissamment à la reddition de Raab.

Nous voilà arrivés à cette époque, si mémorable pour la France, et si fatale à notre héros. Pour la seconde fois, l'armée française a vaincu le Danube, et déjà luit ce jour qui peut

décider du sort de la monarchie autrichienne. Généraux, officiers, soldats français, tous attendent avec impatience le moment de se signaler. La trompette sonne, le fer brille, l'artillerie tonne. Vingt villages sont pris, repris, incendiés, anéantis. Lasalle, plus étonnant, plus grand que jamais, s'est élevé au-dessus de lui-même. Peut-être a-t-il conçu l'espoir d'obtenir à Wagram le sceptre des guerriers. Peut-être Napoléon se laisse-t-il aller à l'idée de couronner tant de travaux à la fois. Lasalle redouble d'efforts; il voit le prix, il peut l'atteindre, il veut au moins le mériter. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . J'ai essayé de tenir un moment le burin de l'histoire. . . . . Il s'échappe de ma main..... Une torche funéraire le remplace.

Jeunesse, rang, décorations, félicité, espérances, un coup a tout détruit; la tombe a tout couvert..... Qu'au moins sa gloire lui survive.

Essayons d'adoucir nos regrets, en parlant encore de lui. Le temps seul ferme les plaies de l'âme; il en est même qu'il ne cicatrise jamais entièrement. Mais on y verse un beaume consolateur, en payant à celui qu'on a perdu un juste tribut d'éloges. Notre douleur semble trouver un appui dans ses vertus, et s'oublier

un moment devant l'auréole dont la renommée avoit paré sa tête.

Nous avons marché sur ses traces de contrée en contrée, de victoire en victoire. Faisons connoître son cœur, assemblage étonnant de courage et de sensibilité, de fierté et de douceur.

C'est par cet assemblage de qualités, en apparence opposées, qu'il avoit acquis l'amour de ses soldats. C'est cet amour, qui leur faisoit tout entreprendre et tout exécuter pour lui. Hé, comment se seroient-ils défendus de ce sentiment ? Aucun d'eux n'étoit étranger à ses soins; il n'en est aucun qui n'ait reçu quelque marque de sa bonté touchante. Dans des déserts brûlans, Lasalle s'oublioit lui-même pour ne s'occuper que d'eux. Souvent on l'a vu donner ses chevaux à des malheureux excédés de fatigue, de chaleur et de besoin. Souvent, il est descendu de celui qui lui restoit pour sauver un infortuné, qui invoquoit la mort, étendu sans force et sans courage sur un sable embrasé. Il marchoit gaiement à la tête de sa troupe; il lui rendoit la confiance et l'espoir; il lui communiquoit son âme.

Un jour, l'eau que portoient les chameaux étoit épuisée. On n'avançoit plus que par l'impossibilité de s'arrêter. Tous les yeux cherchoient un village, une touffe d'arbres; ils

plongeoient dans l'horizon; ils auroient voulu en reculer les bornes. Une soif ardente dévoroit Lasalle comme le dernier de ses soldats. Un de ses chasseurs, qui l'affectionnoit plus particulièrement, s'étoit écarté pour lui procurer quelque soulagement. Ce brave homme revient, une outre sur la tête, et la joie sur le front. Sa langue desséchée ne peut articuler un mot : il n'a pas touché à l'eau saumâtre qu'il apporte; il la dépose aux pieds de son colonel. Lasalle la partage entre ses chasseurs, et ne s'en réserve pas une goutte. Il souffre cruellement; mais il a recueilli des bénédictions.

Jeune, beau, sensible, Lasalle devoit se livrer au plus doux des penchans. Une dame pleine de qualités, d'esprit, de talens et de grâces, le fixa et s'associa à son sort et à sa gloire. Les douceurs de cette union furent inaltérables, parce que toujours ils se montrèrent dignes l'un de l'autre.

Il manquoit à leurs vœux un héritier de son nom. Puisse celui qui va naître égaler un jour son père, qu'il n'aura pas eu le bonheur de voir, mais dont il trouvera le portrait dans l'histoire.

C'est dans l'intimité secrète de sa correspondance, qu'il se montroit ce qu'il étoit à son épouse bien aimée.

Il écrivoit, il y a quelques mois : *Mon atta-*

ciement à mon pays ressemble à ces vieilles amours que le temps fortifie, au lieu de les détruire.

Il y a quelques semaines : *L'opinion de l'armée sur mon compte est si flatteuse, que je n'ose en parler qu'à toi.*

Je finirai par la dernière phrase de sa dernière lettre. Elle peint l'homme d'un seul trait : *Mon cœur est à toi, mon sang à ma patrie, ma conduite à l'honneur.*

MA MAISON
DE CAMPAGNE.

Et moi aussi j'ai fait mes affaires. Je les ai faites avec loyauté, et personne au monde ne peut me redemander un écu. Quarante ans de travail et une bonne conscience font désirer le repos : je veux me reposer. Je n'ai pas d'enfans, et je laisse mon fonds à mon premier commis, garçon estimable, qui ne se connoît ni en musique italienne, ni en jolis opéras comiques, ni en petits vers, ni en gilets à la mode, ni en nœuds de cravatte, ni en bottes à l'anglaise; mais qui entend très-bien son commerce, qui a contribué à faire prospérer le mien, et à qui je dois de la reconnoissance.

J'aurai un logement commode au Marais; je préfère ce quartier-là, parce qu'il est tranquille. Je n'aurai plus la tête cassée par le bruit des carrosses, et je ne serai pas exposé à être rompu vif par un de ces fous qui mènent leur cabriolet comme le vent la feuille morte, et qui semblent communiquer à leurs chevaux leur pétulance et leur folie.

Là, j'aurai pour promenade la place Royale, que j'aime, parce qu'elle est solitaire : où il y

a foule on ne se promène pas. On y voit, on y est vu ; mais personne n'a rien à gagner à me voir, et je ne me soucie ni des coups de coude qu'on reçoit, ni des poupées ambulantes qu'on rencontre sans cesse dans nos jardins somptueux.

Pour passer mes soirées, j'aurai l'ami Habard, qui est aussi celui de ma femme, qui fait grand cas de mon vin blanc, et qui joue fort bien au tric-trac.

Voilà mes arrangemens pris pour l'hiver et pour la ville. Mais cela ne suffit pas. A un certain âge il faut de l'exercice. Je veux que celui que je prendrai soit salubre, facile, et peu fatiguant. J'aurai une maison de campagne, assez près de Paris pour n'avoir pas besoin de voiture pour m'y rendre ; pas assez éloignée pour que je sois las en y arrivant.

L'ami Habard prétend que pour n'être pas trompé je dois consulter un architecte. On vend, dit-il, des maisons de bois plâtré pour des maisons en pierres de taille, et de vieilles maisons pour des neuves, parce qu'on les a fait badigeoner, qu'on a remis les croisées et les portes en couleur, et qu'on a collé des papiers neufs sur les murs. L'ami Habard pourroit bien avoir raison. Je n'ai jamais fait de dupes ; je ne dois pas l'être. Je vais chez un architecte, par la raison que c'est à celui qui a besoin de l'autre à l'aller trouver.

Il n'est pas très-affable ce monsieur-là..... Ah! il se déride; il devient poli jusqu'à m'embarrasser. Je n'ai pas plus tôt prononcé le mot *maison*, qu'il m'avance un fauteuil, dans lequel je m'enfonce jusqu'aux épaules; il veut absolument que je déjeune avec lui. Il m'est assez égal de déjeuner là ou ailleurs; j'accepte le déjeuner de l'architecte.

En déjeunant, je lui explique à peu près ce que je veux. « J'y suis, monsieur, j'y suis, me « dit-il. Il vous faut par bas salle à manger, « office, salon, salle de billard, bibliothéque « et boudoir, cuisine, l'avoir, bûcher, écuries « et remises. — Monsieur, mon grand-père et « mon père, qui me valoient bien, n'avoient « pas de salon; je m'en passerai comme eux. « Je n'aurai pas de salle de billard, parce que « je n'y sais pas jouer, ni l'ami Habard non « plus. Je n'aurai pas de bibliothéque, parce « que la mienne est composée de cent volumes « choisis qui me suffisent, qui suffiroient à bien « d'autres, et cela se met partout. Je n'aurai « pas de boudoir, parce que ma femme, l'ami « Habard et moi, ne boudons jamais. Je n'ai « pas besoin d'écuries ni de remises, parce que « je suis dans l'usage de voyager par la gail- « lotte de St.-Cloud, ou par les petites voitures « de Sceaux ou de Vitry.

« Il me faut une salle à manger, spacieuse,

« garnie, dans son pourtour, de profondes ar-
« moires, et ayant vue sur un joli parterre.
« Il y aura à côté un cabinet agréable où ma
« femme pourra se retirer, quand l'ami Ha-
« bard et moi serons en gaieté, ou que le bruit
« du tric-trac lui paroîtra fatiguant.

« En face de la salle à manger, sera une
« cuisine, grande, propre et bien aérée; il y
« aura un four, parce que j'aime beaucoup la
« pâtisserie. A côté, je veux un appentis, qui
« servira de lavoir et de bûcher. Sous la cui-
« sine, j'aurai une bonne cave, dont vous ne par-
« lez pas, et qui me paroît une pièce essentielle.
« — Vous ne réfléchissez pas, monsieur.....—
« Pardonnez-moi, monsieur; j'ai beaucoup
« réfléchi. — Une salle à manger et une cui-
« sine par bas! hé, qu'aurez-vous au-dessus?
« Il vous faut un appartement pour vous; un
« autre pour madame; cinq à six chambres au
« second, avec leurs doubles cabinets; quel-
« ques autres pièces au troisième pour les
« gens, et...—Monsieur, depuis quarante ans,
« ma femme et moi n'avons qu'une chambre et
« un lit, et nous nous en sommes fort bien
« trouvés; nous continuerons, s'il vous plaît.
« Vis-à-vis cette chambre sera celle de
« l'ami Habard, et au-dessus une espèce de
« belvéder, où couchera notre bonne Mar-
« guerite; nous n'en voulons pas davantage.

« — Mais qui êtes-vous donc, monsieur, qui « vous contentez de si peu de chose? — Un « négociant retiré avec cinq cent mille francs. « —Monsieur, il n'est pas de particulier, posses- « seur de cinq cent mille francs, qui n'ait une « campagne de cinquante mille écus. — Et qui « ne se ruine. Moi, je ne veux pas me ruiner. « — Ma foi, monsieur, avec des vues aussi « étroites on ne dérange pas un architecte. On « s'adresse à un maître maçon. » Et M. l'architecte me tourne le dos; il reprend son équerre et son crayon, moi, mon chapeau, et je vais chercher un maître maçon.

« Monsieur, me dit le maître maçon, on « ne fait pas perdre le temps à un entrepre- « neur pour une semblable vétille. Abonnez- « vous aux *Petites-Affiches.* »

Diable, le luxe et la morgue ont furieusement augmenté depuis cent ans! Le maçon de mon grand-père s'appeloit Nicolas; celui de mon père, maître Pierre, et celui-ci s'appelle monsieur. Il a une grosse cuisinière, une bonne d'enfans, madame ne se mêle de rien, et elle porte un cachemire. Ah, je vois ce que c'est. Ces gens-là trouvent des fous, qui les gorgent d'or, ou des imbéciles qui se laissent attraper. J'ai toute ma raison, moi, et je n'entends perdre que l'abonnement d'un trimestre aux *Petites-Affiches.*

J'ai ma quittance du bureau, et tous les soirs, Habard et moi lisons la feuille, avant ou après notre partie de tric-trac.

« Hé, mon ami, voilà ce qu'il vous faut. — « Mais je le crois. La route de Paris à Montrouge « est toute unie. — L'air y est excellent. — On « y boit de l'eau d'Arcueil. — Allons voir la « petite maison bourgeoise de Montrouge. »

J'engage ma femme à nous accompagner : il faut que la petite maison lui plaise d'abord. Je suis incontestablement le maître chez moi. Mais j'ai toujours eu pour principe de ne jamais rien faire qui ne soit agréable à ma femme.

Elle prend son sac, je me charge du parasol, ou parapluie, selon les circonstances. Habard met des biscotins dans une poche, un flacon d'excellente liqueur dans l'autre, et nous voilà partis.

J'entendois, par-ci, par-là, quelques jeunes gens chuchoter : *c'est* monsieur et madame Pepin. « Qu'est-ce donc que M. Pepin ? demandai- « je à Habard. — C'est un fort bon mari, qu'on « a tourné en ridicule sur certain théâtre, et « dont on a beaucoup ri. — Ma foi, mon ami, « tant pis pour l'auteur et les rieurs. Ils me « feroient croire qu'ils ne sont pas eux-mêmes « bons maris. — On dit qu'ils deviennent « rares. »

Nous arrivons à la porte de la petite maison

bourgeoise. Ma femme sourit; bon, l'extérieur lui plaît. Entrons. « Mais, mon ami, tout ceci « est très-joli, très-frais ; c'est précisément ce « qu'il nous faut. — La maison te convient? « — Beaucoup, mon cœur. — Elle est à toi, « ma poule : je signe ce soir. Voyons mainte- « nant le jardin. Comment, diable ! *c'est consé-* « *quent.*

« Ah çà, il nous faut un jardinier : moi, je « n'entends rien au jardinage; d'ailleurs, je ne « veux pas me fatiguer. Habard, dépose-là tes « provisions, et fais-moi le plaisir de t'infor- « mer s'il y a ici un bon jardinier sans place. »

En attendant le retour d'Habard, nous fai-sons, ma femme et moi, le tour du jardin. « Il « est en bien mauvais état. Il y a là de quoi « travailler. Monsieur, me dit le gardien, il « y a un an que le propriétaire n'est venu ici, « et n'y a rien fait faire. — Il a tort, le pro- « priétaire; il faut entretenir son bien, même « quand on veut le vendre.

« Ah, voilà un jardinier. Voyons, monsieur, « combien voulez-vous de gages ? — Huit cents « francs, monsieur, et le logement. — Et vo- « tre provision de fruits et de légumes ? — « Comme il vous plaira, monsieur. — Que cela « me plaise ou non, il n'en sera ni plus ni « moins; n'importe, je vous donnerai le petit « pavillon qui est là-bas au bout. — Il est en

« effet bien petit. — Vous êtes donc père de « famille? — Non, monsieur. — Hé, faquin « que vous êtes... — J'accepte, monsieur, j'ac- « cepte. — A la bonne heure. Voyons, com- « ment arrangerons-nous ceci? — D'abord, « monsieur, il faut tout arracher. — Non, « monsieur, non, vous n'arracherez rien; « il faut vingt ans pour faire un arbre, et « je veux jouir de suite : je n'ai pas de temps « à perdre. — Hé bien, monsieur, laissons « les arbres. Ici, je vous fais une petite val- « lée. — Et où mettez-vous la terre? — J'en « fais une montagne. — Comment, une mon- « tagne! ne voyez-vous pas à mes jambes « que je suis sujet à la goutte? — Monsieur, « une montagne est indispensable. — Si elle « y étoit, monsieur, je la ferois abattre. — « Dans cette partie, j'élève un pont cintré. — « Un pont! et je ne vois pas de rivière. — Je « vous en ferai une, monsieur. — Et où pren- « drez-vous de l'eau? — Il n'en faut pas, « monsieur; nous faisons maintenant des « rivières sèches. — C'est-à-dire, que la ri- « vière sera faite pour le pont, et non le pont « pour la rivière? — C'est l'usage, monsieur. « — Je me moque de l'usage, entendez-vous, « monsieur. Ni pont, ni rivière. Passons main- « tenant aux plantes qu'il conviendra de met- « tre ici.

« — D'abord, monsieur, je vous garantirai « exactement du (1) *carduus*, de l'*urtica* et du « *rubus*. — Hem? — Je mettrai dans ce bas, « des arbres à rameaux (2) *penduli*, *conferti*, « *coarctati*. — Qu'est-ce qu'il me conte donc? « — Madame, ou vous, pouvez être incommo- « dés; vous aurez dans ce petit coin caché (3), « *borago*, *anchusa*, *anthemis* et *chicorium*. « En fleurs, je vous donnerai (4) *gnaphalium*, « *hyacinthus*, *hesperis*, *convallaria*, *ranun-* « *culus*, et tout ce qu'il vous plaira. —Habard, « entends-tu quelque chose à ce qu'il dit? — « Vous voulez des légumes? — Oui, monsieur, « et beaucoup. — Vous cueillerez à volonté (5) « *scandix*, *brassica*, *cucumis*, *sisymbrium*, « *spinacia*, *faba*, *phaseolus*, *lactuca*..... — « Oh, finissez, finissez, je vous en prie; je veux « des légumes français. Qu'est-ce que c'est que « votre *sisymbrium*, votre *phaseolus*, votre « *lactuca*? — Ce sont, monsieur, le *cresson*, « le *haricot*, la *laitue*. — Hé, que ne le dis-tu,

(1) Le chardon, l'ortie, la ronce.

(2) Pendans, ramassés, serrés. Le saule pleureur, le genêt d'Espagne, le thuya d'Orient.

(3) La bourache, la buglose, la camomille, la chicorée.

(4) L'immortelle, la jacinthe, la julienne, le muguet, la renoncule.

(5) Le cerfeuil, le chou, le concombre, l'épinard, la fève.

« bourreau ! crois-tu que je me casserai la tête « à apprendre du grec et de l'hébreu, à propos « de mon jardin ? — Monsieur, j'ai suivi un « cours de botanique, et tous ceux qui ont « quelqu'idée de cette science, vous diront « qu'il est du plus mauvais genre d'appeler « maintenant les choses par leur nom. — Sors « d'ici, avec ta science mal appliquée, ta mon- « tagne, ton pont, et ta rivière sèche.

« Quel homme m'as-tu amené-là Habard ? « — On le dit du plus grand mérite. — Je ne « veux pas d'un mérite au-dessus de ma portée; « le vrai mérite parle à chacun la langue qui « lui est propre. Je vais chercher un jardinier « que je comprenne, qui m'entende et qui sur- « tout fasse mes volontés. *Scandix, brassica, « cucumis!* ce drôle-là me feroit devenir fou. »

Je sors, je cherche, j'interroge; j'entre dans une chaumière. « Tu es jardinier, dit-on ? — « Oui, monsieur.—Appelles-tu les choses par « leur nom ? — Comment, monsieur ? — Oui, « dis-tu un chou, un navet, une carotte ?—Et « comment voulez-vous que je dise ? — Tu « n'as donc pas suivi de cours de botanique ? « — Non, monsieur. — Tant mieux pour « toi..... Ah, ah, tu as des enfans ? — Voilà « pourquoi je ne trouve pas à me placer. — « Et voilà pourquoi je te prends. Combien « veux-tu gagner ?—Six cents francs, monsieur.

« — Je t'en donne douze. Un jardinier qui ne
« sait pas l'hébreu, et qui a quatre enfans en
« bas âge ! c'est une trouvaille que cela. Suis-
« moi; si tu fais bien, je t'en saurai bon gré; si
« quelque chose va de travers, je te le dirai, tu
« te corrigeras, et nous serons contens l'un
« de l'autre. »

VERS

PRESENTÉS A MADAME ***,

LE JOUR DE SA FÊTE.

ENVOI.

Un poëte est sans conséquence,
Dans le pays des fictions
Il cherche des illusions ;
Accordez-lui votre indulgence.

Voila donc la touchante fête,
Que le plus tendre sentiment
Prévoit, désire, attend, apprête,
Et qu'il va chanter si gaîment !
Que je regrette en ce moment,
Misérable et triste profane,
De ne pas vivre sous vos lois :
Aux concerts j'unirois ma voix.
D'autres moissonnent, moi je glane.
Mais ne puis-je, en parlant bien bas,
Faire au moins une historiette?
Qui veut célébrer Henriette
Peut craindre, mais n'hésite pas.
Dans mon sommeil, bercé par un doux songe,
Je reconnus le Dieu d'amour.

Les Jeux, les Ris, et l'aimable Mensonge
Composoient sa charmante cour.
« Tu m'as souvent, dit-il, adressé ton hommage.
« Léger, sans jamais être heureux,
« Partout ont éclaté tes feux ;
« Il n'est qu'un seul moyen de fixer un volage :
« C'est de combler enfin ses vœux.
« Si l'amour quelquefois afflige
« Les déraisonnables mortels,
« Il en est d'autres qu'il oblige :
« Ceux-là lui dressent des autels.
« Que veux-tu ? Parle. — Il me faut un prodige ;
« On n'en fait plus. — Qui te l'a dit ?
« L'Ingratitude ou le Dépit.
« Ne sais-tu pas que les obstacles
« S'anéantissent à ma voix,
« Que tout est soumis à mes loix,
« Et que j'ai le don des miracles.
« Parle et j'agis. — Je vais t'ouvrir mon cœur.
« J'ai toujours vu la première jeunesse
« Abandonnée au prestige, à l'erreur :
« L'amour alors n'est qu'une folle ivresse,
« Et les regrets succèdent au bonheur.

« Je veux trouver dans mon amie,
« Non pas ce bouton si vanté,
« Je veux la rose épanouie
« Et les fruits du plus bel été.
« Je veux que sa raison s'exprime
« En traits naturels et touchans,
« Que son œil créateur anime
« Des tableaux vrais et séduisans,
« Surtout que la vive saillie
« Bannisse l'uniformité :

« Un écart, un grain de folie,
« Sont des armes pour la beauté.
« Que des qualités respectables
« Forcent et l'estime et le cœur :
« Les femmes qui ne sont qu'aimables,
« Ont le triste sort de la fleur
« Dont Vénus orne sa couronne,
« Et que le dédain abandonne
« Quand elle a perdu sa fraîcheur.

« Anime, amour, l'adorable chimère
« Dont je viens d'esquisser les traits,
« Et j'abjure à jamais toute flamme éphémère
« Pour n'adorer que ses attraits.

« — Présomptueux ! tu veux que ta bonne fortune,
« A force de bienfaits, corrige tes travers,
« Et de cent dons heureux, épars dans l'univers,
« Dépouille cent beautés, pour t'en composer une !
« N'importe, j'ai promis : mortel, lève les yeux. »
Dans un palais, d'or, d'azur radieux,
Sur des coussins que soutiennent les Grâces,
Sous des rideaux, qu'un art ingénieux
A disposés, en dérobant ses traces,
Est un objet séduisant, enchanteur.
Ses doigts font résonner sa lyre,
Sur ses lèvres est le sourire,
Et dans ses yeux on devine son cœur.
Elle a parlé, c'est la sagesse aimable,
Et de l'esprit la source intarissable,
Qu'embellissent ses doux accens :
Je reconnois, dans mon ivresse,
L'objet qu'invoquoit ma tendresse.
Je lui prodigue mon encens.

Mais, ô douleur ! l'égide redoutable,
Dont Minerve effraie un coupable,
S'oppose à mon brûlant transport ;
Et je lis sur le front sévère
De la beauté qui m'est si chère,
L'arrêt qu'a prononcé le sort.

Toujours méchant, toujours perfide,
L'Amour insulte à mon malheur,
Insensé, je l'ai pris pour guide !
Le cruel déchire mon cœur.

« Apprends, dit-il, à me connoître,
« Abjure un trop flatteur espoir.
« Celle qu'ici je fais paroître,
« Est au-dessus de mon pouvoir.
« Soumise à mon trop heureux frère,
« Éprise de ses douces loix,
« Loin du tumulte de Cythère,
« Près du digne objet de son choix,
« Elle juge et goûte à la fois,
« Le bonheur vrai, qu'elle préfère
« Aux traits dorés de mon carquois.
« — Toi, qui connoissois ma foiblesse,
« Barbare, pourquoi m'abuser,
« Et faire naître mon ivresse ?
« Pour me punir et t'amuser. »

J'ai voulu la chose impossible,
Je le sens trop, je m'en repens ;
Mais êtes-vous inaccessible
A de paisibles sentimens ?
Il en est un, précieux assemblage
De confiance et d'amabilité,

D'égards, de soins, de sensibilité,
De dévouement et même de courage.
Le temps ajoute à ses attraits,
Et quand la jeunesse s'envole,
Il nous soutient, il nous console
En nous prodiguant ses bienfaits.

J'ose concevoir l'espérance
De vous voir agréer ses vœux.....
Répondez avec bienveillance....
Vous souriez..... Je suis heureux.

De la vertu la plus sévère,
De son imposant caractère,
Non, je ne suis plus effrayé:
Mes principes seront les vôtres,
Et d'Henriette l'amitié
Vaut mieux que l'amour de mille autres.

UN GRAIN
DE PHILOSOPHIE.

Le sage éprouve le besoin de vivre avec lui-même. Cherchant à se recueillir sans cesse, à prolonger ses méditations, il désire trouver un asile contre les distractions continuelles, qui assiégent l'homme vivant au milieu du grand monde.

Je ne me vante pas d'être un sage : j'aspire au moins à le devenir. J'ai loué un petit logement dans une petite maison isolée au haut de la rue Mouffetard. Mon voisinage est composé de gens qui ne me parlent qu'avec leur bonnet, passant sans cesse de la tête à la main et de la main à la tête.

Je me félicite du parti que j'ai pris, et je me livre entièrement à l'étude de la sagesse..... Je m'aperçois bientôt que je me suis trompé dans mes moyens d'exécution.

Un bruit de roues suspend me réflexions; je mets la tête à la croisée. Deux chevaux magnifiques, un superbe carrosse, trois grands laquais, donnent lieu à de nouvelles réflexions véritablement admirables, et jusque-là tout va bien.

Mais en dépit des raisonnemens de ma sagesse,

je suis forcé de convenir qu'il est plus agréable d'avoir un carrosse et un hôtel somptueux que d'aller à pied, et d'habiter un troisième étage dans le haut de la rue Mouffetard. La sagesse rejette ces mauvaises pensées, et je continue à lire mon Sénèque.... J'en étois à son chapitre *du mépris des richesses*, dont tout le monde a au moins entendu parler.

Je m'indigne contre ce Sénèque, gorgé d'or, dont les ridicules déclamations semblent insulter à l'indigence. Je jette le livre par ma croisée et je me dis les plus belles choses du monde sur la perversité de l'espèce humaine, toujours dissimulée avec perfidie, par le besoin de se parer de quelques vertus, pour inspirer le respect le moins mérité.

J'allois, dans mon premier mouvement de colère, commencer à ce sujet un livre *in-folio*, lorsque j'entends frapper doucement à ma porte. Une petite fille de quinze ans, fraîche comme le duvet de la pêche, faite comme une nymphe, timide comme l'innocence, me fait trois ou quatre révérences bien gauches, mais si séduisantes! Elle me rapporte cet impertinent Sénèque, que je ne voulois plus lire, mais que je ne peux refuser de la main qui me l'offre.

Un sentiment d'orgueil me fit chercher ma poche... Un sentiment d'honnêteté me retint. Je ne voulus pas humilier l'Hébé de la rue Mouf-

fetard, qui d'ailleurs me paroissoit au-dessus du besoin. Je la remerciai, et je crus ne mettre que de la politesse dans mes remercîmens..... Ses joues, colorées du rouge de la pudeur, me firent juger que j'avois mis trop, beaucoup trop d'expression dans mon compliment. Je me tus. Hébé se retira, en me faisant encore une petite révérence. Je l'accompagnai jusque sur mon carré; je la suivis des yeux, autant que me le permit l'obscurité d'un escalier tortueux. Quand je cessai de la voir, je courus à ma croisée, et je regrettai vivement que toutes les rues de Paris, la rue Mouffetard surtout, ne fussent pas tirées au cordeau.

Je me jetai dans un fauteuil, absorbé dans de nouvelles réflexions. Quoi, me disois-je, j'ai fui le monde et ses écueils, et de misérables passions me suivent jusque dans la rue Mouffetard! En moins d'une heure, j'ai envié l'opulence et les dignités de l'homme qui se fait traîner fastueusement dans un carrosse doré, et j'ai été ému à l'aspect d'une petite fille, à qui ses charmes tiennent lieu de parure! Qu'est-ce donc que la sagesse ?

La sagesse, reprenois-je, est l'art de se vaincre soi-même, et c'est à soi-même qu'il faut échapper pour se vaincre. St.-Jérôme, le plus éloquent de nos saints, qui écrivoit la langue romaine avec la pureté et l'énergie de Cicéron,

et qui, par cela seul, méritoit d'être béatifié, saint Jérôme ne nous dit-il pas qu'il regrettoit dans ses déserts les délices de Rome, et qu'il se rouloit sur les ronces, pour échapper à ses sens? Bien certainement je ne me roulerai pas sur les ronces; d'ailleurs, il n'y en a pas dans la rue Mouffetard. Que ferai-je donc pour être seul, et éviter des inconvéniens communs à St-Jérôme et à moi? Ma foi, je n'en sais rien.

A côté de moi, loge un très-vieux docteur en Sorbonne, *embastillé* autrefois pour cause de *jansénisme*, et toujours janséniste, quoique personne n'entende plus ce mot-là, qui cependant pourra redevenir français, écrivant sans cesse, *sur la grâce qui suffit et ne suffit pas*, des volumes qu'il léguera, dit-il, à un pauvre parent dont ils feront la fortune, ce qui ne me paroît pas impossible du tout. En dépit de la grâce qui suffit ou ne suffit pas, nous tenons toute la vie aux opinions que nous avons adoptées dans la jeunesse, et l'amour-propre persuade à mon janséniste que ses opinions doivent être celles de tout le monde.

On peut être janséniste, et avoir d'ailleurs le sens commun. « Mon cher ami, me dit mon « voisin, la retraite absolue me convient à moi, « qui ai quatre-vingt-dix-sept ans; elle doit « être insupportable pour un homme de votre « âge. Croyez-moi, le vrai moyen d'imposer « silence aux passions, c'est de voir de près le

« objets qui les allument : tout cela est si peu de « chose ! Retournez dans le monde ; vous y serez « seul plus souvent que vous le croyez. »

Quand nous sommes irrésolus, nous nous rendons volontiers à l'opinion du premier qui nous parle. Il semble qu'il nous rende un service essentiel, en nous arrachant à cette incertitude toujours fatiguante, et quelquefois pénible.

Je quittai la rue Mouffetard, et je fus m'établir dans le plus brillant quartier de Paris. J'envoyai chercher un tailleur, et je lui dis de m'habiller à la mode, dont je devois être très-loin : il y avoit cinq semaines environ que j'avois quitté la Chaussée-d'Antin, et je sentois que pour être seul au milieu d'un cercle, il ne falloit pas me singulariser.

Je me couvre de l'habit à la française ; j'ai les boucles d'or aux souliers, et le chapeau à plumet sous le bras. Un chapeau à trois cornes va très-mal avec des cheveux courts ; mais quand il est convenu que cela va bien, il faut avoir l'air de le croire, *comme tout le monde.*

Me voilà donc en grand costume, et arrivant dans un carrosse de remise à vingt francs par jour. C'est un peu cher pour moi ; mais il faut être *comme tout le monde.*

Or, *être comme tout le monde*, signifie être comme ceux qui ont plus de fortune que nous. Ainsi la marchande en détail se met comme la

marchande en gros, la femme d'un banquier comme celle d'un prince, et si les maris se permettent quelques observations, on leur répond : Il faut être *comme tout le monde*. Que répliquer à cela ?

Il y a quarante personnes au moins dans le salon. N'en déplaise à mon janséniste, je ne crois pas qu'on puisse être seul au milieu de quarante personnes.... Hé! mon janséniste pourroit bien n'avoir pas tort.

Ici je remarque un grand seigneur, qu'on regarde beaucoup, et dont on se tient à une distance respectueuse. On sollicite un de ses regards, on attend qu'il ouvre la bouche pour faire valoir son esprit, ou ses connoissances. Monseigneur se tait, parce que probablement monseigneur n'a rien à dire. Il ne me donnera pas de distractions.

Il a l'air fort ennuyé, et d'être respecté, et de ceux qui le respectent. En seroit-il de la considération, comme de tant de choses que nous désirons passionnément, et qui, dès que nous les avons, nous deviennent indifférentes ?

Quand on a regardé un grand seigneur pendant dix minutes, on retrouve nécessairement l'homme sous la broderie et les décorations. Le charme se dissipe, et chacun s'occupe de ce qui lui convient. Le jeu, la conversation, quelqu'affaire de cœur, peut-être, ont bientôt divisé

ne huit ou dix groupes, le cercle qui s'étoit formé autour de monseigneur.

Je m'approche d'une table de jeu. Deux femmes, assez jolies, doivent passer deux heures avec deux hommes qu'elles n'ont jamais vus, à remuer les doigts et à dire : *en cœur, passe, seule en carreau.* Elles ne voient, elles n'entendent personnes; et bien certainement, deux femmes qui ne disent que *cœur, passe, seule en carreau,* ne sont pas dangereuses pour moi.

Devant la cheminée est un groupe d'hommes qui parlent de la pluie et du beau temps, de la pièce nouvelle, de la piété édifiante du *Journal des Débats*, et qui, par intervalles, regardent la pendule. Il est clair que cet entretien ne nuira point à mes méditations.

Quelques jeunes personnes se sont réunies dans un petit coin. Elles chuchotent bien bas, parce qu'on leur a dit qu'il ne convient pas à une jeune personne de parler haut. Elles étouffent quelques éclats de rire, parce qu'on leur a dit qu'il ne convient pas à une jeune personne d'éclater. Un coup d'œil d'une maman réprime cet excès passager de joie. Le silence le plus absolu règne dans le petit coin. Ces jeunes personnes se regardent, regardent le plafond, le parquet. Elles ont passé inutilement deux heures à leur toilette, et tout ce qu'elles se

rappelleront de cette soirée, c'est que mademoiselle celle-ci a son peigne beaucoup trop haut, et que celle-là a sa guirlande trop en arrière.

Ces intéressans automates me rappellent mon Hébé de la rue Mouffetard, si naïve et si franche! Hébé est l'enfant de la nature; celles-ci sont les filles de l'art. J'en remarque une cependant, dont la figure régulière est pleine d'expression; mais elle est d'une pâleur extrême. Ah! je vois ce que c'est : maman la fait coucher le matin et lever le soir, parce qu'il faut que maman dise, *cœur, passe, seule en carreau.*

La maîtresse de la maison, qui fait parfaitement les honneurs de chez elle, passe d'une table à une autre, adresse à chacun un petit mot auquel on répond par un autre. Elle va au petit coin : « Hé bien, mesdemoiselles, vous « amusez-vous un peu? — Oh, beaucoup, « madame. »

Je suis seul, absolument seul. L'ennui qui se peint plus fortement que jamais sur la physionomie du grand seigneur, m'a rendu indifférent pour les dignités et la considération; et si l'idée de mon Hébé me poursuit quelquefois, je m'approche de cette jeune plante flétrie avant le temps; je la regarde; un sentiment de tristesse s'empare de moi, et éloigne toute autre sensation.

La pendule sonne minuit. Un sentiment de satisfaction perce sur toutes les figures. On se lève, on s'empresse de se retirer ; on paroît enchanté d'échapper les uns aux autres. Pourquoi donc est-on venu là? Pourquoi demain ira-t-on ailleurs faire les mêmes choses? c'est qu'il est du bon ton de donner des soirées, et que pour avoir du monde chez soi, il faut aller chez les autres.

Je suis toutes ces soirées-là ; j'y *philosophe* à mon aise ; et jamais je ne rentre chez moi sans rendre des actions de grâces à mon vieux janséniste.

Si, par hasard, je vais au spectacle, j'ai grand soin d'éviter nos petites grandes pièces, où s'épuise le vocabulaire de l'*Almanach des Grâces*. Je vais à Molière, à Regnard, à Destouches, et je suis encore seul, absolument seul avec le chef-d'œuvre qu'on me lit dans le désert.

M'arrive-t-il au spectacle de prêter un moment l'oreille au langage des passions? je cours, en sortant de ma loge, au bal de l'Opéra. Je me lance dans la foule. La bigarrure et l'extravagance des costumes; des masques bizarres ou hideux me dispensent de rien voir ; les niaiseries qu'on m'adresse me dispensent d'écouter : quand tout le monde parle à la fois, c'est

comme si personne ne parloit. Je suis-là, comme le solitaire sur le bord de la mer. Le bruit monotone des vagues ne peut rien sur son entendement et n'interrompt pas sa méditation. Quelquefois il se mouille le bout des pieds; il se recule. Quelquefois je reçois un coup de coude et je m'éloigne un peu.

Pénétré de reconnoissance envers mon janséniste, je crois devoir l'aller remercier. Au coin de la rue Copeau, je rencontre.... qui? devinez.... c'est elle, c'est mon Hébé. Elle est avec une femme âgée, à qui elle parle avec déférence et gaieté : c'est sans doute sa mère.

Je ne peux m'empêcher d'aborder Hébé. Je m'approche avec timidité, et cependant je lui prends la main : j'ai toujours remarqué qu'on entend mieux une jolie femme, quand on lui tient la main.

Sa mère ne s'offense pas de cette liberté, parce que ma figure exprime un sentiment honnête. J'entre dans des détails. Hébé est une fille bien née, j'en suis fort aise. La mère et la fille vivent d'un très-modique revenu, j'en suis bien aise encore. Je demande la permission de continuer la conversation chez elles; on me l'accorde, et j'en suis enchanté.

Je m'informe dans le voisinage de la conduite de ces dames.... Oh, que j'eusse été douloureu-

sement affecté, si les renseignemens n'eussent pas été favorables! .... Je propose ma main en tremblant; Hébé rougit, et l'accepte.

J'ai vu le monde et les grandeurs; j'en suis tout-à-fait revenu. Je définis maintenant la sagesse, l'*art d'être heureux*. Je le serai avec Hébé; je serai toujours seul avec elle, puisque nous ne serons qu'un, et la plus séduisante solitude est celle qu'embellit une femme qu'on adore, et dont on est tendrement aimé.

ANACRÉON.

A l'époque où la Grèce brilloit par les talens et les arts, vivoit à Téos le jeune Acanthe. Il portoit en tous lieux l'inquiétude d'un cœur de vingt ans qui n'a pas aimé encore, mais qui éprouve le besoin d'aimer. Errant sans cesse au milieu de cet essaim de beautés que chantoit Anacréon, et que sa lyre rendoit célèbres, il cherchoit sa défaite avec la noble audace d'un vainqueur. Béroë, Téone, Alasis avoient fixé ses regards. Anacréon sembloit les avoir associées à sa gloire, et la gloire les rendoit plus belles. Elles accueilloient Acanthe; il trouvoit dans leurs manières, leur maintien, leur langage, une douceur, une noblesse, un abandon qui ressembloient à de l'amour, et qui n'étoient que le désir de plaire. Comment ne pas chercher à fixer le plus beau et le mieux fait des Grecs?

Acanthe alloit de l'une à l'autre; il admiroit, et son cœur restoit froid. Il s'étonnoit de son indifférence. Ne pas adorer des beautés qu'a chantées Anacréon!

Plus inquiet que jamais, dévoré, tourmenté, d'un feu qui le consume, et qui pourtant a ses

douceurs, il s'éloigne, il cherche une de ces retraites où on peut rêver en liberté, et où la solitude ajoutera encore à la violence d'un amour sans objet. Il s'égare dans la campagne ; il arrive sur les bords d'un ruisseau qu'ombrageoient le coudrier et l'ormeau. Toujours brûlant, il essaie d'échapper à lui-même ; il se flatte de retrouver dans l'onde fraîche et limpide un calme qu'il est loin de regretter. Dépouillé de sa tunique, c'est Adonis qu'embellit le désir.

Quelques sons parviennent jusqu'à lui à travers le feuillage, légèrement agité par le zéphir. Il s'arrête, il écoute ; aucun mot ne frappe encore son oreille, et il est tout entier à la douceur de cette voix qui l'émeut et le subjugue. Ces accens, se disoit-il, doivent être ceux de Vénus même : tel est l'organe qu'on se plaît à supposer à la déesse de la beauté.

Il reprend ses vêtemens, il se glisse en écartant doucement les branchages. A mesure qu'il avance, cette voix argentine ajoute à son émotion. Il craint de se faire entendre, d'être privé du plaisir le plus vif dont il ait encore joui. Il retient son haleine ; il ne marche plus qu'en tremblant.

Déjà il distingue quelque chose, et ce qu'il a vu lui fait désirer de voir davantage. Ses précautions mêmes le trahissent. Une branche, que

sa main a fortement arquée, s'échappe, se redresse, frappe les branches voisines, effraie les habitans ailés du bocage. Ils s'envolent en poussant un cri plaintif. Ce nid, façonné avec tant de soins et de temps, ce nid où ils ont déposé le fruit et l'espoir de leurs amours, est renversé aux pieds d'Acanthe. Ce cri plaintif, le frémissement du feuillage ont fixé l'attention de Cidalie, elle aperçoit Acanthe. Acanthe, ravi, enchanté, s'élance vers elle; il va tomber à ses pieds. Cidalie veut fuir et demeure; le respect retient Acanthe. Ils se regardent, et ce regard a décidé du reste de leur vie.

Cidalie a quinze ans; sa figure a quelque chose de divin; ses formes semblent avoir été modelées par les Grâces; ce sont elles qui ont ondulé les plis de sa tunique, qui ont attaché et relevé son voile; Vénus lui a prêté sa ceinture, l'innocence a coloré son front de l'incarnat de la pudeur.

Sa mère est à quelques pas. Elle a soustrait sa fille au tumulte du monde. Elle croit que l'amitié suffit encore au cœur de Cidalie, et qu'elle recevra un jour avec docilité l'homme à qui elle plaira, et qu'elle devra aimer. Elle l'a dérobée surtout à l'aspect et aux chants d'Anacréon. Elle pense qu'une femme perd toujours en réputation ce qu'elle gagne en célébrité.

Basilée s'amusoit avec sa fille à cueillir des fleurs champêtres; elles en formoient des guirlandes. Rien ne peut parer Cidalie; mais ces fleurs devoient être un moment le symbole de son éclat et de sa fraîcheur.

Non, l'amitié ne suffit plus à son cœur. Elle a vu Acanthe, et elle partage ce désir vague, inquiet, qui n'alarme pas la modestie, parce qu'elle ne peut le définir, mais qui inspire la timidité et une réserve qui ressembleroient à l'indifférence, si la rougeur qui colore les joues de la beauté ne déceloit l'amour naissant.

Acanthe, dénué d'expérience, croit qu'il a déplu; il s'approche de Basilée. Interdit devant Cidalie, il retrouve auprès de sa mère ses idées et cette chaleur d'expression que communique l'amour à l'être qu'il a pénétré de ses feux. « Je « n'avois pas encore aimé, lui dit-il; mainte- « nant j'aime votre fille autant qu'elle est « belle, et mon amour est sans bornes, puis- « qu'on ne peut le comparer qu'à elle-même. »

Basilée se souvient qu'elle a été jeune, et qu'elle a épuisé avec Comire ce que l'hymen a de douceurs. Acanthe est beau, il est riche, indépendant; il promet le bonheur de Cidalie; et quelle mère ne s'empresse d'assurer celui de sa fille! Elle interroge la jeune vierge : elle n'en obtient pas d'aveu; mais ses beaux yeux se relèvent, ils se portent sur Acanthe, et ses lèvres lui sourient.

Acanthe les ramène à la ville. Il ne s'occupe plus que des apprêts de la fête. Fier du titre qu'il va obtenir de Cidalie, heureux déjà par l'espérance, il répand autour de lui les doux transports dont il est agité. Il veut que chacun applaudisse à son choix et lui envie sa conquête. Il demande à Basilée et il obtient la permission de produire Cidalie dans le monde.

Une femme ne pardonne pas à celle qui lui a ravi son amant. Téone, Alasis, Béroë cherchent des défauts à Cidalie. Désolées de ne pas lui en trouver, elles veulent lui donner des torts.

Elles chantent devant elle l'amour et ses plaisirs; elles peignent l'amour volage, le plaisir passager. Ce n'est pas-là l'amour que connoît Cidalie. Elle chante à son tour celui qu'elle éprouve, qui l'a pénétrée, qui règne à jamais sur elle. Téone, Alasis, Béroë rient, plaisantent et raillent; elles célèbrent l'inconstance et ses douceurs. « Ah! leur répond Ci-« dalie, quand on aime une fois, n'est-ce pas « pour toujours?

« Non, lui dit Béroë, votre indifférence a « passé, votre amour passera. Dès long-temps « celui d'Acanthe sera éteint; et que vous res-« tera-t-il? Une vie obscure et uniforme, des « appas inutiles, et que l'ennui flétrira. Notre « cœur ne nous donne que le bonheur du

« moment; la gloire assure celui de toute notre « carrière; elle le porte au delà des bornes « que nous a fixées la nature. Recherchées, « fêtées, adulées par la plus brillante jeunesse « de Téos, nous vieillirons en écoutant ces « vers immortels que nous avons inspirés à « Anacréon. Nous finirons avec l'espoir qu'ils « passeront à la postérité la plus reculée.

« Ah! répondoit Cidalie, que m'importe qu'on « me chante? que m'importe la postérité? L'a- « mour d'Acanthe est ma gloire; le mien est « mon bonheur. »

Tout à coup une mélodie enchanteresse se fait entendre; et ces sons, jusqu'alors inconnus à Cidalie, la ravissent et la tranportent. C'est Anacréon! s'écrient Alasis, Béroë, Téone. Légères comme l'hirondelle, elles rasent à peine le sol: elles volent au-devant des hommages et du poëte de Téos.

Cidalie est restée à sa place; mais son âme toute entière a passé dans ses yeux. Anacréon s'avance. Il est couvert de pourpre et d'or; ses cheveux blancs sont cachés sous des guirlandes de roses et de myrte; il a sa lyre d'ivoire à la main. Les beautés les plus piquantes, les jeunes gens les mieux faits marchent sur ses pas et inondent les portiques. Tous s'empressent à lui plaire; tous sollicitent ses regards et sa faveur; tous lui demandent l'immortalité.

Du milieu de ce cortége charmant, Anacréon a distingué Cidalie et déjà il ne voit plus qu'elle. Il s'approche. Ses yeux brillent d'un éclat nouveau; son cœur se ranime; sa lyre parle sous ses doigts. Il chante Cidalie; il ne veut plus chanter qu'elle.

Cidalie est femme. Elle frémit de plaisir, en voyant à ses pieds celui qui a été recherché, fêté, caressé par des rois. L'objet des hommages de tous semble n'exister que pour elle. Elle n'augmentera pas sa cour; elle en sera le plus bel ornement : Anacréon l'a proclamée sa souveraine.

Il lui chante l'amour avec ce charme auquel rien ne peut résister. Cidalie ne sent pas que la volupté seule pénètre dans son âme, et qu'elle n'est quelque chose que par le sentiment. Son orgueil satisfait ne lui permet pas de s'interroger sur ce qu'elle éprouve. Anacréon lui présente la main; elle y appuie légèrement la sienne. Acanthe est oublié.

Acanthe a tout appris. Désolé, tourmenté, désespéré, il déplore auprès de Basilée l'inconstance de Cidalie, et son malheur, auquel il ne survivra pas. « Vous l'avez voulu, lui dit Basi-« lée; mais ne désespérez pas. Anacréon caresse « la vanité; il plaît à l'esprit; il ne peut plus « rien sur les cœurs. »

En effet Cidalie, revenue de sa première

ivresse, voit des rides sous les roses, et des cheveux blancs que le myrte ne lui dérobe plus. Les vers d'Anacréon sont admirables. Mais toujours des vers! rien que des vers! elle retrouve au fond de son cœur désabusé l'image d'Acanthe, brillant de jeunesse, de beauté et de grâces. « Ah, laissons, dit-elle, ces vains jeux de « l'esprit; ils ne valent pas un sentiment. La « vieillesse peut être aimable; mais l'amour fuit « devant elle, et l'amour est tout pour moi. « Qu'Anacréon soit mon ami; mais qu'Acanthe « soit mon époux. »

Béroë, Téone, Alasis la rappellent en vain. Elle s'éloigne du toit d'Anacréon; elle cherche la demeure de Basilée. Elle la trouve s'affligeant avec Acanthe, et s'efforçant de le calmer.

« Pardonnez, lui dit-elle, une erreur d'un « moment. Elle sera la sauve-garde du reste de « ma vie. J'ai vu la gloire et ses prestiges, ils « m'ont abusée, je l'avoue. Mais je reviens à « à Acanthe, pour ne m'en éloigner jamais. »

Acanthe renaît au bonheur. Cidalie, implorant son pardon, a effacé l'égarement de quelques heures. Est-on coupable, quand on se répent et qu'on est aimé?

Basilée les présente au temple de Vénus. « Ah, disoit le lendemain Cidalie, qu'Acanthe « ne fasse pas de vers, qu'il n'en fasse jamais.

« Qu'il laisse ce genre de mérite à ceux qui « n'ont que celui-là. »

Quand elle rencontroit Anacréon, et qu'il cherchoit à l'attirer par ses chants : « Vous flattez « mon oreille, lui disoit-elle ; mais Acanthe « charme mon cœur. »

Quelque aimable que soit un vieillard, il doit renoncer à l'amour.

LE VIEUX BOSSU.

Des organes neufs, une pente heureuse à jouir de tout, à s'amuser de tout, à rire de tout; entraînent continuellement la jeunesse. Une jolie femme, un beau cheval, une pièce nouvelle, un bout de ruban, la séduisent tour à tour. Elle se repose du jeu des passions en épiant les ridicules, en les saisissant, en s'en moquant, comme si ces grâces, qui plaisent tant en elle ne pouvoient pas un jour devenir des grimaces; comme si un vieux enfant n'étoit pas le plus ridicule des êtres; et combien de vieux enfans je vois dans le monde, soit dit sans offenser personne!

Un beau jeune homme, très-content de lui et par conséquent très-disposé à railler les autres, rencontre dans une promenade publique un vieillard qu'on eût respecté dans la Grèce, et qui devoit faire rire à Paris. Il étoit boiteux, il étoit bossu; son nez arqué, et long comme un sabre à la hussarde, étoit chargé d'une énorme paire de lunettes. Ce nez sembloit vouloir caresser un menton qui se levoit dans la mesure de l'inclinaison du voisin. Mon jeune homme regarde et sourit; vous devez vous y attendre.

Les bossus ont la répartie vive et juste. Celui-ci étoit plus bossu qu'un autre, et il s'empressa de jeter le gant.

« Vous riez de ma figure, monsieur, et je « conviens qu'elle est grotesque. — Monsieur, « je ne dis pas cela. — Vous le pensez du « moins. — Monsieur.... — Et vous supposez « qu'avec une conformation comme la mienne, « je n'ai pu connoître aucun des plaisirs qui « vous séduisent aujourd'hui. — Je fais plus « que le supposer, monsieur; j'en suis certain. « — Et vous avez tort. Je maniois fort adroi- « tement un cheval. A la vérité, quand j'étois « dessus, je ne ressemblois pas mal à une paire « de pincettes; mais comme je ne le montois « que pour moi, je m'embarrassois fort peu des « observations des autres. — Moi, je conviens, « monsieur, qu'en votre place elles m'eussent « singulièrement déconcerté, ou plutôt je me « serois bien gardé de m'y exposer. — Voilà « déjà, monsieur, un avantage que j'ai sur « vous, qui me paroissez vivre beaucoup pour « le public. — Hé, hé, monsieur, vous pour- « riez bien avoir raison. — Je dansois sans « grâce, monsieur. — Oh, par exemple, mon- « sieur, je le crois. — Mais je sautois, je retombois « en mesure, et personne ne pouvoit se plaindre « de moi. — Quoi, pas même la femme avec « qui vous dansiez? — Je me gardois bien de

« lui donner le moindre sujet de plainte. Je « la regardois en dansant, je lui prenois la « main, je la pressois doucement. En accep- « tant la mienne, elle m'avoit accordé ces « douces prérogatives, et je n'avois pas l'imper- « tinence d'en négliger une. — Mais, en vérité, « vous me parlez des femmes comme quelqu'un « qui les a aimées. — Et qui les aime encore, « monsieur. — Ah! ah! ah! — Oui, Monsieur. « On s'extasie devant la Vénus de Médicis et « l'Apollon du Belvédère; j'admire bien da- « vantage une jolie femme qu'embellit la vie. « Je me borne à cela, j'en conviens; mais au- « trefois...—Ah! ah! ah! —Riez tant que vous « voudrez de mes amours passés; je me crois « bien plus fondé à rire des vôtres. — Comment « cela? — Vous croyez aimer les femmes, vous « n'aimez que le plaisir. Vous vous donnez, « sans choix, sans discernement, à celle qui « vous écoute et à celle qui vous attire. Vous « ne savez ni à qui vous succédez, ni qui vous « succédera; vous ne pensez pas même que « beaucoup de dames de cette espèce aiment « les coadjuteurs. Un joli minois vous suffit, et « le moment est tout pour vous.—Et qui vous a « dit tout cela, monsieur?—Pardonnez-moi le « mot, monsieur, c'est votre légèreté, votre « étourderie.—L'expression est forte, monsieur. « — Et pourquoi? Voudriez-vous passer pour

« un homme de poids, réfléchi, raisonnant?
« Soyez de bonne foi, et convenez que non.
« — Brisons-là, monsieur, et dites-moi, je
« vous prie, quelle fut votre manière d'aimer
« les femmes, et par quel enchantement, au
« moyen de quel philtre vous parveniez à leur
« plaire. — J'ai le malheur ou le bonheur
« d'avoir un extérieur repoussant; par consé-
« quent, je ne pouvois être ni fat, ni vain, ni
« entreprenant, et c'est déjà quelque chose
« pour celles qui croient qu'il ne suffit pas
« d'être jolie. Je ne pouvois leur adresser de
« ces riens brillans, de ces choses futiles qui
« n'ont de prix que par la vivacité d'un œil
« agaçant, et d'un sourire étudié de manière à
« montrer de belles dents. Mon premier soin
« devoit être de faire oublier ma figure, et je
« n'y pouvois réussir qu'en parant la raison et
« le jugement du charme de l'esprit et de la
« sensibilité. Peu de femmes m'écoutoient, je l'a-
« voue; mais celle qui pouvoit m'entendre me
« revoyoit avec plaisir, désiroit me revoir en-
« core, et finissoit par ne plus penser à ma
« tournure. Je ne séduisois pas, sans doute;
« mais j'attachois, et voilà encore un avantage
« réel que j'ai sur vous. Quelquefois un jeune
« homme, bien fait, sémillant, se présentoit
« dans le cercle. Il fixoit les yeux, il prévenoit
« en sa faveur. On s'approchoit de lui sans pen-

« ser à le chercher; on désiroit l'entendre; il « parloit; on s'éloignoit d'un air rêveur, qui « sembloit dire : quel dommage que cette tête « si jolie soit vide ! On revenoit à moi, et le « jeune homme se jetoit au milieu d'un groupe « de femmes qui sembloient se l'arracher, et « ces femmes-là, monsieur, ressembloient beau- « coup à celles qui vous plaisent tant aujour- « d'hui. La jeune personne qui m'écoutoit, avoit « plusieurs fois répété la même épreuve, et elle « avoit constamment tourné à mon avantage.

« Nous sommes tous calculateurs; mais les « gens raisonnables ont une manière à eux de « calculer. La femme avec qui je causois, disoit « en elle-même : j'épouserai cet homme-là pour « moi, car personne ne sera tenté de me l'enle- « ver. Je me disois, moi : je serai fidèle à ma « femme, parce qu'il faut se tenir où on est « bien, et puis un bossu inconstant ne trouve « pas aisément à remplacer. — Enfin, monsieur, « vous avez épousé une femme, faite probable- « ment comme vous? — J'ai épousé une femme « d'une figure agreable, et vous conviendrez « que cela suffit, vous, qui vous fatiguez si « promptement de toutes les beautés à qui vous « accordez un mois, une semaine, un jour. « Quand le dégoût survient, la femme jolie et « celle qui ne l'est pas sont pour nous au même « niveau. Je n'ai jamais connu cette maladie de

« l'âme, parce qu'une conversation attachante « a toujours rempli les momens de repos, dont « le cœur a si souvent besoin. Ma femme n'étoit « point passionnée, et c'est à une qualité néga- « tive que je dois la conservation, la lucidité « de mes idées; elle étoit sensible, et la sensi- « bilité embellit le cours de la plus longue vie. « Enfin, monsieur, je suis père. J'éprouve des « jouissances que probablement vous ne connoî- « trez jamais, même en vous mariant, parce « qu'alors vous aurez usé toutes vos sensations, « et que vous restera-t-il de tant de conquêtes « passées? Rien, pas même un souvenir. Con- « venez, monsieur, que voilà une foule d'avan- « tages que j'ai sur vous, moi que vous trouviez, « tout à l'heure, si ridicule et si misérable. »

Ici, le bossu tire son mouchoir, et trois ou quatre paires de lunettes tombent de sa poche. « Ah, mon Dieu, monsieur, que de lunettes! « — Vous ne soupçonnez pas les avantages « qu'elles me donnent encore sur vous. — Des « lunettes! — Oui, monsieur, des lunettes. »

Il est bon de remarquer ici qu'au temps dont je parle, il n'étoit pas du bon ton d'avoir la vue basse; que des lunettes annonçoient par conséquent des yeux affoiblis et les approches de la caducité.

Mon jeune homme relève la conversation avec sa vivacité ordinaire. « Apprenez-moi donc,

« monsieur, quelles jouissances vous procurent « ces petits verres, dont vous me paroissez si sa- « tisfait. — Bien volontiers, monsieur, car on « est toujours disposé à m'accorder si peu, que « j'aime à me vanter de ce que je possède. Je « crois que vous ne voyez que les mêmes choses « et que vous les voyez toujours les mêmes. — « Qu'entendez-vous par-là? — Qu'aucune es- « pèce de lunettes ne peut aller à vos yeux. « — Parbleu, je vous le certifie. — Ainsi vous « ne connoissez rien des merveilles que je me « crée à volonté. Je vous prie de me dire ce « qu'est le petit animal que je viens de prendre « là. — Hé, monsieur, c'est un insecte, un vil « moucheron. — Pauvre jeune homme! A l'aide « de ces lunettes ampliatives, ce vil insecte, « ce moucheron dédaigné est un chef-d'œuvre « de la nature. L'or, le pourpre, l'azur le pa- « rent de leurs plus vives couleurs. Ses ailes ne « sont plus une foible membrane; c'est le ré- « seau le plus admirable et le plus précieux. « Au moindre mouvement de ce petit animal, « mille nuances nouvelles succèdent aux pre- « mières, des traits de lumière, diversement « colorés, se réfléchissent de toutes parts. C'est « un mélange de rubis, de saphirs et d'éme- « raudes réunis et fondus ensemble. — Vrai- « ment, monsieur? — Je vous en réponds.

« Que voyez-vous au pied de cet arbre? —

« C'est, ce me semble, un peu de moisissure.
« — C'est une prairie, monsieur, c'est un par-
« terre, orné d'une multitude de plantes et de
« fleurs. Les unes sont tout-à-fait épanouies; les
« autres viennent d'entr'ouvrir leur calice. Du
« milieu de ces fleurs s'élèvent des arbrisseaux
« et même des arbres, eu égard à la différence
« des proportions. Ce n'est point une vaine illu-
« sion; ces arbres et ces fleurs ont leurs racines,
« leur sève et leur végétation.

« — Mais il me semble, monsieur, que je
« peux voir tout cela à l'aide d'un microscope.
« — J'en conviens, monsieur; mais on ne se
« promène pas avec un microscope dans sa po-
« che, et mes lunettes sont toujours dans la
« mienne. Avec celles-ci, monsieur, je vois les
« objets tels qu'ils vous paroissent à vous, et
« à la simple vue ils prennent pour moi un de-
« gré de perfection, dont vous n'aurez d'idée
« que lorsque vous serez courbé sous le poids
« des ans. Examinez ce paysage qui s'offre-là
« à nos regards. Vous y voyez des inégalités,
« des parties brutes ou dépouillées, des culti-
« vateurs, brûlés du soleil; des sabots, des
« haillons, des disparates multipliées blessent
« vos yeux et vous rendent insensible aux
« charmes qu'offre d'ailleurs ce tableau; pour
« moi, tout devient plus agréable, en devenant
« plus délicat. Les formes sont plus légères;

« les contours plus gracieux; les nuances plus
« fines. Chaque objet est plus fini; il est d'un
« goût et d'un travail plus exquis; il ne s'é-
« loigne de moi que pour acquérir une perfec-
« tion et un agrément que la nature lui a re-
« fusés. L'herbe sur laquelle nous marchons ici
« trompe encore ma vue de la manière la plus
« agréable; chaque brin est un fil de soie; il
« me paroît en avoir la douceur et le moëlleux.
« Ce n'est plus sur du gazon, c'est sur un tapis
« de velours que je me promène.

« J'entre dans un salon. J'y trouverai des
« beautés de deux genres; mais il faut que je
« les devine. Mes lunettes sont dans ma poche,
« parce que l'imagination revient difficilement
« sur ce qu'elle a prononcé. Tous les hommes
« qui prétendent aux grâces de la figure et
« de l'esprit, s'empressent autour d'une dame,
« qui n'est pas la plus aimable, peut-être,
« mais qui est sans doute la plus jolie. Et vite
« je tire mes lunettes, je m'approche et je vois
« la beauté dans tout son éclat, dans toute sa
« fraîcheur. Une veine, un cheveu, un cil,
« ces petits trous imperceptibles que produi-
« sent le doux sourire, ces lèvres rosées, ces
« dents qui le disputent à l'ivoire, rien n'é-
« chappe à mon scrupuleux examen. Je ha-
« sarde quelques mots; on m'écoute à peine;
« on ne me répond pas; et je pouvois m'atten-

« dre à ce dédain, la dame est jolie et je suis « vieux, bossu et boiteux. Je ne vois plus en « elle que la Vénus de Médicis ; elle n'est-là « que pour recréer ma vue ; et j'y reviendrai, « si je n'ai rien de mieux à faire.

« Je passe plus loin ; je vois deux femmes « isolées ; elles ne sont pas jeunes sans doute. « Elles cherchent à se dédommager de l'aban- « don dans lequel on les laisse ; leur conversa- « tion paroît raisonnable et attachante. C'est « beaucoup pour moi ; mais cela ne me suffit « point. Je veux encore leur trouver de la « beauté, parce que la beauté communique « son charme à ce qu'elle dit, comme à ce « qu'elle touche, et vite je mets mes lunettes « dans ma poche.

« Je les aborde, et je suis accueilli avec « bienveillance : l'amour-propre, consolé, est « si reconnoissant! Je les regarde et je deviens « créateur ; d'un clin-d'œil, je leur ôte « quinze années. Ces traces du fléau de l'Ara- « bie ont disparu pour moi ; les rides naissantes « sont effacées ; les yeux sont remontés au « niveau de leur orbite ; la figure s'est arron- « die, la peau a repris le velouté de la jeunesse. « Je suis avec dès femmes de trente ans, jolies, « très-jolies, très-aimables, et qui le devien- « nent davantage pour l'homme qui sait les « apprécier. Je me fixe auprès d'elles et j'a-

« bandonne la Vénus de Médicis à qui voudra
« faire fumer l'encens sur ses autels.

« Je me résume, monsieur. Sans ma bosse
« et mes jambes grêles, j'aurois été peut-être
« un insupportable petit faquin. Je leur dois
« ma raison, mon jugement et quelques con-
« noissances. Je leur ai dû une femme agréable,
« aimable et aimante, qui pendant quarante
« ans a fait mon bonheur. Mes lunettes me
« font jouir de tout ce qui flatte vos yeux, et
« mes yeux affoiblis trouvent de la jeunesse et
« des charmes où les vôtres ne voient que des
« ruines. Avouez, monsieur, qu'avec ces avan-
« tanges, on pourroit presque être fier d'être
« bossu et vieux, et que vous avez eu tort de
« vous moquer de moi, qui suis assez généreux
« pour ne pas me moquer de vous. »

ABRÉGÉ DE LA VIE

D'UN PAUVRE DIABLE.

L'homme en naissant est le très-humble serviteur des circonstances. Vit-il par jour un quart d'heure pour lui? Ne fait-il pas tout pour les autres? Est-ce la peine de naître?

Je suis entré dans ce monde tout bleu, parce que celui qui aida à ma mère étoit un maladroit, ce qui n'empêcha pas mon père de le payer largement, parce qu'il avoit de la réputation, et mon père tenoit beaucoup à celle d'homme libéral.

Ma nourrice me sevra à six semaines, parce qu'elle devint grosse. Elle m'attachoit dans mon berceau avec une sangle, quand elle alloit passer la journée aux champs, et si, à son retour, elle m'entendoit pleurer, elle me fouettoit, au lieu de me donner de la bouillie.

Deux ans après, lorsque ma nourrice se présentoit à la maison paternelle, j'étois obligé d'aller au-devant d'elle, et de l'embrasser, parce qu'elle m'avoit donné son lait, et qu'elle étoit ma seconde mère. Si je pleurois en l'embrassant, on vouloit bien attribuer mes larmes

à la reconnoissance, et on vantoit partout l'excellence de mon naturel.

Ma mère vouloit que je l'aimasse aussi. Je ne demandois pas mieux; mais jugez si cela m'étoit facile.

Si je tombois, et que je me fisse une bosse au front, maman me fouettoit, comme si je ne m'étois pas fait assez de mal.

Elle disposoit de mon estomac; elle prononçoit sur ses besoins et ses fonctions. Quand je disois que j'avois encore faim, elle m'assuroit que non, et si j'étois surpris dérobant quelque chose à l'office, maman me fouettoit pour prévenir les indigestions.

Au premier jour de l'an, les amis de papa me donnoient des joujoux plus ou moins beaux; je les dévorois des yeux, et il m'étoit défendu d'y toucher, de peur que je les cassasse. J'aurois beaucoup mieux aimé n'avoir pas de joujoux, je n'aurois pas éprouvé de tentation. S'il m'arrivoit d'y succomber, si je prenois furtivement un joujou, si je le cassois pour voir ce qui étoit dedans, maman me fouettoit, parce que j'avois enfreint sa défense.

Quand je voulois rire ou chanter, maman me faisoit taire, parce qu'elle avoit mal à la tête. Quand, par distraction, je récidivois, maman me fouettoit, et m'envoyoit coucher.

Si je me tenois dans mon coin, silencieux et

craintif, j'étois un enfant taciturne, sournois, et maman me fouettoit pour m'égayer, et me développer l'esprit et le caractère.

En me fouettant à tort et à travers, maman *m'idolâtroit;* elle le disoit au moins. Je me demandois, moi, ce qu'elle eût fait, si elle ne m'eût point aimé du tout.

Maman mourut. Je ne tombai pas dans le désespoir, ni mon père non plus. Il me faisoit rester auprès de lui pendant les journées entières, parce que ceux qui venoient faire le compliment de condoléance, trouvoient que nous formions un groupe attendrissant. Lorsque je cédois à l'uniformité de ma position, et que je m'endormois, mon père, sans déranger sa tête, tristement appuyée sur son coude, sans baisser ses yeux larmoyans, fixés au plafond, me pinçoit furtivement de la main dont il pouvoit disposer. Je m'éveillois en pleurant, et les spectateurs admiroient la force du souvenir de ma mère et ma profonde sensibilité, qui me poursuivoient jusque dans mon sommeil.

Mon père me donna un maître de lecture; je me passois fort bien de savoir lire. Je n'écoutois pas ce que mon maître me disoit, et mon maître me fouettoit pour me rendre attentif.

Il fallut apprendre à lire, à écrire, à compter pour avoir un peu de relâche; à peine eus-je

appris tout cela, qu'on me donna un maître de latin.

Je ne concevois pas la nécessité d'apprendre une langue que personne ne parle; je ne voyois pas quels rapports pouvoient exister entre Cicéron et moi, et mon maître me fouettoit, parce que j'étois un raisonneur.

A dix ans, on m'envoya dans un collége. S'il m'arrivoit de rire, ou de causer en classe, on me fouettoit encore. En récréation, une agacerie faite à un écolier plus grand que moi étoit punie par cinq à six coups de poing, et si le grand garçon m'agaçoit à son tour, il falloit que je ric, à peine de subir une nouvelle correction.

A dix-huit ans j'entrai dans le monde, possédant parfaitement mes auteurs, et bien décidé à n'en plus ouvrir aucun.

J'aimois beaucoup la société des femmes; mais j'avois l'air gauche, et les femmes n'accueillent pas les hommes qui ont cet air-là. Je m'éloignai des femmes, à qui je déplaisois.

J'avois le goût de la dépense, et mon père me donnoit peu d'argent. Je fis des dettes, et mon père m'envoya passer six mois à St.-Lazare.

J'en sortis aussi gauche que j'y étois entré. Mon air déplut à un mousquetaire; il me rit au nez, me donna un coup de coude, et je fis sauter le chapeau du mousquetaire dans la boue.

Il tira son épée; je fus obligé d'en faire autant, et comme je ne savois pas me servir d'une épée, il me passa la sienne au travers du corps.

Mon père, enchanté de ma bravoure, voulut m'acheter une compagnie de dragons. J'avois les inclinations très-pacifiques, et je voulois entrer au parlement. Mon père parut un matin dans ma chambre, mon brevet à la main. Il étoit suivi d'un maître en fait d'armes, d'un maître de danse et d'un tailleur qui portoit quatre ou cinq uniformes complets. Me voilà capitaine de dragons, sans le vouloir, sans le savoir.

Je n'aime pas le cheval, et il falloit aller tous les jours au manége. Je n'aime pas les futilités, et je n'entendois que cela. Je crains la mer, et mon père obtint pour moi la faveur insigne d'aller me battre pour les insurgés d'Amérique, que je ne connoissois pas, contre leurs ennemis, que je ne connoissois pas davantage.

Après avoir reçu deux coups de feu dans ce pays-là, et avoir été deux fois sur le point d'y mourir de la fièvre jaune, je revins à Paris. Je me sentois un penchant prononcé pour le mariage, et je fis ma cour à une demoiselle très-jeune, très-jolie, très-bien élevée, et qui paroissoit m'écouter très-favorablement. Mon père prétendit que la demoiselle ne me convenoit pas, parce qu'elle ne m'apporteroit point de quoi laisser quinze à vingt mille livres de

rente à chacun des trois ou quatre enfans à qui je pourrois donner le jour. Je trouvai étrange qu'il fallût me marier, uniquement pour mes enfans, qui n'étoient pas nés. Mon père n'écouta rien et me refusa son consentement. Je tombai malade de chagrin.

Lorsque je fus convalescent, il me conduisit dans une maison, où se trouvoit une assemblée nombreuse. Il me présenta à tout le monde, me fit embrasser tout le monde, et me fit asseoir auprès d'une petite fille, qui ne me plaisoit pas du tout. Un homme, habillé de noir, lut quelque chose que je n'écoutai pas. Mon père me fit donner ma signature ; il donna la sienne ; plusieurs personnes donnèrent la leur ; on s'embrassa de nouveau, et je compris enfin que le lendemain j'épouserois la petite fille, qui ne me plaisoit pas.

En rentrant à l'hôtel, je fis des représentations à mon père. Il me répondit qu'on ne manque pas de parole à une famille respectable. Je me défendis ; il me répliqua : *je le veux ;* je me laissai marier.

Ma femme, qui ne me plaisoit pas, exigea, pendant la première année, que je fusse toujours avec elle. Si je voulois aller aux Tuileries, elle vouloit aller au sermon ; si je désirois entendre le *Misanthrope*, elle me menoit chez *Nicolet*.

J'aime à me coucher de bonne heure. Ma femme aimoit à se coucher tard, et quand nous n'avions personne à l'hôtel, il falloit que je lui tinsse compagnie, jusqu'à ce qu'elle me permît de me retirer.

Je suis né avec un certain esprit d'ordre, et j'ai toujours pensé qu'on doit avoir en caisse une année de son revenu, pour faire face aux événemens imprévus. Ma femme m'avoit apporté soixante mille livres de rente; elle en dépensoit quatre-vingts.

Je suis débonnaire et facile; ma femme étoit altière et acariâtre. Elle me tourmentoit sans cesse; je me taisois pour avoir la paix, et il n'est pas agréable d'être forcé de se taire chez soi.

Enfin, je veux qu'une femme se respecte, et dès la seconde année madame voulut avoir des amans. Oh! je me fâchai alors. Madame m'imposa silence, en brisant les porcelaines, les glaces, les cristaux. Depuis ce jour-là, je n'ai plus rien dit à madame.

Mon père mourut;..... il fallut bien me consoler. Une fluxion de poitrine emporta madame; j'en fus bien aise. Enfin, me dis-je, je vais vivre un peu pour moi.

Pas du tout. Après avoir été victime d'un accoucheur, de ma nourrice, de ma mère, de mon père, de mes maîtres, de mes camarades,

de ma femme, je devois l'être encore du public, de mes enfans, de mes valets.

Suis-je à la promenade? Des gens, dont je me soucie fort peu, mais qui tiennent un rang dans le monde, s'emparent de moi. Je suis obligé de leur répondre avec civilité, quand je voudrois les envoyer au diable.

Suis-je dans un cercle? aperçois-je une femme dont la physionomie prévient favorablement, et dont l'œil annonce de l'esprit? je vais m'asseoir à côté d'elle, et à peine lui ai-je dit deux mots, que la maîtresse de la maison me l'enlève pour un wisk. Je la suis, quoique je n'aime pas les jeux anglais, et la maîtresse de la maison me prie de m'asseoir à une bouillotte, où il manque un cinquième. Une bouillotte! le plus sot jeu! et je fais la partie de deux femmes de cent vingt ans en deux volumes, et de deux hommes, qui sont très-contens d'eux, parce qu'ils étalent des bourses farcies d'or.

Un faquin me fait une visite. Je ne peux me dispenser de la lui rendre, parce que le faquin a cent mille livres de rente.

Vais-je au spectacle? une dame, placée dans la loge voisine parle plus haut que les acteurs, et un homme ne prie pas une dame de se taire, surtout quand elle est jolie. Je perds mon argent et mon temps.

Je me couche, et je crois dormir. Des amateurs viennent me réveiller au son des instrumens. Ils célèbrent ma fête. Il faut que je me lève, que je les reçoive, et que je dissimule ma mauvaise humeur

Mon valet de chambre m'habille pour les autres et non pour moi. Mon maître d'hôtel, par ménagement pour mon estomac et mes nerfs, très-irritables, me fait manger ce que je n'aime pas, et me refuse du vin d'Aï, que j'aime beaucoup.

Ma fille a dix-huit ans, et il y a tous les jours du monde à l'hôtel. Je la retire de sa pension, espérant avoir un fardeau de moins, et il faut que je continue à faire les honneurs de chez moi, parce que ma fille sait tout, excepté l'art de tenir une maison.

J'ai mis des fonds en réserve pour renouveler mes équipages, mon écurie, ma livrée. On me présente un billet d'honneur de mon fils. Je le paie, et je continue à rouler dans mon vieux carrosse.

Ma fille veut se marier; je la marie. Mon gendre m'intente trois procès au sujet de la succession de ma femme, et il faut que je plaide, moi qui déteste les affaires.

Outré, exaspéré, désespéré de tout faire pour les autres, et rien pour moi, je veux au moins régler l'ordre de mes funérailles. J'insère mes dernières volontés à cet égard dans mon testa-

ment ; et elles seront exécutées car je déshérite mes enfans, s'ils ne s'y conforment point.

Ainsi, pendant soixante et quelques années de vie, je n'aurai rien fait à mon gré que mon testament. C'étoit bien la peine de naître !

DIMANCHE.

Ce jour-là est consacré au repos et au plaïsir. C'est le jour où on se retrouve soi-même, où on dispose de son être, où on oublie si volontiers le travail, le devoir, les affaires.

Je m'habille, je sors sans détermination, sans objet. Je sors pour sortir, pour user de mon indépendance, pour être moi : c'est dimanche.

Je ne me courberai pas aujourd'hui devant l'homme superbe dont la nécessité me fait supporter le dédain; qui rudoie en accordant ce que l'importunité lui arrache; qui ne se doute pas que l'aménité fait valoir le bienfait, et que donner n'est rien que par la manière dont on donne. J'ai mon habit neuf; je marche la tête haut; je fixe tout le monde; je suis l'égal de tout le monde : c'est dimanche.

Je passe devant une église. La foule s'y porte avec empressement. Que va-t-on faire ? Une procession peut-être... Non, ce n'est pas une procession. Un prédicateur célèbre va monter en chaire. Ma foi, je m'assieds. Otez d'un sermon les citations latines, les divisions, les subdivisions, les subtilités, les longueurs, ce qui reste est très-bon.

Ah, ah, l'orateur prêche contre l'orgueil. L'église est pleine; mais elle est trop petite: tout Paris devroit être ici. L'homme riche a l'orgueil de croire valoir mieux que ses égaux et ses supérieurs. Il leur cache cet orgueil-là; il le laisse percer avec complaisance, lorsqu'il est avec ses inférieurs. Ainsi, de proche en proche, et des premiers échelons jusqu'au chiffonnier, nous affectons tous une supériorité réelle ou imaginaire, sur tout ce qui paroît être au-dessous de nous; et le chiffonnier se venge sur son chien, du chagrin cuisant de n'avoir personne au-dessous de lui.

Oh, comme cet orateur prêche l'humilité! quelle pureté, quelle élégance dans le style! quel charme, quelle séduction dans le débit! quelle harmonie dans l'organe! quelle noble facilité dans le geste! Est-ce bien par humilité, que cet homme a acquis ces talens? Ne met-il pas plutôt de l'orgueil à bien faire et à bien dire?

Cette dame, qui paroît si vaine de ses appas, écoute avec beaucoup d'attention. Elle est sourde aux principes; mais elle cède à l'attrait de l'éloquence. Elle louera, elle félicitera le prédicateur. Vous croyez qu'il se flattera de l'avoir convertie. Ce n'est pas pour cela qu'il prêche. Il veut rappeler, égaler, surpasser Bourdaloue et Massillon.

Je sors, je marche, j'entre dans les salles du Muséum. Je ne me connois pas en peinture; mais on regarde, et je regarde aussi. J'admire sur parole un Raphaël, dont tout le mérite est pour moi dans le cadre. J'écoute modestement ce qu'on en dit. L'admiration des interlocuteurs passe insensiblement dans mon âme; je proclame Raphaël un grand peintre. Si ce tableau eut servi d'enseigne, je ne l'aurois pas regardé; personne peut-être n'eût deviné son mérite : il doit tout à sa position. Il en est de même des hommes. Tel, dont les talens sont inconnus, vit dans l'obscurité : il lui manque un cadre. Tel autre ne brille que par le sien.

On dîne le dimanche comme un autre jour. On a la tête plus libre, et on digère mieux. J'entre chez un restaurateur. Vingt à trente personnes mangent isolément, sans se parler, sans se regarder. La gaieté, le sourire ne pénètrent pas dans ce salon. Les uns mangent pour manger. Les autres paroissent occupés des succès ou des revers de la veille, des espérances du lendemain : il n'y a pas pour eux de dimanche.

Je ne dînerai pas-là, je veux m'amuser. Je vais chercher un de ces endroits où on retrouve quelques traits primitifs de l'homme, l'abandon, la franchise, la bonhomie. Je traverse les Tuileries. Des femmes, mieux mises les unes

que les autres, sont rangées en file sur des chaises; elles sont-là pour voir et être vues. Des hommes passent, repassent, les regardent avec une affectation offensante : on appelle cela se promener. Ce n'est pas ainsi que je me promène le dimanche.

Je passe le pont Tournant, je prends les Champs-Elysées; j'entre dans ces guinguettes où l'artisan aisé se délasse des travaux de la semaine, où le modeste bourgeois arrive le melon sous un bras, le parasol de madame sous l'autre. Ils oublient les privations du samedi, celles qu'ils s'imposeront le lendemain. Madame a mis chaque jour quelque chose de côté; ils viennent manger gaiement leurs petites économies.

Leur fille Angélique, à qui ce nom va très-bien, est parée de sa robe de percale..... si quelque chose peut la parer. L'étoffe n'est pas fine, mais elle est si blanche! un tablier de taffetas noir fait ressortir l'éclat de son teint; un bas de soie blanc, un soulier de prunelle pressent le pied le plus mignon, la jambe la mieux tournée; un petit bonnet d'assez mauvais goût couvre ses cheveux blonds : qu'importe le bonnet? Angélique est si jolie! quand on la regarde, sa parure n'est rien.

Je la regarde, je la regarde encore; je ne peux voir qu'elle : elle baisse les yeux, et

rougit. Je m'éloigne ; je ne veux pas embarrasser, gêner Angélique. Qu'elle jouisse sans contrainte d'un beau jour, d'un air pur, de sa tonnelle de chèvre-feuille, de son dimanche.

Je rencontre un jeune homme et une jeune fille dînant tête à tête; ils ne voient, ils n'entendent rien de ce qui se fait autour d'eux. Ils boivent dans le même verre; ce vin est excellent, dès que l'autre y a goûté. L'aile, le blanc de poulet passent d'une assiette sur l'autre; ils se disputent ce qu'ils ont touché. De temps en temps ils s'arrêtent, ils se regardent; le sourire est sur leurs lèvres, la volupté dans leurs yeux..... La petite personne avance la main; le jeune homme la saisit, la baise.... Hé, mais.... un anneau nuptial!.... ils sont époux. Ah, les convenances, l'intérêt n'ont pas fait ce mariage-là. Puissent-ils s'aimer long-temps! puissent chaque jour de l'année être pour eux dimanche!

Plus loin règne la grosse gaieté, l'intempérance. — Passons, passons.

A cette table est un jeune homme seul. Il est triste, rêveur. Souvent ses yeux se portent sur les jeunes époux, et il les détourne aussitôt; l'aspect du bonheur semble l'affliger. Il est à peine au printemps de la vie, et il est malheureux! Que de jours, que d'années il a encore à souffrir!

Quand il cesse de regarder les jeunes époux,

son œil cherche à pénétrer sous la feuillée, qui lui dérobe une partie des charmes d'Angélique. Ah, je devine. Il est amoureux; il envie le sort de ces jeunes gens; il désespère du sien. Pauvre garçon!

Je le prie de m'abandonner un coin de sa petite table, et il se réserve à peine de quoi placer son assiette et son petit plat, son petit plat auquel il ne touche point.

Je demande à dîner, et je veux faire parler ce jeune homme; il ne me répond que *oui et non*. Oh, parbleu, il parlera.

Je passe en revue tous ceux qui nous environnent; c'est un détour que je prends pour arriver à mademoiselle Angélique. Je loue sa beauté, sa modestie, ses grâces. La figure de mon jeune homme se développe; son œil s'anime; son âme expansive s'ouvre; il parle, et il parle bien, parce qu'il aime : je n'ai plus qu'à écouter.

C'est un garçon marchand; il ne possède au monde que ses appointemens et son cœur. Le père d'Angélique n'a que quinze cents livres de rente; il ne peut rien donner à sa fille, et il a éloigné Firmin; et Firmin et Angélique souffrent, se désolent; il n'y a plus de dimanche pour eux.

Firmin passe devant la porte d'Angélique, avant d'ouvrir son magasin; il y passe après l'avoir fermé, et s'il l'a entrevue, il emporte peine et bonheur pour le reste de la journée.

Ce matin, il a vu faire les dispositions du petit dîner champêtre. Il ne s'est pas écarté, il a suivi de loin, de très-loin, et ici il s'est placé à l'extrémité du jardin pour ne pas déplaire à M. Soreau.

C'est un honnête garçon que ce Firmin. Combien lui faudroit-il pour monter un petit commerce?.... Douze mille francs, dit-il! Diable, je n'en ai que la moitié et j'en ai besoin..... Besoin! qui en a le plus de celui qui est amoureux, ou de celui qui ne l'est pas?.... Mais je ne connois Firmin.... Hé! s'il étoit mon frère ou mon ami, quel mérite y auroit-il à l'obliger? D'ailleurs, je ne l'obligerai pas seul, et sa petite Angélique est si séduisante!

Je le fais lever, et je le mène droit à la tonnelle de chèvre-feuille. Il hésite, il tremble, il recule; je le pousse devant moi; il est auprès d'Angélique. Les pauvres enfans n'osent se regarder, et le père Soreau ouvre des yeux!.....

Il les ouvre plus grands encore, lorsqu'il apprend que Firmin a trouvé un ami, qui lui prête six mille francs, et qui lui fera avoir du crédit pour six mille autres. Il n'a plus que des éloges à donner à la bonne conduite, à l'application de Firmin, à son amour constant et désintéressé. Il lui sourit, il lui présente la main, il l'embrasse. Madame Soreau l'embrasse à son tour. Angélique s'attend bien à être em-

brassée aussi ; Firmin en brûle d'envie, et il reste immobile devant elle.

Je le pousse encore, doucement, bien doucement. Madame Soreau pousse sa fille. Ils s'enhardissent, ils se regardent, ils sont dans les bras l'un de l'autre. Le joli tableau ! celui-là est sans cadre, et il est ravissant.

Nous mettons nos dîners ensemble. Firmin va retrouver l'appétit avec la gaieté. Angélique et lui me fêtent, me caressent ; ils me font asseoir entre eux. Firmin ne me remercie pas ; mais il me regarde ! Il n'est pas de langue qui puisse exprimer ce que dit ce regard-là. La main d'Angélique vient errer autour de la mienne. Je la prends, je la presse. Elle m'offre franchement sa joue ; je la baise avec un plaisir ! ... Voilà l'intérêt de mon argent.

On parle, on mange, on rit, on boit, on déraisonne : c'est dimanche, oh ! bien dimanche pour tous ceux qui sont sous la tonnelle.

Demain on signera le contrat : ce sera encore dimanche.

J'irai souvent voir Angélique et Firmin : auprès des heureux qu'on a faits, c'est toujours dimanche.

LA RÉSURRECTION DE L'AMOUR.

En ce temps-là, Alcibiade vivoit, et il illustroit sa patrie par sa valeur, son esprit, ses talens et ses grâces. Les jeunes gens d'Athènes s'efforçoient de l'imiter, et la plupart n'avoient pris que ses ridicules et ses travers. Alcibiade en avoit; qui n'en a pas?

Ce début me rappelle l'époque où les *petits maîtres* abondoient en France.

On appeloit ainsi des jeunes gens d'une haute naissance, d'une figure aimable, d'une imagination brillante, d'une valeur éprouvée, remplis d'ailleurs de grâces et de défauts. Distingués par des actions d'éclat, dangereux par leur influence, ils jouoient un rôle dans l'état; ils avoient du crédit auprès du maître; ils méritoient des éloges, avoient besoin d'indulgence, et possédoient l'art de tout obtenir. Tels furent les d'Epernon, les Caylus, les Maugiron, les Bussy-d'Amboise. Leurs successeurs ne leur ressembloient pas, et le titre de *petit maître* ne se donna plus que par dérision à de pauvres sujets, qui cherchoient, sans les atteindre, les travers distingués de leurs modèles.

Ainsi, l'exemple d'Alcibiade avoit entraîné jusqu'à ceux qui avoient avec lui le moins de ressemblance. Il étoit homme à *bonnes fortunes;* chacun voulut l'être comme lui.

Alcibiade avoit obtenu ce titre à force d'agrémens et d'amabilité. Avant d'oser s'en faire honneur, il étoit persuadé de son mérite, par les préférences dont il étoit l'objet. Trop recherché pour être constant, il étoit entraîné par le nombre de femmes aimables, qui venoient, pour ainsi dire, s'offrir à lui. L'inconstance étoit souvent, moins l'effet de son caractère, que celui de sa situation. Il étoit léger, sans être perfide. La perfidie devint le grand ressort de ceux qui lui succédèrent, parce qu'ils n'avoient pas d'autres moyens. Ils sembloient être appelés à un rôle tout différent de celui qu'ils prétendoient jouer. Ce rôle étoit devenu une profession ouverte, comme celle de capitaine, ou d'orateur. On l'exerçoit, sans s'interroger sur sa figure, sur ses moyens de plaire; et, en général, tout cela étoit indifférent au succès. Pour réussir dans cette carrière, il suffisoit de s'y présenter. On y voyoit briller des jeunes gens, à qui on eût pu conseiller d'acquérir quelques qualités qui pussent faire oublier leur peu d'agrémens. Ces détails ne font pas honneur au goût, aux principes des dames d'Athènes, je le sais. Mais elles

ne sont plus ; j'écris pour nos Françaises, *qui ne leur ressemblent en rien*, et je ne crains le ressentiment ni des unes, ni des autres.

L'amour se nourrit d'espérances; il aime à s'envelopper des ombres du mystère; il redoute la satiété. A Athènes, on n'avouoit pas ses liaisons; mais on aimoit à se laisser pénétrer. La satiété précédoit le sentiment, ou plutôt elle l'empêchoit de naître. Telle femme étoit à la mode; il étoit du bon ton d'avoir tel homme; on ne s'aimoit pas; on ne s'estimoit pas; on se prenoit, avec l'intention bien déterminée de se quitter quelques jours après. On savoit déjà à quelle nouvelle maîtresse on porteroit ses hommages, à quel amant nouveau on permettroit d'être *heureux*. Les maris, inconstans comme leurs femmes, fermoient les yeux sur des écarts qui ne les touchoient plus. Où il n'y a pas de mœurs, *honte* est un mot vide de sens. Les classes inférieures suivoient cet exemple, à l'éclat près. L'amour n'étoit plus qu'un mot, le mariage qu'un contrat. Les cœurs étoient froids, les sens usés, la débauche étoit partout, et on la décoroit du masque du plaisir. Le plaisir, compagnon fidèle des sentimens doux, avoit disparu avec eux. La médisance étoit l'âme des conversations. Il étoit presqu'impossible de calomnier.

Long-temps le culte de Vénus avoit été épuré

par la délicatesse; son temple étoit honoré, ses autels chargés d'offrandes, pures comme les cœurs qui les offroient. La déesse sourioit aux amans que lui présentoit son fils. Ils venoient jurer de s'aimer toujours. La bonne foi dictoit leurs sermens; et s'il arrivoit à quelques-uns de les enfreindre, ils invoquoient l'amour, qui daignoit quelquefois rallumer son flambeau.

Mais alors le temple étoit désert, les autels sans sacrifices; la ronce et le chardon encombroient les portiques : les prêtres seuls conservoient le souvenir de ce qu'il avoit été.

Le peuple se portoit en foule dans un antre obscur où la licence étoit adorée. A l'entrée étoient les jeux et les ris; les soucis dévorans poursuivoient ceux qui en sortoient. Incapables de se connoître et de penser, ils n'étoient plus que des ombres errantes, et ils ne s'en apercevoient pas.

Vénus, indignée, résolut de châtier ce peuple ingrat et aveugle. Cléomènes, le plus vieux et le plus zélé de ses prêtres, étoit entré dans le temple. Il est frappé de terreur. La statue de la déesse se renverse, se brise; les traits, l'arc de l'Amour tombent en éclats; le tonnerre gronde, et une voix se fait entendre : *L'Amour n'est plus; la satiété l'a tué.*

« Ah! dit Cléomènes en soupirant, je l'avois « prévu. Quand les femmes dispensent les hom- « mes de l'estime, il faut que l'amour périsse. »

Il élève vers le ciel ses bras affoiblis; il prie avec ferveur; il offre deux colombes, qui prennent leur vol vers l'empyrée. La foudre s'arrête, la nue se dissipe, et la même voix dit : *Cléomènes rendra la vie à l'Amour, quand il aura trouvé deux cœurs neufs et innocens.*

« Où sont-ils? s'écria le vieillard; dans cette « ville, la corruption précède l'âge. »

Il va, il vient, il interroge, il consulte. On le raille, ou on ne l'écoute pas. Des jeunes gens, à peine sortis de l'enfance, rient des mots *constance, mœurs, procédés;* de jeunes filles du même âge ne savent déjà plus rougir. Cléomènes sort de la ville.

A quelques stades d'Athènes est une riante vallée, que des roches escarpées semblent avoir séparée du reste du monde. Peut-être, pense Cléomènes, l'innocence a choisi cet asile. Il monte, il gravit, il descend, il arrive. Il pénètre dans un bois de citronniers, où le silence n'est interrompu que par le chant des oiseaux. Il avance, il regarde, il écoute. Une voix plaintive frappe enfin son oreille : « Les dieux récompenseront « Asthénie, qui se sacrifie pour moi. »

Asthénie est simple comme les objets qui l'environnent; elle est fraîche et pure comme eux. Elle soutient et guide un vieillard privé de la vue: nouvelle *Antigone*, elle remplit envers son père un devoir qui ne coûte rien à son cœur.

Cléomènes les aborde, leur parle, les interroge. Leurs réponses sont naïves, touchantes. Cléomènes les presse dans ses bras. « Elle sera « digne d'un tendre époux, dit-il, celle qui « chérit si religieusement son père. Mais où « trouver le cœur qui doit répondre au sien ? »

Asthénie ne sait pas encore qu'elle a un cœur. Elle ne comprend pas ce que vient de dire Cléomènes ; elle ne cherche pas à le comprendre : elle fait mieux, elle lui offre des fruits et du lait. Cléomènes s'assied à l'entrée de la cabane, entre le vieillard et sa fille. Ils ont peu, se disoit-il, et ils exercent l'hospitalité ! Les vertus paisibles sont toujours les compagnes de l'innocence. Elles se sont réfugiées dans cette vallée solitaire : l'air des grandes villes est mortel pour elles.

Un jeune homme paroît tout à coup. Il est couvert de sueur et de poussière. Il arrive jusqu'au seuil de la cabane ; il tombe excédé de lassitude. Asthénie le relève ; elle essuye la sueur de son front ; elle lui présente un petit pain d'orge. Il est précieux ; c'est le seul qui lui reste, et ses mains l'ont pétri.

Aëdon a une jeune sœur. Un vautour a enlevé son agneau chéri ; il l'a emporté par-dessus les roches qui environnent la vallée. Aëdon a suivi le ravisseur ; il a couru de roche en roche avec la légèreté du daim. Il n'a pas retrouvé l'agneau chéri ; il s'afflige de la peine de sa sœur.

« Que votre sœur est heureuse d'avoir un « frère ! lui dit Asthénie : elle peut vous aimer « et vous le dire. »

Aëdon fixe la jeune personne. Plus il la regarde et moins sa douleur est cuisante. « J'ou- « blie ma sœur auprès de vous, lui dit-il ; il « faut que je vous quitte ; mais j'emporte votre « image ; elle vivra toujours dans mon cœur. »

Ils ont parlé, et Zéphire semble agiter plus mollement le feuillage ; le parfum des fleurs a plus de suavité ; le ciel se pare d'un azur plus vif ; un enfant ailé voltige dans les airs. Aëdon et Asthénie ont rendu la vie à l'amour.

Il tire deux traits de son carquois, non de ces traits cruels qui égarent l'imagination et qui corrompent le cœur. Celui de l'Amour est épuré ; il a recouvré sa première innocence. Les traits qu'il dirige sur Aëdon et Asthénie font naître ce sentiment doux et délicieux qui fait le charme de la vie, et qui peut durer autant qu'elle. Le petit dieu s'est dépouillé de son bandeau : « Je le « réserve, dit-il, pour les amans des cités. Vous pouvez vous voir ce que vous êtes. »

Asthénie prie son père de la bénir. « Vous « n'aviez qu'un enfant, lui dit Aëdon ; vous en « aurez trois. Ma sœur sera l'amie d'Asthénie. « Dans des cœurs comme les nôtres, l'amitié est « nécessaire à l'amour : elle en est l'appui, la « confidente, le repos. »

Cléomènes consacre l'union des jeunes amans.

« Allez chercher votre sœur, dit-il à Aëdon.
« Amenez-la ici ; ne sortez plus de cette vallée,
« et tâchez d'y fixer l'Amour. Gardez-vous
« surtout de lui faire respirer l'air d'Athènes :
« il dégénéreroit bientôt. »

Aëdon et Asthénie ont marié leur jeune sœur à un homme digne d'elle. Ils ont vieilli comme Philémon et Baucis, et l'Amour ne les a pas quittés. Il s'est fixé au milieu de leurs descendans, simples et purs comme eux. Ailleurs, un imposteur a pris sa figure et son nom. Il dédaigne la médiocrité, la pudeur, l'innocence; il égare ceux qu'il perce de ses traits; il rit des maux qu'il cause, et il ne laisse rien après lui qui soutienne ou qui console.

Une ancienne tradition dit que le véritable Amour est encore dans la vallée solitaire. Mais il n'y a dans cette vallée ni palais, ni or, ni dignités. Elle est abandonnée à ceux qu'elle a vus naître, et ils n'en sont que plus fortunés.

LE TEMPS PASSÉ.

Monsieur et madame de Lamotte venoient de partir d'Amiens pour voir encore Paris, et les prodiges nouveaux que chaque jour présente à l'imagination étonnée (1).

« Ma chère amie, disoit M. de Lamotte, les « arts décroissent, tombent, s'anéantissent. Les « carrossiers mêmes ne font plus rien de bon. « Vous rappelez-vous combien étoit douce cette « chaise de poste dans laquelle nous roulâmes « le lendemain de notre mariage? — Si je m'en « souviens, mon ami! Et les chevaux qui nous « traînoient! ils sembloient avoir des ailes. « Ceux-ci trottillent à peine. »

M. et madame de Lamotte s'aimoient passionnément alors, et toute voiture convient à des époux amans. L'amour ne comptoit pas les heures, et les chevaux sont toujours excellens quand on n'est pas pressé d'arriver.

Aujourd'hui M. et madame de Lamotte sentent tout le désagrément des cahots, des lenteurs; et, impatiens de sortir d'une boîte, toujours incommode quand on n'a plus rien à se dire, ils trouvoient le voyage interminable.

« Ma chère amie, combien étoient jolies et

(1) En 1812.

« intéressantes ces jeunes paysannes qui dan-
« soient sous ce tilleul, à une lieue d'Abbe-
« ville! — Et les petits pâtres qui sautoient
« avec elles? ils étoient charmans. — Nous
« allons arriver à ce village. C'est aujourd'hui
« dimanche; on dansera. Nous nous arrêterons
« un moment. — Un peu de repos nous est
« nécessaire, et nous jouirons encore d'un
« spectacle qui nous a si vivement intéressés. »

On arrive. Madame de Lamotte prend le bras de son mari. Ils s'avancent lentement vers ce tilleul qui leur a laissé de si doux souvenirs. Ils se regardent et ne se parlent pas, mais ils pensent, chacun de son côté, et ils trouvent que le tilleul n'est plus si élevé, que ses rameaux sont moins touffus, que son feuillage est moins vert. Le tilleul n'a pas changé; mais les yeux de M. et de madame de Lamotte ne sont plus les mêmes.

M. de Lamotte trouve les pâtres grossiers et lourds. Madame de Lamotte trouve les jeunes paysannes sans agrément, sans physionomie; leur danse n'a plus d'expression; le plaisir ne règle plus leurs mouvemens. « Oh, ma chère
« amie, ce temps-ci ne vaut pas le nôtre. —
« Quelle différence, mon ami! Tout est mé-
« connoissable. »

Les villageois et leurs compagnes dansoient avec l'abandon d'une gaieté franche; le désir

brilloit partout; il embellissoit tout. Mais M. et madame de Lamotte avoient perdu cette chaleur sympathiquequi nous met en rapport avec tous les objets; ils avoient perdu le prisme enchanteur qui les pare du coloris de notre imagination.

« Ne trouvez-vous pas, ma chère amie, que « la porte St.-Denis a beaucoup perdu depuis « qu'on l'a restaurée? » Elle étoit couverte de mousse quand M. de Lamotte la vit pour la première fois, et cependant le *grandiose* l'avoit frappé. Il est maintenant à l'âge où on ne s'étonne plus de rien, auquel, par conséquent, on n'admire plus rien, où on ne jouit plus de rien.

Ils descendent à l'hôtel garni où ils ont logé trente ans auparavant. Celui qui tenoit cette maison est mort sans doute depuis long-temps; il seroit si vieux! il auroit l'âge de M. et de madame de Lamotte; mais ils ont vieilli sans s'en apercevoir. Rien n'est changé pour eux que ce qui les environne. Don heureux de la nature, qui nous fait mourir par degrés, peu à peu, sans que nous nous en doutions.

« Ce maître d'hôtel garni étoit un bien bel « homme, mon mari! — Sa nièce étoit si jolie, « ma femme! — Il avoit pour moi mille atten- « tions. — Caroline ne me regardoit jamais « sans sourire. — Les gens de la maison étoient

« empressés, obligeans; ils prévenoient nos « besoins et nos moindres fantaisies. — Ceux-ci « nous servent et ne nous aiment pas.—Le cœur « humain se refroidit tous les jours; il s'étein- « dra bientôt. »

M. de Lamotte avoit été très-bel homme, et mademoiselle Caroline le trouvoit fort à son gré. Madame de Lamotte avoit été très-jolie, et l'hôte mettoit un plaisir inexprimable à exécuter ses ordres. Ils étoient devenus vieux; on ne les servoit plus que pour leur argent; on pesoit les soins qu'on leur rendoit, au prix qu'on pouvoit en attendre. On les voyoit, comme ce voyageur regarde un chêne dépouillé au milieu d'une forêt verdoyante et vigoureuse. Il détourne sa vue attristée; il la repose sur le jeune ormeau, qui la flatte et l'égaie.

Le souvenir de mademoiselle Caroline agitoit M. de Lamotte, autant qu'on peut être agité à son âge. Sa mémoire fidèle lui rappeloit ses joues arrondies et colorées, ses grands yeux bleus, sa taille élancée, les grâces qu'elle mettoit dans le plus simple mouvement, et qu'elle répandoit avec profusion autour d'elle. Il ne put résister à l'envie de parler de mademoiselle Caroline, de s'informer de son état actuel, et il descendit chez l'hôte, sans rien dire à madame de Lamotte de l'espèce d'infidélité mentale qu'il lui faisoit.

A peine fut-il sorti de son appartement, que madame de Lamotte, cédant aussi à d'aimables souvenirs, voulut savoir comment étoit mort ce M. Duperron, si beau, si affable, si prévenant.

M. de Lamotte s'adresse à une femme aux yeux éraillés, au front ridé, aux joues cavées, au dos arqué, aux bras décharnés. Madame de Lamotte aborde un vieillard aveugle, impotent, cloué dans un fauteil à roulettes. Ils demandent des nouvelles de M. Duperron et de mademoiselle Caroline. « C'est moi, madame. — « C'est moi, monsieur. »

M. et madame de Lamotte les avoient cru morts, parce qu'ils ne les avoient pas reconnus; et en effet, ils s'étoient trompés de bien peu de chose : avoir tant perdu et tant à regretter, c'est être privé de la vie, moins le sentiment intime de sa nullité, sur lequel on cherche à s'abuser.

M. Duperron et mademoiselle Caroline demandent à leur tour comment ils sont connus de voyageurs qu'ils voient pour la première fois. M. de Lamotte se nomme; il rappelle certaines particularités de son séjour à l'hôtel de Troyes. « Vous êtes bien changé, monsieur, » lui dit froidement mademoiselle Caroline, et elle va donner quelques ordres dans l'hôtel.

Le vieux Duperron a l'image de madame de

Lamotte toujours présente à sa pensée ; il croit la voir ce qu'elle étoit il y a trente ans. Une vieille, qui conserve de l'amour-propre, doit désirer de retrouver aveugle l'ami ou l'amant qu'elle a quitté depuis de longues années ; mais qu'elle se garde bien de le toucher.

Duperron avance sa main tremblante ; madame de Lamotte hésite à présenter la sienne. Elle la donne enfin par complaisance, par pitié, et avec une sorte de répugnance. « Ah, ma-« dame, lui dit le bon homme, quelle illu-« sion vous venez de détruire ! cette main vient « de m'ôter une de mes plus douces jouissances. « Celle de madame de Lamotte étoit effilée, « potelée, charmante ; celle-ci est sèche et « ridée. Je me plaisois à vous voir ce que vous « fûtes ; je ne vous verrai désormais que ce que « vous êtes. Je ne prendrai plus la main de « personne.

« Voilà des gens bien extraordinaires, dit « madame de Lamotte, en rentrant chez elle. « Avoir l'impertinence de nous trouver vieillis, « eux, qui sont courbés sous le poids des infir-« mités ! Mon ami, approchons-nous de cette « glace ; nous sommes ce que nous étions hier, « il y a six mois, il y a un an. »

Si de vingt-cinq à soixante ans nous étions privés de miroirs, et qu'on nous en offrît un tout à coup, nous serions terrifiés ; mais on se

voit chaque jour, à chaque instant, et l'amour-propre est-là pour couvrir une ride naissante, pour persuader qu'elle n'existe pas.

M. et madame de Lamotte se font conduire chez un homme d'affaires, avec lequel ils n'ont pas eu de relations depuis long-temps, et qu'ils veulent charger de leur placer avantageusement quelques fonds. On leur dit qu'il est mort. « Cela ne m'étonne point, répond M. de La-« motte; il étoit si vieux! » Il étoit plus jeune que lui de dix ans.

Ils s'informent de Thérèse, jolie petite fille, qu'a dû laisser M. de Launay : on les invite à passer au salon. Madame de Lamotte court embrasser une jeune personne de quinze ans. Elle la trouve grandie, embellie. Ce n'est pas Thérèse qu'elle a embrassée; c'est sa fille. « Comme « le temps passe, dit-elle, et qu'il est fâcheux « pour cette jeune personne que celui-ci ne « vaille pas le nôtre! »

La petite répond à cette exclamation par un sourire malin. Elle regarde du coin de l'œil, un jeune homme qui lui sourit à son tour. Ils semblent se dire : Ce temps-ci est le meilleur; puisse-t-il durer toujours! Il passera pour eux, comme il a passé pour M. et madame de Lamotte.

Le salon se garnit de la plus aimable jeunesse. On cause, on folâtre, on rit, on chante, on

danse. « Quelle démence, quel bruit! disoit « M. de Lamotte; j'en aurai la migraine. » M. de Lamotte oublie qu'il a été un danseur infatigable, et qu'il a donné du cor de manière à assourdir ses voisins. L'exercice et le bruit convenoient à ses organes; ils les fatiguent aujourd'hui.

« On ne sait plus élever un jeune homme, « disoit madame de Lamotte. Autrefois les jeunes « gens étoient polis, prévenans, empressés. « Mon mouchoir est tombé deux fois, vous seul « l'avez relevé, mon ami. — C'est que je suis « du bon temps, madame de Lamotte. Et ces pe- « tites filles! Voyez leur gaucherie, leur phy- « sionomie immobile. Cela ne sent rien. Que « sont devenus ce doux abandon, cette aima- « ble mollesse, ce ton enchanteur qui distin- « guoient les jeunes personnes de notre temps? « Je crois, ma bonne amie, que le globe se « refroidit. »

Madame de Lamotte a les yeux usés, et ne voit pas que les politesses, les prévenances, les empressemens des jeunes gens s'adressent, comme de son temps, aux objets qui les charment. M. de Lamotte, qui n'y voit pas mieux qu'elle, prend la décence pour de la gaucherie, et ne se doute pas que ses regards scrutateurs chassent le sourire, que rappellera un mot de celui qui parle au cœur.

M. et madame de Lamotte alloient partout, vantant le passé, dénigrant le présent. Ils reçurent enfin ce billet :

« Le temps est toujours le même ; vous seuls êtes changés. Soumettez-vous, de bonne grâce, à la loi générale ; et de ce que vous êtes dépouillés de sensations, ne concluez pas qu'il n'en existe plus. Souvenez-vous surtout de ces deux vers :

On ne médit de la jeunesse
Que par le regret de vieillir. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN.

MÉLANGES CRITIQUES ET LITTÉRAIRES.

TOME II.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN.

TOME SECOND.

BRUXELLES,

De l'Imprimerie de HAYEZ frères et soeurs,
Editeurs du Théâtre de L. B. Picard,
Rue de la Montagne, sect. 5, nº 1023.

M DCCC XXII.

MÉLANGES
LITTÉRAIRES ET CRITIQUES.

LA DOT.

Adèle a seize ans ; elle est belle, belle, comme..... comme elle-même, car on ne peut la comparer à personne.

Adèle est faite comme les Grâces, et les Grâces semblent diriger jusqu'au moindre de ses mouvemens.

Adèle a de l'esprit ; mais elle n'en a que ce qu'il en faut à une femme pour qu'elle soit sans prétentions.

Adèle est bonne, et la bonté vaut mieux que l'esprit.

Elle a de la pudeur, et la pudeur est le fard de la beauté.

Ce petit chef-d'œuvre de la nature ne se doute pas de ce qu'il vaut, et c'est une qualité de plus.

La nature ne fait rien sans vues. Elle commence à faire sentir les siennes à Adèle. Adèle soupire et ne sait pas pourquoi.

Théodore et Adolphe, jeunes gens aimables et riches, sont venus passer quelque temps à

Paris, et ils ont aussi un penchant décidé pour le mariage. Les beautés de leur petite ville ont grandi avec eux, et de tous les objets qu'il voit croître, l'homme ne s'attache qu'à la plante qu'il a cultivée. Théodore et Adolphe viennent chercher à Paris un objet nouveau, séduisant, une épouse et peut-être une dot. L'amour d'abord : il est tout pour l'adolescence. L'or n'est que le second séducteur de l'homme.

Théodore et Adolphe sont inséparables. Admis dans les meilleures sociétés, ils n'ont pas encore éprouvé cette surprise, cette admiration, ce sentiment subit et profond que produit sur un cœur ardent la femme qu'il est destiné à aimer, qu'il aime déjà, qu'il aimera long-temps, dont il conservera toute sa vie un tendre souvenir. Ils promenoient dans Paris cette inquiétude vague, qui semble appeler l'objet qui doit y mettre un terme. Ils entroient partout, pour se distraire pour causer, pour acheter, pour échapper un moment à eux-mêmes.

Ils passent devant un superbe magasin de soieries. Pourquoi n'entreroient-ils pas là, comme ailleurs ?

Adèle est au comptoir ; elle est assise auprès de sa mère. Théodore et Adolphe oublient ce qu'ils alloient demander. Ils ont vu Adèle ; ils ne peuvent plus s'occuper d'autre chose. Adèle

baisse les yeux et rougit. Elle rougit davantage, lorsqu'elle regarde furtivement Adolphe.

On ne se dit pas un mot, et cependant on s'entend à merveilles. L'expression d'une physionomie heureuse est le plus vrai, comme le plus touchant des langages.

La mère, clairvoyante, ramène les deux jeunes gens à eux-mêmes et aux convenances, en leur demandant ce qu'ils désirent. Acheter, est le seul moyen de prolonger la plus douce et la plus dangereuse des jouissances. Ils achètent, ils achètent..... et lorsqu'il faut se retirer, ils croient avoir besoin de quelque chose encore.

Comment se séparer de cette figure enchanteresse, de ces bras arrondis, de ces doigts effilés, qui tantôt tiennent le mètre, et tantôt jouent avec les plis ondoyans de l'étoffe? Les deux jeunes gens sont ivres d'amour et de plaisir; mais les bourses sont vides. On ne reste pas chez une marchande, uniquement parce qu'elle est charmante. Il faut s'éloigner d'Adèle.

On comptoit acheter quelques bagatelles; on ne prévoyoit pas avoir un ballot à emporter. Point de voitures de place, point de crocheteurs. Un garçon de magasin offre ses services; on accepte avec empressement: on pourra du moins parler d'Adèle, si on ne la voit plus.

Adèle est fille unique. On croit M. Laroche

riche de cent mille écus, et on dit qu'il en donnera le tiers à sa fille, en la mariant. Adolphe et Théodore sont incapables de porter le désordre et l'affliction au sein d'une famille honnête. Il faut épouser Adèle, ou y renoncer; y renoncer est impossible. Pour l'épouser, il faut lui plaire, et il n'est pas possible de lui plaire et de l'épouser tous les deux.

Les deux amis se confient tout ce qu'ils pensent. Ils sont rivaux, ils le savent, ils s'en affligent sincèrement. Chacun pense qu'il ne peut exiger que son ami s'immole à sa félicité. Chacun se promet de ne plus revoir Adèle, et l'un et l'autre cherchent à l'oublier au sein de la dissipation.

Théodore rencontre dans un cercle une demoiselle, qui n'est pas jolie comme Adèle, qui n'est pas faite comme elle, qui pourtant mérite d'être distinguée, et qui a trente mille livres de rente. Quelques jours d'absence ont modéré l'émotion qu'il croyoit devoir croître sans cesse, et Théodore devient calculateur. « Il faut penser, disoit-il à son ami, que des gens comme « nous, qui se marient, sont obligés à tenir « une grande maison. Si la femme qu'on épouse « ne fournit pas à ce surcroît de dépense, on « est forcé de descendre au-dessous de son état; « et crois-tu, Adolphe, que les jouissances de « l'amour soient assez vraies et assez durables

« pour dédommager d'un pareil sacrifice? » Adolphe presse tendrement son ami dans ses bras « Que je suis heureux! lui dit-il. Tu n'as « jamais aimé Adèle, et je peux me livrer à « mes sentimens, sans craindre de faire ton « malheur. » Et il court chez M. Laroche.

Théodore va chez son notaire, il lui fait part de ses vues, et comme il ne connoît que lui dans la capitale, il le prie de faire les démarches nécessaires. Ce notaire-là ne ressemble pas à ses confrères : il aime les pots de vin, et une jeune veuve lui en a promis un considérable. Il parle à Théodore de cette dame, qui n'est pas jolie du tout, mais qui a soixante mille francs de revenu. Il lui fait observer qu'il ne suffit pas que la femme qu'on épouse fournisse à l'accroissement de dépense qu'elle occasionne à son mari; qu'elle doit encore contribuer à l'entretien, à l'éducation, et par suite à l'établissement des enfans qui peuvent naître. Théodore se rend à la solidité de ces raisons. Il sent que la jeune veuve, qui a soixante mille livres de rente, lui convient beaucoup mieux que la jolie demoiselle, qui n'en a que la moitié. Il se fait présenter chez la jeune veuve.

Il est beau garçon. Les préliminaires ne sont pas aussi longs avec une veuve qu'avec une jeune personne, qui a la timidité de l'inexpérience. Théodore est accueilli de manière à ce qu'il

puisse s'expliquer librement. On s'étoit entendu ce jour-là ; on étoit d'accord le lendemain.

Adolphe avoit couru chez M. Laroche, et il s'étoit arrêté à la porte. Il sentoit le besoin d'un prétexte plausible pour remonter au magasin, et l'amant qui aime avec passion ne trouve que son cœur. L'esprit du moment et l'adresse sont pour ceux qui n'ont que des sens.

Il faut monter cependant ou se retirer. Se retirer seroit bien dur ; mais que dire quand on sera monté ? Adolphe monte, parce qu'il lui est impossible de s'éloigner.

Madame Laroche n'est pas au comptoir ; Adèle y est seule, et l'embarras d'Adolphe augmente. Il s'approche avec timidité ; Adèle rougit comme le premier jour. Il veut lui adresser au moins quelques mots d'excuses, quelques mots d'usage ; il ne peut rien articuler. Adèle ne parle pas : que diroit-elle qui exprime ce qu'elle éprouve ? Elle voit Adolphe, elle croit l'entendre ; elle ose permettre à ses yeux de lui répondre ; elle se repent d'avoir répondu. Elle n'a pas d'idée précise du danger ; mais une voix intérieure lui dit qu'Adolphe est à craindre. Elle écoute cette voix qui ne trompe jamais ; elle tire avec force le cordon de la sonnette ; M. Laroche paroît.

Ici la scène change. Adèle se rassure, et Adolphe s'enhardit de la crainte de perdre Adèle. Il se nomme à M. Laroche, et M. Laroche connoît

sa famille. Il parle de son amour ; Adèle a déjà parlé du sien, parce qu'elle n'a pas un sentiment, une pensée qui sortent de ses habitudes, qu'elle ne les confie à ses parens.

Son cœur palpite d'aise en écoutant Adolphe peindre ce qu'il éprouve avec ce charme, cette chaleur, cette éloquence entraînante que l'amour donne seul. Forte de la présence de son père, elle ne pense plus à baisser les yeux. Elle les porte alternativement sur lui et sur son amant. Ils disent à Adolphe : Vous peignez ce que je sens ; ils disent à son père : Vous ferez mon bonheur.

Le père entend tout. Il embrasse sa fille, il serre la main d'Adolphe, et Adolphe se retire ivre de joie et d'espérance.

Il revient le jour suivant, et ce n'est plus au magasin qu'on le reçoit ; il est admis dans cette chambre reculée où la bonté et la franchise se dépouillent de la réserve austère qu'impose la présence des acheteurs. Il prolonge sa visite ; il revient le lendemain, tous les jours. Chaque jour Adèle aime davantage ; chaque jour elle est plus aimée.

« Vous ne parlez point de dot, dit enfin M. « Laroche à Adolphe. — C'est Adèle que je vous « demande. — On me croit riche ; mais j'ai es- « suyé des pertes. Je ne dois rien ; mais j'ai peu « de chose. — Vous avez Adèle ; n'est-ce pas « tout avoir !

« — Adèle, je n'ai plus rien à dire. C'est à « toi maintenant de répondre. » Adèle laisse tomber sa main dans celle d'Adolphe, et elle cache son trouble dans le sein de sa mère.

Le jour est fixé; il va naître, il paroît. Adolphe se montre brillant de jeunesse, de force et de bonheur. Adèle est parée de ses charmes et de son amour.

Ils sont l'un à l'autre. Une fête modeste célèbre leur union. Ils n'avoient pas besoin de fête; ce sera fête pour eux tous les jours : mais leurs amis communs avoient voulu être témoins de leur bonheur et y applaudir.

« Adèle, dit le lendemain Adolphe, reprends « cette petite cornette brodée et ce tablier de « taffetas noir qui te vont si bien. Tu les avois « quand je t'ai vue pour la première fois. — « Mon ami, je ne me pare que pour te plaire. « — Tu crois donc avoir besoin d'art? Tu te « connois bien peu. » Et Adèle a repris la petite cornette et le tablier noir.

« Adèle, veux-tu venir habiter ma petite « ville? Mes parens seront enchantés de t'y « voir; et nous viendrons visiter les tiens tous « les ans. — Ah! mon ami, un désert et ton « cœur! »

Dédaigner la parure, renoncer aux délices de la capitale, vivre uniquement pour son mari, n'est-ce pas lui avoir apporté une dot? Qu'en

pensez-vous, messieurs, qui n'avez épousé que de l'argent ? Le bonheur est-il caché au fond d'un sac ?

On dit dans tout Paris : Théodore a fait un excellent mariage ; Adolphe s'est marié comme un sot.

Théodore a pris une femme qu'il n'aime pas, et qui dépense en folies le revenu qu'elle lui a apporté. Capricieuse, acariâtre et jalouse, elle se plaint de ne pas inspirer d'amour en faisant tout pour se faire haïr. Elle a rendu sa présence et sa maison insupportables à son mari ; elle l'a forcé de fuir et d'aller cacher, au sein de sa famille, ses chagrins et ses regrets.

Qu'a trouvé Théodore dans sa ville natale ? Adolphe toujours plus heureux, sa jeune épouse toujours simple, modeste, économe, embellie du bonheur qu'elle donne et qu'elle partage.

Toutes les jeunes personnes sans dot ne sont pas des *Adèle*, je le sais ; je sais aussi qu'il en est qui lui ressemblent et qui ne se marient pas.

VERS

PRÉSENTÉS A MADAME ***,

LE JOUR DE SA FÊTE.

Trop souvent on chanta la Gloire,
Son éclat et son front altier.
Je hais l'implacable Victoire,
Et ses autels, et le laurier
Qu'offre la Muse de l'histoire.
Emblèmes de l'ambition,
Valez-vous la suave rose
D'un sein qui jamais ne repose,
Ou les prodiges d'Amphyon ?

Volez, héros, que le ravage
Annonce vos affreux désirs :
Pour moi, je prétends vivre en sage
Entre les arts et les plaisirs.

Poussé par un tendre délire,
J'ai long-temps chanté les amours :
Aux sons affoiblis de ma lyre
Je dois encore quelques beaux jours.
De leur flambeau, prêt à s'éteindre,
J'éloigne la froide pitié :
La vieillesse n'est pas à plaindre,
Quand il lui reste l'amitié.
Toi, qui sais si bien la connoître,
En moduler les doux accens,
Que pour épurer son encens
Sa main prévoyante a fait naître,
Bonne Henriette, autour de toi
Porte cet œil tendre et timide :

Applaudis-toi, nouvelle Armide,
Tout ici reconnoît ta loi,
Non pas cette loi délirante
Qu'imposoit une aveugle amante
Au plus amoureux des chrétiens,
Ton joug léger, flatteur, aimable,
Annonce la main adorable
Qui sur nous verse tous les biens.

Vois cet époux, heureux encore
Après quinze ou seize printemps;
Il brave les progrès du temps;
Sa vie entière est une aurore.
Vois, avec ces jeunes enfans,
Croître le juste orgueil d'un père:
Ils lui promettent les talens,
Les douces vertus de leur mère.

Ici, du plus heureux des choix
L'aimable secret se révèle:
On leur assuroit à la fois
Et la leçon et le modèle.

Ces objets de tes premiers vœux
Ne suffisent pas à ton âme.
Il faut à son active flamme
D'autres élans, d'autres heureux.
A l'amitié toujours fidèle
Cette âme expansive, sur nous,
Laisse tomber une étincelle
De ce feu si pur et si doux.

Reçois notre plus tendre hommage.
Si nous oublions en ce jour,
Et le clairon et le tambour,
Et le deuil qui suit le carnage,
S'il est un moment pour l'amour,
Ce calme heureux est ton ouvrage.

L'ESPRIT
ET LA CHOSE.

L'esprit et la chose sont deux mots, qui, pour quelques gens, ont la même signification, et sur lesquels, pourtant, il est bon de s'entendre. Dans le cas dont il s'agit, je définis le mot esprit *profession de principes*, et la chose *conduite*. Voyons si la différence est aussi marquée que je viens de l'établir.

Un homme proclame hautement la nécessité de la morale; il conseille à tous la pratique des vertus sociales, et il leur en donne l'exemple. Pour lui l'*esprit* et la *chose* n'ont qu'un sens et ne font qu'un mot.

Un magistrat est pénétré de l'obligation de remplir ses devoirs. Une solliciteuse charmante pénètre jusque dans son cabinet. Elle tombe à ses genoux, et ses larmes ajoutent à sa beauté l'attrait touchant de la douleur. Le magistrat reste froid, impassible, et il prononce contre elle. Pour lui encore l'*esprit* et la *chose* ne font qu'un.

Un vieux marchand sait, depuis son enfance, que la bonne foi est la première obligation du négociant, et la plus scrupuleuse droiture a toujours réglé sa conduite. Une banqueroute

l'a forcé de suspendre ses paiemens. Il a demandé le temps nécessaire pour réaliser ce qu'il a. Il va payer jusqu'au dernier écu, et il quittera le toit qui l'a vu naître, avec le juste orgueil que donnent une conscience pure et une pauvreté noble. En lui, l'*esprit* et la *chose* sont en accord parfait.

Pour qui connoît bien ces trois hommes-là, et ne connoît qu'eux, l'*esprit* et la *chose* sont synonymes. Mais celui qui a observé la pauvre espèce humaine..... Hélas, hélas! et quatre fois hélas!

Cette mère n'existe que pour sa fille. La jeune personne a tout au plus quinze ans, et déjà on parle sérieusement de la marier. Sa bonne mère accueille, avec bienveillance, tous les jeunes gens qui paroissent pouvoir convenir. Huit jours sont écoulés, et aucun ne se prononce. La bonne mère s'afflige profondément. Sa fille a de la naissance, de la beauté, de la fortune; que faut-il donc pour fixer un homme? Celui de tous qui convient le moins à Julie ose la demander, et sa mère conclut le mariage. Cette condescendance étonne, fait parler; la maman désarme les censeurs. Sa fille est assez riche, dit-elle, pour ne pas chercher à s'enrichir encore. Il est bien doux pour elle de la marier selon son cœur. Nos momens de bonheur sont si rares, si fugitifs! Priver sa fille

d'un jour, d'une heure de félicité, c'est méconnoît ou trahir le premier devoir d'une mère.

Julie n'aime pas celui auquel on la donne; elle n'aime personne, et ne voit encore dans le mariage que l'indépendance, des diamans, un équipage, une livrée. Pourquoi donc tant de précipitation? Vous ne le devinez pas? Julie est bien, très-bien; elle est l'objet de toutes les préférences, et sa mère n'a que trente-deux ans! Cette mère veut plaire encore, et elle sait qu'elle plaira, quand elle n'aura plus auprès d'elle une rivale dangereuse. Ici, l'*esprit* et la *chose* sont en opposition.

Depuis deux ans, un jeune homme estimable sollicite la main d'Hortense. Le père de la jeune personne diffère de mois en mois, de semaine en semaine. Il veut connoître à fond le caractère et les habitudes de son gendre futur : dans une affaire de cette importance, un père prudent ne précipite rien. Celui-ci convient que le jeune homme aime passionnément Hortense; mais décemment il ne peut passer les jours entiers avec elle, et que fait-il ailleurs? On sait qu'il a adressé des choses obligeantes à une dame assez jolie, et qu'il a perdu dix louis à la bouillotte. Le bon père s'inquiète, s'alarme. Delmas a du penchant à la galanterie, et il aime le jeu. Il se contraint à présent; mais à peine sera-t-il marié qu'il se

livrera sans réserve à ses goûts dominans. Un père doit tout prévoir pour un enfant sans expérience, et l'empêcher de consommer un sacrifice, sur lequel elle gémiroit pendant le reste de sa vie. Le mariage est rompu. Voilà l'*esprit.*

Ce père, en mariant sa fille, est obligé de lui rendre compte du bien de sa mère, et il ne veut pas se dégarnir. Voilà la *chose.*

D'après un vieil adage, qui ne connoît que son pays, ne connoît rien. Il faut voyager, observer les mœurs, les coutumes, la politique des différentes nations. C'est de cette comparaison que résulte la connoissance approfondie des hommes, voilà l'*esprit;* voilà ce que disoit un jeune homme fort riche qui avoit épuisé les plaisirs de Paris.

Il part, il voyage, il revient. En Italie, il n'a vu qu'une chanteuse; en Angleterre que des chevaux; en Allemagne que le *vidercome.* Il est rentré chez lui avec de l'argent de moins et des ridicules de plus. Voilà la *chose.*

Cette dame ne prononce jamais le mot *vertu*: elle fait mieux; elle donne à la sienne l'extension la plus rigoureuse. Elle n'affecte pas d'aimer passionnément son mari: elle sait que les vaines démonstrations ne persuadent personne. Elle rougit si vous lui touchez le bout du doigt; elle baisse les yeux si vous hasardez quelques mots un peu gais. Elle croit que la pudeur est

une glace, que ternit le moindre souffle, et elle veille continuellement sur la sienne : c'est un bien qui ne lui appartient plus, un dépôt sacré dont elle doit compte à son époux. Tels sont les principes que dévoilent ses moindres actions, ses discours les plus indifférens; tel est enfin son *esprit.*

Mais elle se dédommage en secret de la contrainte qu'elle s'impose en public. Ce n'est qu'une prude. Voilà la *chose.*

Dupont veut se marier. Il n'est pas absolument nécessaire d'être très-amoureux de sa femme. Mais un homme délicat veut que son épouse jouisse des agrémens de la vie, et pour cela il faut une dot. Dupont estime la famille Roger au point de prendre Amélie avec ses seuls appas, sans les considérations puissantes qu'il vient de développer. Il les soumet au jugement de M. Roger, qui trouve que M. Dupont a le meilleur *esprit.*

Dupont doit cinquante mille écus. Le lendemain de son mariage il apaise ses créanciers. Amélie a de plus un homme dont elle ne se soucie pas, et une dot de moins. Voilà la *chose.*

Il faut de la religion. Elle seule unit toutes les classes de la société, et garantit à chacun la sûreté de sa personne, et de ses propriétés. D'après ce principe, d'une vérité incontestable, madame de Villefranche fait instruire sa petite Amélie dans le dogme, et la ploie à

la pratique. Exactitude aux offices, conférences, lectures édifiantes sont pour cette enfant la conséquence du louable *esprit* de sa mère.

Mais cette mère la conduit le soir au bal : il faut un peu de relâche. Les livres pieux ne disent rien à sa raison, qu'ils lui ordonnent de soumettre; rien à son cœur, qu'ils lui prescrivent de dompter; rien à son esprit, qu'elle doit tenir dans l'humiliation. La *russe*, la *walse*, parlent à tous ses sens, les éveillent, les charment. Le catéchisme est oublié; les impressions voluptueuses restent. Voilà la *chose*.

On ne parloit que du désintéressement et de la bienfaisance de l'avocat Fortin. Il donnoit au moins cent écus par mois aux pauvres de son arrondissement, et il plaidoit gratuitement pour ceux qui ne pouvoient lui offrir d'honoraires. Tous les cercles retentissoient de ses éloges; il inspiroit une confiance universelle; c'est ce qu'il vouloit. Voilà son *esprit*.

L'occasion qu'il épioit se présente enfin. D'un trait de plume, il vient de dépouiller un mineur d'une terre de trente mille livres de rente. Voilà la *chose*.

Cette femme n'est plus jeune; mais elle est belle encore. Célèbre il y a quelques années, elle ne peut se résigner à une vie obscure et oisive. Elle a conservé de brillantes connoissances, elle cultive leur bienveillance avec

soin, et elle se fait un plaisir de rendre d'éminens services. Voilà l'*esprit;* voyons la *chose.*

Cette femme est, ce qu'on appeloit il y a quelques années, une *intrigante.* Elles sont en assez grand nombre, sans cependant former un corps. Si elles se connoissent, c'est pour s'éviter, de peur de se trouver en concurrence. Elles prennent chacune un département, comme si, par une convention tacite, elles s'étoient partagé les affaires. La dévotion et l'amour s'allient parfaitement avec l'intrigue. Ce qui seroit, pour d'autres, jouissance ou habitude, n'est pour les intrigantes qu'un ressort. Elles n'adoptent rien comme principe; elles emploient tout comme moyen.

On les méprise, on les craint; on les ménage, on les recherche. On leur fait honneur de bien des choses où elles n'ont eu aucune part, quoiqu'elles ne négligent rien pour le faire croire : c'est la fatuité de leur état.

On commence le métier d'intrigante par ambition, par avarice; par inquiétude; on le continue par nécessité, pour conserver la seule existence qu'on ait au monde. Une intrigante est l'objet des prévenances, tant qu'on lui suppose du crédit. Elle tombe dans un avilissement décidé, du moment où elle reste oisive, parce que cette oisiveté décèle son impuissance.

J'allois continuer mon portrait, lorsqu'un

de mes auditeurs m'interrompit assez brusquement. « Hé, que diable, monsieur, vous avez « du genre humain une singulière opinion. Sur « douze ou quinze individus que vous venez de « peindre, il y en a tout juste trois d'estimables. « — Et c'est beaucoup, monsieur. — A Paris, « peut-être, où il est si facile de cacher..... — « A Paris, dans toute la France, dans toute « l'Europe, en Turquie même. Qu'est-ce qu'un « derviche? un homme qui porte continuellement un masque; qui se venge par la dissimulation, la duplicité, la perfidie, des privations qu'il s'est imposées. Une famille unie, « un bon ménage lui rappellent qu'il n'a point « de femme, point d'enfans. Tortueux dans sa « marche, adroit dans ses insinuations, et toujours à l'abri du reproche, il brouille la « femme avec son mari, le père avec ses enfans. Il porte une mère à donner son bien « aux vrais croyans, parce que son fils ne « lit pas le *Koran* et ne fréquente pas les *mosquées*. Il aiguise indirectement les poignards « du fanatisme. Il prêche secrètement l'excellence du célibat, et il triomphe quand il a « fait un malheureux comme lui. — Allons, « allons, monsieur, je suis persuadé qu'il y a « beaucoup plus d'honnêtes gens que vous le « croyez. — Tous devroient l'être, monsieur; « voilà l'*esprit*. Très-peu le sont; voilà la « *chose*. »

LES USAGES.

Monsieur Werdock est depuis quelques semaines à Paris. Vous désirez savoir ce qu'est M. Werdock? M. Werdock est Lapon, et passe dans son pays pour un très-bel homme, parce qu'il a quatre pieds trois pouces, le nez épaté, et un goître. Il est très-considéré en Laponie, parce qu'il possède cinquante rhènes, ce qui fait qu'il mange du fromage, qu'il boit du lait tous les jours; qu'il est somptueusement vêtu de peaux de ses animaux, mollement couché sur ses vieux habits, et qu'avec son superflu, il a le plaisir, tous les dimanches, de boire un litre d'huile de poisson.

Son éducation a été très-soignée. A la vérité, il ne sait ni lire, ni écrire; mais il a passé ses étés de deux mois dans la belle ville de Whardus, dont l'étendue est égale au moins à celle du palais royal et de ses dépendances, et on sait que le ton des grandes villes est ce qui constitue essentiellement l'éducation.

Comme le globe entier est le patrimoine de l'industrie française, M. de Listrac, mauvais cuisinier, mauvais barbier, mauvais écuyer, s'est établi à Whardus, après avoir fait naufrage sur les côtes de Norwège, et il a persuadé

aux habitans qu'il est excellent musicien, et meilleur danseur. M. de Listrac est Gascon.

Un grand doit se laisser voler ;
C'est un ton qui sent l'opulence.

M. Werdock s'est empressé de se mettre entre les mains de M. de Listrac, qui lui a appris à sauter comme une pie, et à jouer du violon comme un aveugle ; ce qui a paru admirable dans la ville de Whardus.

Or, comme M. de Listrac ne sait pas le lapon, il est forcé de parler français à ses élèves, et M. de Werdock, qui a de l'esprit, et qui sera même de l'académie de Whardus quand il y en aura une, savoit assez de mauvais français à la fin de l'année, pour ne pas écorcher les oreilles de ceux qui ne mettent pas de différence entre Crébillon et Voltaire.

Et comme un Gascon a un peu d'amour-propre, M. de Listrac a été bien aise de présenter son élève chéri à un savant français, qui a voulu voir la comète de différens points du globe; qui a été fort étonné de ne pas trouver d'observatoire à Whardus, et qui n'en a pas moins écrit un excellent ouvrage, dans lequel il démontre que si on ne sait pas ce qu'est une comète, on ne sait pas non plus ce qu'elle n'est pas.

Et comme on peut savoir tout cela, et n'être pas un échappé de la tour de Babel, notre as-

tronome, qui ne sait pas un mot de lapon, a proposé à M. Werdock de le suivre en qualité de secrétaire-interprète.

Et M. Werdock, très-étonné d'apprendre que les frontières de la Laponie ne fussent pas les bornes du monde, et très-aise de voir des terres et des hommes nouveaux, a mis ordre à ses affaires, et a suivi le savant.

Et le savant, qui s'est bien trouvé de la docilité de M. Werdock, lui a proposé de l'accompagner jusqu'à Paris, et lui a promis de le renvoyer en Laponie sans frais; ce qui paroissoit très-facile, puisque les journaux du 30 avril 1812, nous disoient qu'un savant de Tubinge a trouvé le secret de diriger les ballons.

M. Werdock, en arrivant à Paris, a été un peu étourdi et de ce qu'il voyoit, et des épithètes qu'on lui prodiguoit, et surtout de la répugnance qu'il inspiroit aux femmes, lui qui passoit pour le plus aimable libertin de la ville de Whardus. Il s'est plaint à son savant, qui lui a répondu qu'il avoit un moyen certain de changer les injures en éloges, et le dégoût en marques d'empressement. Il a publié partout qu'il a amené avec lui un habitant de ce point de la terre où Regnard a écrit :

Stetimus hic tandem nobis ubi defuit orbis.

Et le public, toujours engoué des choses nouvelles, a épuisé aussitôt toutes les éditions des

œuvres de Regnard. Chacun vouloit savoir ce que c'est qu'un Lapon, en attendant qu'il pût contempler la face grotesque de M. Werdock. On se le dispute, on se l'arrache; il est du bon ton d'avoir M. Werdock à dîner.

M. Werdock est un homme traitable. Il dîne partout, il mange de tout, et quand on lui donne au dessert un verre d'huile de poisson, il convient franchement qu'on peut s'accoutumer à la cuisine française.

Beaucoup de nos usages déplaisent à M. Werdock, uniquement parce que ce ne sont pas les siens; et, à cet égard, M. Werdock juge comme la plupart des hommes. Il ne concevoit pas, entre autres choses, qu'on pût rester trois heures assis, en tenant à la main de petits morceaux de carton rouges et noirs. Son savant, qui sait autre chose que déraisonner sur les comètes, lui a appris que l'origine des cartes est noble, très-noble, puisqu'elles ont été imaginées pour amuser un prince, qui perdoit ses états en faisant sa partie. Et comme l'astronome possède son père Daniel, il a prouvé à M. Werdock que le piquet est un jeu symbolique, allégorique, politique, historique; qu'il renferme des maximes très-importantes sur la guerre et le gouvernement, et qu'une foule de gens jouent toujours à ce jeu-là, sans en connoître la profondeur et le mérite.

As est un mot latin, qui signifie *une pièce de monnoie, du bien, des richesses.* Les *as* ont la primauté sur les *rois*, pour marquer que l'argent est le nerf de la guerre.

Le *trefle*, herbe si commune, signifie qu'un général ne doit jamais faire camper son armée dans les lieux où le fourrage peut lui manquer.

Les *piques* et les *carreaux* désignent les magasins d'armes, qui doivent être toujours bien fournis. Les *carreaux* étoient de lourdes flèches, qu'on nommoit ainsi parce que le fer en étoit carré.

Les *cœurs* représentent le courage des chefs et des soldats.

David, *Alexandre*, *César* et *Charlemagne* sont à la tête des quatre couleurs, pour marquer que quelles que braves que soient les troupes, elles ont besoin de généraux courageux, prudens et expérimentés.

Le titre de *varlet* étoit autrefois honorable, et les grands seigneurs le portoient jusqu'à ce qu'ils eussent été armés chevaliers. Les quatre *varlets*, appelés aujourd'hui valets par corruption, *Ogier*, *Lancelot*, *Lahire* et *Hector*, étoient des capitaines distingués du temps de Charlemagne et de Charles VII. Les valets représentent donc la noblesse, et les basses cartes désignent les soldats.

Dans tous les temps, les princesses ont visité

les camps, et les quatre dames représentent la reine *Marie d'Anjou*, *Agnès Sorel*, *la pucelle d'Orléans* et *Isabeau de Bavière*.

Après que l'astronome eut expliqué à M. Werdock ce qu'étoient David, Alexandre, César et Charlemagne, M. Werdock a montré la plus grande envie d'apprendre le piquet; mais lorsqu'il a su que les dames jouent rarement ce jeu-là, il s'est décidé pour le *boston*, parce qu'il aime beaucoup les dames, qui ne le regardent que comme un animal curieux. Mais elles ne sont pas fâchées de plaire, même à l'homme qu'elles ne veulent pas aimer.

M. Werdock a fait enfin son début au boston, dans une maison où on lui a donné un splendide dîner. Il a joué assez passablement, pour un Lapon; mais il a été fort étonné, quand, à la fin de la partie, on lui a demandé l'argent des cartes. A une table voisine, une dame répétoit à chaque instant: *au flambeau*. M. Werdock demande ce qu'a de commun le flambeau et la partie; on lui répond que mettre au flambeau c'est payer les cartes.

M. Werdock juge, avec beaucoup de sagacité, qu'un maître de maison qui tire quinze à vingt francs de cartes qui coûtent trois livres, est un nécessiteux, qui n'a pas le moyen de donner un dîner de cent écus. En conséquence de ce raisonnement, il se lève, après avoir payé

ses cartes, et il va glisser dans la main du maître de la maison ce qui lui reste de la monnoie que son savant lui a mise dans la poche. Le maître de la maison lui demande ce que cela signifie. « Puisque vous vendez des cartes, lui répond « M. Werdock, à plus forte raison devez-vous « vendre un excellent et cher dîner, et je paie « mon écot.—Je donne mon dîner, cher Lapon, et « je ne vends pas mes cartes : ce sont les profits de « mes domestiques. — Vous ne payez donc pas « vos domestiques? Vous laissez ce soin-là à vos « amis? — Je les paie et très-exactement. — « Et vous leur permettez de faire chez vous le « commerce de cartes? — C'est l'usage. — Et « ces dames, qui disent : *au flambeau, et payez* « *les cartes*, sont donc les dames d'affaires de « vos domestiques? — On ne les qualifie pas « ainsi. — Oh! la qualification ne fait rien à « la chose. Au reste, vos laquais sont bien heu- « reux : voilà deux belles dames, qui, pendant « toute une soirée; ne se sont occupées que « d'eux. — C'est l'usage. — Cet usage-là a « quelque chose d'ignoble.

« Sans doute, l'usage permet aussi à vos do- « mestiques de faire payer à vos amis les longs « bâtons avec lesquels ils poussent ces boules « blanches, l'huile qu'on use pour les éclairer, « ces petits carrés d'os, tachetés de noir, qu'ils « jettent avec tant de bruit dans cette boîte

« ouverte, et le sperme de baleine, qui brûle,
« auprès d'eux? — L'usage, au contraire, dé-
« fend cela. — Il y a donc contradiction dans
« vos usages? — Hé! mon cher Werdock, il
« n'y a que cela dans le monde. Tel qui prêche
« la tempérance le matin, s'enivre le soir. Tel
« autre, qui fait profession d'aimer les hommes,
« dépouilleroit son voisin, s'il pouvoit le faire
« impunément. Celui-ci vante les douceurs de
« la vie privée, et intrigue sourdement pour
« renverser un honnête homme, dont il con-
« voite la place. Celui-là exige que ceux qui
« sont sous sa dépendance remplissent leurs
« devoirs, et il enfreint tous les siens. Que vous
« dirai-je! ces abus-là sont bien plus graves
« que celui de faire payer les cartes, et la so-
« ciété n'en va pas moins son train. — A la
« bonne heure. Mais ces abus-là naissent des
« passions, que nous ne sommes pas maîtres de
« détruire, et il suffit d'un acte de votre
« volonté, pour que vos valets cessent de tenir
« tripot chez vous, et pour que les dames s'oc-
« cupent un peu de ceux qui les entourent, et
« non de la recette de l'antichambre. »

Assez bien raisonné pour un Lapon.

M. Werdock s'instruit tous les jours. Son savant se félicite de l'avoir produit dans le grand monde, et nos dames commencent à croire qu'un Lapon est un être pensant.

Comme une idée en amène toujours d'autres, qui sont relatives à la première, une dame, qui a cultivé sa raison et son esprit, et qui n'en est pas moins modeste, demandoit au savant si un Lapon est de la même race qu'un Parisien, qui descend évidemment d'Adam; si un Caffre est de la race du Lapon; si un Albinos est de la race des Caffres; si un Nègre est de la race des Albinos. Le savant a répondu qu'un homme, qui a continuellement dans ses mains l'astrolabe et le télescope, ne s'occupe pas de ces puérilités. M. Werdock a souri, et comme le sourire d'un Lapon doit signifier bien des choses, la dame a pressé M. Werdock de s'expliquer.

« Je pense, dit-il, qu'il est plus aisé et plus « utile d'observer et de connoître ce qu'on « a sous la main, que de se perdre dans l'espace « à considérer ce qui n'est pas fait pour nous; « et si un cheval n'engendre pas un éléphant, « un mâtin un roquet, une renne un ours « blanc, il n'est pas présumable qu'un Pari- « sien, un Lapon, un Caffre, un Albinos et « un Nègre descendent du même père. »

Quand un Lapon pense et s'exprime ainsi, la curiosité qu'a inspirée sa figure grotesque, change de nature, et on désire le faire parler. Une autre dame, trop jolie pour s'être occupée d'autre chose que d'elle, demande à

M. Werdock ce qu'il pense des dames françaises. « Madame, celles qui vous ressemblent « sont charmantes. » Dire à une femme qu'elle est charmante, et ne lui dire que cela, c'est déclarer qu'on n'a que cela à lui dire, et la dame a bien voulu prendre la réponse de M. Werdock pour un compliment.

Deux divinités sont l'objet du culte de la plupart de nos jeunes dames; la mode d'abord; l'amour après. Il étoit bien naturel de demander comment se mettent les Lapones. M. Werdock a répondu qu'elles se mettent toutes d'une manière simple, commode, et absolument uniforme. Qu'ainsi, en Laponie, l'art ne crée pas la beauté; qu'une jolie femme n'y doit rien qu'à la nature; qu'elle n'a pas besoin de ruiner son mari pour paroître belle; qu'enfin, le vêtement des Lapones riches consiste en quelques peaux de rennes, dont elles mettent le poil en dedans l'hiver, et en dehors l'été. « Oh, quelle horreur! — Prenez garde, ma- « dame, qu'il n'est pas de mode qui ne gâte « plus ou moins la nature, et que ce qui pa- « roît ridicule au premier coup d'œil, devient « charmant par l'habitude. C'est la beauté « qu'on cherche d'abord, et si, avec elle, il se « trouve un cœur sous l'habit le plus bizarre, « celle qui le porte est toujours certaine de « plaire.

« — M. le Lapon se forme avec une rapidité « inconcevable. — Peut-être, madame, me trou- « vera-t-on très-déformé en Laponie, car tout « est relatif, et ce que vous daignez applaudir « ici, pourroit bien n'être à Whardus que du « galimatias. Au surplus, j'avoue que je dois « beaucoup au savant mon ami. Il m'a procuré « un homme complaisant, qui me conduit par- « tout, me montre tout, et m'explique tout. Si « j'osois me permettre d'opposer quelques-unes « de vos modes à celle que vous trouvez horri- « ble, peut-être l'avantage seroit-il en faveur « des Lapones. — Oh, par exemple, voilà qui « est un peu fort. Hé bien, M. le Lapon, voyons « vos contrastes.

« — Mesdames, mon complaisant m'a con- « duit dans une vaste salle, garnie, sur toutes ses « faces, de rayons chargés de gravures faites « depuis l'invention de l'art jusqu'aujourd'hui. « J'ai de la mémoire, et je me rappelle très-bien « qu'aux 12e, 13e et 14e siècles, les jolis hom- « mes portoient une soutane, qui descendoit « jusqu'aux pieds, et se couvroient la tête d'un « capuchon, qui tomboit sur les yeux, qui « étoit garni d'un bourrelet sur le bord et « d'une longue queue par derrière. Vous con- « viendrez, mesdames, que ces jolis messieurs- « là n'étoient pas mieux mis que des Lapons, « et on les trouvoit fort bien, parce qu'on étoit « fait à la soutane et au capuchon.

« Sous votre roi Charles V, on eut des habits « *blasonnés.* Les dames portoient les armoi- « ries de leurs maris à droite, et les leurs à « gauche. Ces armoiries couvroient toute la *jupe* « sur sa largeur et sur sa hauteur, et cette « bigarrure attiroit plus ou moins de considéra- « tion, selon que la famille étoit plus ou moins « ancienne. En Laponie, nous ne demandons « pas de qui est fille une jolie femme ; elle « séduit; elle est au premier rang, et à cet égard « encore, je ne crois pas que le désavantage soit « pour les Lapones.

« Sous Charles VI, on imagina l'habit *mi-* « *parti*, c'est-à-dire, que tout un côté, du haut « en bas, étoit d'une couleur, et l'autre côté « d'une couleur différente. Cette mode n'est pas « éteinte : on la retrouve encore sur la per- « sonne efflanquée de quelques bedeaux. Je « vous demande, mesdames, quelle est la plus « bizarre d'une femme couverte d'une pellete- « rie douce et chaude, ou de celle qui est « rouge à droite et noire à gauche ?

« Sous François II, les hommes avoient trouvé « qu'un gros ventre donnoit un air de majesté, « et ils se firent faire des ventres à la polichi- « nelle. Les dames crurent qu'un derrière volu- « mineux avoit de la grâce, et elles eurent des « derrières postiches. Jamais les Lapons ne se « sont avisés de se faire bossus par devant, ni « les Lapones par derrière.

« Sous ce même règne, les femmes imagi-
« nèrent tout à coup de se couvrir le visage d'un
« masque appelé *loup*. Elles alloient masquées
« au bal, à l'église, au spectacle, à la prome-
« nade. On suivoit la dame masquée, lorsqu'elle
« avoit de la taille et de la grâce, et souvent,
« lorsqu'elle levoit son masque, on regrettoit
« les pas qu'on avoit faits, et on finissoit par
« rire des espérances qu'on avoit conçues. Nos
« Lapones ne trompent personnes; elles se mon-
« trent ce qu'elles sont, et je crois qu'ici,
« mesdames, l'usage du *loup* n'est pas tout-à-
« fait perdu: un marchand m'a proposé, hier,
« pour ma femme, du blanc, du rouge, du
« noir et du bleu.

« Sous Louis XIV on portoit des perruques
« qui tomboient jusqu'à la ceinture. On trou-
« voit cela très-beau. J'ai vu jouer, il y a deux
« jours *Zémire et Azor; Azor* a une perruque
« précisément à la Louis XIV, et elle contri-
« bue singulièrement à le rendre hideux.

« Ne disputons pas sur les modes; celle qui est
« en vogue est incontestablement la meilleure.
« D'ailleurs, un homme dont l'œil n'est pas
« blessé par quelque exagération nouvelle, sé-
« pare la jolie femme de ses habits: c'est elle
« seule qu'il voit; et souvent, après avoir causé
« deux heures avec elle, il lui est impossible de
« dire comment elle étoit mise.

« — M. le Lapon a raison, mesdames. Ce « n'est pas pour les hommes que nous nous ha- « billons, c'est uniquement pour nous. Quoi « de plus agréable que de critiquer le chapeau « de madame une telle, la robe de madame « telle autre, lorsque nous sommes à l'abri de « la critique! Vous n'y êtes jamais, mesdames, « dit un monsieur qui avoit écouté jusque-là. « La critique prend sur tout, parce qu'il n'est « rien qui ne lui donne à prendre. Au besoin « elle convertiroit en sottise la timide naïveté « des grâces. — Vous m'effrayez, monsieur le « comte. Hé! que peut dire de ma mise le cri- « tique le plus rigoureux? — Que vous n'avez « pas besoin d'art, madame, et que ce luxe nuit « à la nature, qui a tout fait pour vous. — Ré- « pondre par un compliment, c'est ne rien dire « du tout. Au reste, je suis persuadée que la « beauté doit être voilée et non couverte, et « que nos étoffes légères, qui laissent entrevoir « les formes, sont fort au-dessus des peaux de « rennes, qui empêchent de rien deviner. Soyez « franc, M. le Lapon. — Il me semble, madame, « qu'à force de deviner ici, il ne reste plus rien « à connoître. Mais revenons, s'il vous plaît.

« Vos mamans se souviennent très-bien d'a- « voir vu les femmes de distinction ressembler « à des guêpes. Elles se serroient le bas de la « taille de manière à ne pouvoir respirer, et la

« partie inférieure du corps étoit passée dans « des cerceaux de douze pieds d'envergure : on « appeloit cela un panier. J'ai vu une gravure « représentant une dame dans son carrosse, les « extrémités de son panier sortent par les ouver- « tures des glaces, à droite et à gauche. Dans « une autre gravure, des dames traversent les « appartemens de Versailles. Elles font jouer « leurs paniers dans tous les sens pour passer « les portes, trop étroites de deux pieds.

« Il y a quelques années, les hommes ont « quitté la perruque; les femmes s'en sont affu- « blées, et elles ont poussé la recherche jusqu'à « vouloir être blondes le matin, et brunes le « soir.

« Il y a cinq ans, vos jeunes gens bouton- « noient leur culotte sur le genou, afin de pa- « roître cagneux. En Laponie, on aime à pa- « roître droit quand on l'est. Les Lapones ne « conçoivent pas que la beauté puisse gagner « quelque chose à détruire l'harmonie qui règne « entre la chevelure et le teint, et si une dame « en paniers avoit paru à Whardus, tous les « habitans seroient morts de rire.

« Sans vous en douter, mesdames, vous êtes « Lapones dans les rues : vous portez des *pèle-* « *rines* de pelleteries très-garnies et très-chaudes, « et vous avez raison; mais vous avez avec cela « des bas à jours et des souliers de papier, et « vous avez tort.

« Les Lapones ont de bonnes bottes fourrées. « Je conviens que cette mode-là ne permet pas « de faire valoir un pied mignon et un bas de « jambe séduisant; mais les maris lapons re- « trouvent cela le soir, et mon complaisant, « à qui j'ai fait quelques observations à cet « égard, m'a répondu par deux vers d'un cer- « tain *Molière*, qui me paroissent très-imperti- « nens :

« . . . . . Le soin de paroître belle
« Ne se prend pas pour un mari.

« Vos mamans faisoient un peu plus que lais- « ser soupçonner leur gorge. Vous voilez la « vôtre; mais vous vous découvrez le dos jus- « qu'au milieu de l'épine vertébrale, et vous « transformez vos bras en manches de raquette. « Je ne vois pas quel avantage il résulte, pour « vous et pour les autres, de montrer deux « omoplates, et la partie la moins arrondie du « bras. — Monsieur, c'est l'usage. — Convenez « au moins, madame, que cet usage-là n'a pas « le sens commun. — Hé, monsieur, le sens com- « mun est fait pour les Lapones. — Madame, je « vous remercie pour elles, et je conclus de tout « ceci qu'elles sont aussi-bien mises que vous. »

Il est évident que la dame qui vient de parler est celle qui n'est que jolie; qui ne sait être, qui ne veut être que cela. Si nos dames se soumettent à la mode, on sait *qu'en général elles*

évitent ce qu'elle a d'exagéré, et que la raison et la décence président à leur toilette.

« Il est assez particulier, dit la dame raisonnable et spirituelle, que M. Werdock soit venu des bords de la mer glaciale, pour nous apprendre comment se mettoient nos aïeules. Vous avez beau faire la mine, mesdames, je suis persuadée, et vous aussi peut-être, que des peaux de rennes ne sont pas plus ridicules que des ventres à la polichinelle, des derrières postiches, des paniers, et des omoplates découvertes. Je crois encore que les usages des différens peuples sont aussi opposés que les modes, et que tout est beau et bon pour qui s'en trouve bien. »

La jolie dame répondoit que le *beau* est un, qu'il n'admet pas de distinction, et que tout ce qui s'en éloigne est mauvais. Ce qui vouloit dire qu'elle est incomparablement la plus belle, et qu'on est plus ou moins mal, selon qu'on s'éloigne plus ou moins de la perfection de ses traits.

« Ce que vous dites du *beau* n'est pas sans réplique, dit la dame raisonnable. Connoissez-vous deux individus qui définissent le *beau* précisément de la même manière? Le *beau*, pour chaque être, est ce qui flatte le plus ses sens, et comme notre organisation diffère autant que nos figures, il est impos-

« sible qu'à cet égard notre façon de voir ne
« soit pas différente. M. Werdock sourit! Que
« pense M. Werdock?

« — Qu'il est bien extraordinaire, madame,
« que tout le monde ne se rende pas à un rai-
« sonnement aussi simple et aussi vrai. S'il n'est
« pas de mode qui vaille mieux qu'une autre,
« il n'est pas non plus de forme qui mérite de
« préférence. Le reptile peut se croire mieux
« fait que l'élan, et l'ours plus gracieux que
« le chevreuil. — Oui, pour lui, M. Werdock;
« mais pour les autres? — Pour les autres éga-
« lement, madame. Les autres, pour le reptile
« et l'ours, sont les animaux de son espèce;
« le reste lui est indifférent. Qui sait encore
« si ce reptile, qui se traîne, ne croit pas avoir
« une marche pleine de majesté, et si la souple
« et vigoureuse jument, qui bondit dans la
« plaine, ne rit pas d'une femme qui court sur
« deux pauvres petites jambes, et qui s'aide
« de ses coudes pointus, qu'elle porte alter-
« nativement en avant et en arrière? Cepen-
« dant, si cette femme nous paroît jolie, nous la
« préférons à tout.

« — Et de conséquence en conséquence,
« M. Werdock viendra à nous prouver que les
« Lapones sont les plus belles femmes de la
« terre. — Pour un Lapon, madame, cela est
« incontestable. — Et en quoi consiste la beauté

« pour un Lapon? — En une grosse tête, un « visage large et plat, de petits yeux, un nez « épaté, une grande bouche, une taille courte « et ramassée, et si avec cela il se trouve un « goître, la femme que je viens de dépeindre « est proclamée la plus belle. — Ah, ah, ah! « mon cher monsieur, vos Lapones ne feroient « pas fortune à Paris. — Et vous, madame, qui « êtes si jolie ici, vous ne seriez pas remarquée « à Whardus. — Tant pis pour messieurs les « Lapons. — Hé, non, madame. Le franc moi- « neau ne s'occupe pas de la linotte, ni le merle « de la fauvette, et ils n'en sont pas plus mal- « heureux. Ils font l'amour avec la compagne « que leur désigne la nature, et ils ne désirent « rien au delà. »

La dame raisonnable s'est écriée que M. Werdock avoit raison, et elle a été plus loin que lui. Elle a soutenu que la beauté n'est pas sur la figure de l'objet aimé, mais dans les yeux de celui qui aime. « Cela est si vrai, a-t-elle « ajouté, qu'on ne voit pas de femme tourner « la tête à dix hommes, et que dix hommes « peuvent aimer dix femmes différentes, dont « chacune n'ispirera de sensations à personne « qu'à son amant.

« Oh, laissons-là ces raisonnemens abstraits, « a dit la jolie dame, et sachons comment on fait « l'amour en Laponie. Ces amans-là doivent

« avoir une manière d'aimer aussi plaisante que « celle dont ils jugent la beauté.

« Ceci, madame, a répondu M. Werdock, « tient exclusivement à l'usage; et quoique cette « dame, si raisonnable, ait dit tout à l'heure « que les usages sont aussi opposés que les modes, « on peut trouver, avec un peu de réflexion, « qu'ils se ressemblent assez partout, et que lors- « qu'ils diffèrent essentiellement, l'avantage « peut être encore pour les Lapons. — C'est ce « que nous verrons. Mais pas de préambule, s'il « vous plaît. Comment fait-on l'amour dans « votre pays?

« — Madame, en Laponie on voit une fille, « on l'aime, on la marchande à ses parens, on « l'obtient, on la paie, on l'épouse, et on la « conduit chez soi. — On l'épouse sans lui avoir « fait la cour, sans lui avoir marqué cette as- « siduité, ces tendres soins, ces douces préve- « nances qui constituent la galanterie! — La « galanterie, madame, est le luxe de l'amour; « c'est l'occupation de ceux qui n'ont rien à « faire. — Et vous marchandez vos femmes! — « Mon complaisant m'a dit qu'on les marchande « également dans ce pays-ci. Nous donnons de « l'argent au beau-père; il en donne à Paris; « voilà toute la différence. Des deux côtés, un « mariage est une affaire de spéculation. — Et « vous épousez une fille, sans savoir si vous

« lui plaisez ! — Mon complaisant m'a dit encore, madame, qu'ici on prend bien quelques « petits soins pour plaire ; mais qu'on plaise ou « non, on épouse toujours, si la dot est convenable. Dites-moi, je vous prie, qui aime le « mieux, de celui qui achète sa maîtresse, ou « de celui qui ne se charge de la sienne que « pour de l'argent ?

« — Et ces femmes que vous épousez, sans « presque les connoître, vous sont fidèles ? — « Ma réponse à cette question, madame, tient « à des usages purement locaux, dont la comparaison peut tourner à l'avantage de mes « compatriotes. Vous vous déchargez du soin « d'exercer l'hospitalité sur des gens qui se font « payer pour cela, qui se font payer très-cher, « et chez qui souvent on est assez mal. L'étranger qui voyage en Laponie est reçu partout, et il est l'ami du Lapon, du moment « où il se présente sur le seuil de sa cabane. « Tout est à sa disposition et à son usage..... « — Jusqu'à la maîtresse de la maison? — « Le maître ne se croiroit pas hospitalier, s'il « se réservoit quelque chose. — Voilà un « usage infâme ! — Madame, dans d'autres « pays, m'a dit mon complaisant, monsieur « ne prête rien, parce que madame fait les « honneurs de *tout*. Vous ne nierez pas que « l'amant doive de la reconnoissance au Lapon, tandis qu'ailleurs il ne doit rien au

« mari ; et l'homme qui inspire un sentiment, « ne vaut-il pas celui devant lequel il faut « cacher les siens? En dernière analyse, deux « usages ne peuvent être opposés ; quand le « résultat est le même.

« Permettez-moi, madame, de continuer le « parallèle. Mon amour-propre gagne à la « comparaison, et le vôtre n'y peut rien per- « dre, car je ne vous persuaderai jamais qu'un « Parisien ne vaille pas un Lapon.

« Nous sommes dépourvus de tout ce qui « brille et frappe les yeux, et vous avez des « diamans ; mais à quoi nous servent-ils? Ils « rendent la laideur plus remarquable, et leur « éclat nuit à la beauté.

« Vous avez des carrosses, rehaussés d'or, « dans lesquels vous vous bercez mollement, « et qui, peu à peu, vous privent de l'usage « de vos jambes. Nous courons dans de simples « traîneaux, dont la direction exige un exer- « cice continuel ; et lorsque vos superbes che- « vaux vous font faire à peine dix à douze « lieues, sur des chemins plus unis que le pavé « de nos cabanes, une renne nous emporte à « travers les montagnes, les rochers, les pré- « cipices, et parcourt cinquante lieues dans « la journée. Ici, il y a compensation.

« Le nombre *trois* est en honneur partout, « et nous avons aussi *Thor*, *Storiunchar*, et « *Parjutte*.

« Nous avons, comme vous, des églises, et « nous y tenons nos foires pendant l'hiver. « Vous avez des marchés à la porte des vôtres, « et vous en faites dans l'intérieur qui ne sont « pas dans l'esprit du septième sacrement.

« On trouve en Laponie des sorciers qui « prédisent l'avenir, et qui vendent du vent « aux navigateurs. Vous avez des tireuses de « cartes que vous écoutez avec une sorte de « vénération, et dont tout le talent, ainsi que « celui de nos sorciers, consiste à lever un « impôt sur la sottise et la crédulité.

« Vous avez le plaisir de vous occuper de « votre santé pendant toute votre vie. Adhé- « rentes à votre médecin, comme le lierre « au chêne, vous ne faites rien que par lui et « pour lui. Vous lui devez des infirmités pré- « coces ; mais à la fin vous avez raisonné, con- « jecturé, combiné ; vous avez échappé à l'en- « nui, et c'est beaucoup pour vous. Nous ne « connoissons rien de tout cela. Toujours ac- « tifs et laborieux, nous ne pensons pas au « temps qui s'écoule, et nous arrivons sans « maladies à cent vingt ou cent trente ans, « sans savoir qu'il existe dans le monde des « marchands de santé. »

M. Werdock a continué long-temps encore son parallèle, et la dame raisonnable a trouvé que la balance penchoit souvent du côté du

Lapon. Or, comme la raison est *toute-puissante* à Paris, les dames, après s'être regardées, consultées, ont consulté les messieurs, et le conseil a balancé un grand quart d'heure entre ces deux questions : Sera-t-on *lapomanes* après avoit été *anglomanes*, ou laissera-t-on de côté le Lapon dont on se sera amusé comme d'un sapajou ?

Il a été décidé, à la très-grande majorité, qu'une Française ne peut s'empaqueter dans une peau de renne, porter des bottes fourrées, s'exposer à se casser la tête dans un traîneau, et surtout permettre à son mari de faire les honneurs de sa personne.

En conséquence de cet arrêté, M. Werdock est aussi délaissé aujourd'hui qu'il étoit fêté hier. Etonné de l'oubli dans lequel il est tombé tout à coup, il en a demandé la cause à son complaisant, qui lui a répondu par ces quatre mots : *Vous êtes à Paris.*

M. Werdock, très-piqué, a cependant pris son parti. Il a demandé à son savant le ballon qui doit le ramener à Whardus. Le savant lui a répondu que le docteur de Tubinge, qui a annoncé sa découverte, n'a pas encore communiqué son secret au public. M. Werdock ne pouvant s'en retourner par air, s'est décidé à voyager modestement à pied, et il a demandé à son savant de quoi, payer l'hospitalité en route.

Les savans ne sont pas riches, quand ils ne deviennent pas cordons rouges et excellences. Celui-ci a renvoyé le Lapon à un financier. Les financiers connoissent le prix de l'argent et ne le donnent pas. Celui-ci a envoyé Werdock à un charlatan. Le charlatan lui a prouvé, qu'après avoir été caressé dans les salons et expulsé d'iceux, il n'y a rien de mieux à faire que d'amuser la canaille. Il l'a fait habiller en Lapon; il le fait parler lapon, chanter lapon, pirouetter, sauter, grimacer, le tout à deux sols par personne.

M. Werdock se trouve très-mal de cette manière d'être; mais il espère durer autant que le sauvage de l'Aveyron, l'homme qui boit de l'huile bouillante, celui qui se met dans un four chaud, le petit Hercule du Nord, et qu'enfin il pourra, avec ses petites épargnes, retourner au milieu de ses rennes. Alors il écrira sur la porte de sa cabane :

Bien fou qui est heureux chez soi, et qui va courir le monde sur la foi d'autrui.

L'ATHÉISME
EN AMOUR.

J'étois hier à la campagne. Je n'y étois pas seul, et parmi les membres d'une société un peu nombreuse, rassemblée dans des bosquets, on a bientôt trouvé la personne avec qui on a quelques rapports d'esprit, de goût et de caractère. Insensiblement on se divise; et, sans s'en apercevoir, on se trouve deux à deux.

Une dame, jolie, aimable et instruite, avoit pris mon bras, ou je le lui avois offert, je ne sais lequel des deux : la jeune dame m'occupoit trop, pour que je pensasse à la manière dont son bras étoit venu sous le mien. Il y étoit; cela me suffisoit.

On ne sait quelquefois que dire à une dame qui intéresse beaucoup, et avec qui on n'a pas de relations particulières. Lui parler science, histoire, géographie, est du pédantisme; l'entretenir de la pluie et du beau temps, vise à la sottise; un pédant et un sot déplaisent toujours, et il est fâcheux de déplaire à une femme qui a son bras sous le vôtre, qui le presse quelquefois sans s'en apercevoir; qui ne s'aperçoit pas, quand vous l'amusez, que, de temps en temps, votre main caresse la sienne;

mais qui voit tout, et qui vous échappe bien tôt, si vous l'ennuyez. Parler amour, est la première idée qu'inspire une jeune femme. Ce sujet est inépuisable, parce que l'amour se modifie de mille manières, et qu'il paroît toujours nouveau, même à ceux qui l'éprouvent pour la dixième, pour la vingtième fois.

Cependant, parler d'amour et s'adresser directement à une femme à qui on n'en inspire point, c'est l'embarrasser, c'est arrêter la réplique aimable qui anime, qui soutient la conversation; généraliser ses pensées, c'est ne s'adresser à personne; c'est mettre à son aise celle avec qui on cause; c'est lui laisser la liberté de s'appliquer ce qui peut lui convenir, et les dames aiment à jouir de cette liberté-là.

Emettre sur cet objet des opinions nouvelles, ou du moins peu répandues, c'est forcer l'attention. Je me suis décidé, en conséquence, à ne rien dire qui fût personnel, et à être original, si je le pouvois.

J'ai toujours remarqué qu'il est plus difficile de trouver une première phrase que la millième, parce que la dernière découle toujours de la première dans un entretien bien soutenu, comme dans un discours académique bien fait. Je cherchois donc une donnée heureuse, lorsqu'un franc moineau m'a tiré d'embarras.

Il étoit auprès de sa femelle. Un autre moi-

neau s'en est approché, et le combat s'est engagé aussitôt. Ma jolie dame a rêvé quelques minutes, et elle a prononcé que la jalousie est un attribut nécessaire de l'amour.

J'ai relevé le gant ; j'ai prononcé à mon tour :

« La jalousie n'est qu'un préjugé fortifié par « l'habitude. Si elle étoit naturelle aux amans, « ils seroient partout également jaloux, et il « y a des peuples qui le sont beaucoup moins « que d'autres. Il y en a qui ne le sont pas du « tout. Il en est même qui donnent dans l'ex- « cès opposé, et ce qui seroit un opprobre pour « un Français, est, vous le savez, un honneur « pour un Lapon.

« La jalousie est si loin d'être un sentiment « naturel, qu'elle se soumet facilement aux « usages de la société. Tel homme, par exem- « ple, qui seroit jaloux d'un rival jusqu'à la « frénésie, ne se permet pas de l'être d'un « mari ; et en général, les jaloux sont si in- « térieurement pénétrés de leur injustice, qu'il « en est peu qui osent l'avouer.

« On croit que la jalousie marque beaucoup « d'amour ; mais l'expérience prouve que l'a- « mour le plus vif est aussi le plus confiant. « La jalousie ne prouve communément qu'un « amour foible, un sot orgueil, le sentiment « forcé de son peu de mérite, et quelquefois « un mauvais cœur.... Oui, madame, un mau-

« vais cœur. Un amant dégoûté cherche un « prétexte pour rompre : s'il s'aperçoit qu'on « peut se consoler de sa perte avec un autre, « sa vanité est blessée de ne pas laisser une « femme dans les regrets. La jalousie, ou plutôt « l'envie le ramène pour être tyran sans être « heureux. L'amour ne vit que d'amour-propre; « et il n'y a de jaloux que par orgueil.

« — Je suis presque tentée de croire que « monsieur n'a jamais aimé. — D'abord, ma- « dame, entendons-nous sur le mot. Aimer, « c'est avoir de l'amitié; désirer la jouissance « d'un objet, c'est avoir de l'amour; désirer « cet objet exclusivement à tout autre, c'est de « la passion. Le premier sentiment est toujours « un bien; le second n'est qu'un appétit du « plaisir; le troisième étant le plus vif, ajoute « au plaisir, mais prépare des peines, au nom- « bre desquelles je ne mets pas le chagrin « passager que cause une infidélité. L'infidé- « lité est un grand mot, souvent mal appliqué. « En amitié, c'est un crime; mais si une femme « aimable avoit du goût pour moi, je ne pré- « tendrois pas être l'unique objet de ses atten- « tions; une telle prétention seroit une tyrannie « insupportable pour elle, et une folie cruelle « pour moi. Jouissons du bonheur, comme s'il « ne devoit jamais finir, et sachons le perdre « comme n'y ayant aucun droit.

« — Mais quel homme êtes-vous donc, mon-
« sieur, et à quelles femmes avez-vous plu ?

« — Je n'ai pas prétendu, madame, qu'il n'y
« ait pas d'exception aux principes que j'ai éta-
« blis; et si j'avois besoin de trouver un exemple
« de tendresse et de fidélité, je n'irois pas le cher-
« cher loin. C'est sans doute un malheur d'être
« athée en amour; mais je ne suis qu'à plaindre;
« car, enfin, on n'est pas maître de ses opinions.

« — Je voudrois bien savoir, monsieur l'a-
« thée en amour, comment vous nierez, avec
« quelque vraisemblance, l'existence d'un sen-
« timent dont vous me faites l'honneur de me
« citer en exemple. Expliquez-moi cette con-
« tradiction.

« — Je ne l'oserai jamais, madame.

« — Je vous en prie, monsieur; je vous l'or-
« donne.

« — Madame, j'obéis.

« J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que
« j'admets des exceptions; je généralise mes
« idées, et je vous supplie de ne faire aucune
« application.

« Les passions, qui agitent les hommes, se dé-
« veloppent presque toutes dans leur cœur
« avant qu'ils aient la première idée de l'amour.
« La colère, l'envie, l'orgueil, l'avarice, l'am-
« bition se manifestent dès l'enfance. Les objets
« en sont petits; mais ce sont ceux de cet âge.

« Ces passions ne paroissent violentes que lors-
« que l'importance de leurs objets les rend vé-
« ritablement remarquables.

« Il est un âge où ce qu'on appelle amour se
« fait vivement sentir; mais est-il en effet autre
« chose qu'une portion du goût général que
« les hommes ont pour le plaisir? Cette passion
« prétendue se détruit par son usage; les pas-
« sions réelles se fortifient sans cesse. La pre-
« mière est bornée à un temps quelconque; les
« autres s'étendent sur tout le cours de la vie.
« L'amour enfin n'est qu'un besoin des sens,
« et le plus court des plaisirs. Je vais déve-
« lopper ces idées.

« — Je vous avoue, monsieur, qu'elles me
« paroissent absurdes.

« — Pas tant, madame, pas tant.

« De ce que la sensation du plaisir qu'on
« nomme amour est très-vive, il ne s'ensuit
« pas que ce soit une passion. On suppose de
« la passion où il n'y en a pas; on croit même
« de bonne foi l'éprouver; on se détrompe par
« l'expérience. On a vu des gens, en appa-
« rence épris de la plus violente passion, prêts
« à sacrifier leur vie pour une femme, qui l'au-
« roient fait peut-être, comme on fait dans
« l'ivresse des extravagances dont on rougit
« quand elle est dissipée; on a vu, dis-e ces
« gens sacrifier cette même femme à l'ambi-

« tion, à l'avarice, à la vanité, et même à la « mode. Citez-moi un ambitieux, un avare, « un orgueilleux qui se soit corrigé. Pourquoi « cette différence? c'est que les passions réelles « vivent de leur propre substance. L'amour, « au contraire, non-seulement s'use par son « usage, ainsi que je le disois tout à l'heure; « mais pendant sa courte durée, il a besoin « d'un peu de contradiction, et alors il s'as- « socie l'amour-propre, qui le soutient pen- « dant quelque temps.

« — Monsieur, il est des amans capables de « tout sacrifier à leur passion.

« — Qu'est-ce que cela prouve, madame? « il n'est pas de goût sérieux ou frivole qui « n'ait aussi ses fanatiques. La musique, la « chasse, la danse peuvent devenir le goût ex- « clusif de quelqu'un, et fermer son cœur à « toutes les passions. Mettez-vous pour cela au « rang des passions la danse, la chasse et la « musique?

« Les plus grands, et en même temps très- « rares sacrifices que l'on connoisse, ont pres- « que tous été faits par des femmes; presque « tous les bons procédés leur appartiennent en « amour, et même en amitié, surtout quand « elle a succédé à l'amour. — Ah, monsieur « veut se remettre bien dans mon esprit!—Non, « madame, je veux simplement remonter à la

« cause de la différente manière d'aimer des « deux sexes, et ce que j'ai à dire à ce sujet « ne vous plaira peut-être point. Mais qu'il me « soit permis de présenter, dans toute son éten- « due, un système qui n'est pas aussi chimé- « rique que vous paroissez le croire. Je re- « prends.

« On dit, et les femmes aiment à entendre « dire qu'elles ont l'âme plus sensible, plus « sincère, plus courageuse en amour que les « hommes. Cela vient uniquement de leur « éducation, si on peut donner ce nom au soin « qu'on prend d'amollir leur cœur, et de leur « laisser la tête vide. Les femmes ne sont « guère exposées qu'aux impressions de l'a- « mour, parce que les hommes ne cherchent « pas à leur inspirer d'autres sentimens. Ne te- « nant point à ce sexe par les affaires, ils ne « peuvent former avec lui d'autres liaisons que « celles des plaisirs; les femmes en font d'a- « bord un devoir, ensuite leur occupation ex- « clusive, enfin une habitude, et la plupart de « ces héroïnes de tendresse passent leur vie à « être flattées, gâtées, séduites, abandonnées. « Livrées enfin à elles-mêmes, il ne leur reste « pour ressource qu'une dévotion de pratique, « d'ennui et d'intrigue; cette dévotion n'est « pas plus une passion, que l'amour auquel « elle a succédé.

« L'éducation des hommes, toute imparfaite qu'elle est, a du moins l'avantage de « les occuper, de remplir leurs têtes d'idées « bonnes ou mauvaises, qui les détournent « long-temps de celle de s'attacher. Les affaires, les emplois, les occupations quelconques « viennent ensuite, et ne laissent à l'amour « qu'une place subordonnée à des intérêts plus « puissans, à de véritables passions. Ce qu'alors les hommes nomment amour, est l'usage « de certains plaisirs qu'ils goûtent d'abord « avec ardeur, qu'ils varient par dégoût, ou « par inconstance, et auquel ils sont enfin forcés de renoncer quand ce plaisir cesse de leur « convenir, ou quand ils n'y conviennent plus.

« Observez, madame, que si cet attrait du « plaisir, qui séduit les deux sexes, étoit vraiment une passion, les effets en seroient « précisément les mêmes dans l'homme et dans « la femme, comme il est de fait que l'avare « court invariablement après l'or, et l'ambitieux « après les grandes places. Tout bien examiné, il me semble que l'amour, loin d'être « une passion, n'est que l'affaire de ceux qui « n'en ont point. »

J'allois continuer, lorsque la cloche nous a invités à rentrer au château. Ma jolie dame n'a pas manqué de me dénoncer comme un athée en amour. Toutes les dames ont jeté à l'ins-

tant sur moi un cri général de proscription. Mais comme un bon dîner est préférable à une discussion, quel qu'en soit le sujet, il a été arrêté qu'on me donnoit trois heures pour me préparer à comparoître devant une cour d'amour, qui s'assembleroit le soir pour me juger.

On a dîné gaiement; deux femmes de chambre intelligentes ont tout disposé ; mes juges sont prêts; les débats vont s'ouvrir.

Le prévenu est revêtu, devant et derrière, d'un écriteau portant ces mots : *Athée en Cupidon.* Une couronne de myrte brisée est attachée à sa ceinture. Chargé de chaînes de roses, il est conduit par deux jeunes personnes, dignes gendarmes du royaume de Cythère. Il suffit qu'elles avancent d'un pas pour que j'en fasse deux : elles sont si jolies!

Je parois devant la cour. Un charmant petit amour en marbre s'élève au-dessus des gradins. Il est bercé par l'Espérance, et tous deux sont voilés, sans doute pour ne pas voir le blasphémateur, peut-être aussi pour ne pas entendre les blasphèmes nouveaux qu'il va proférer.

Je jette les yeux sur mes juges. Ma jolie dame du matin est président. Une brune piquante, qui m'a quelquefois désolé par ses espiégleries, est avocat général. Les conseillers, le greffier sont charmantes.

Le démon malin, déguisé en avocat général,

lit mon acte d'accusation. Il n'a rien oublié, et il conclut à ce que je sois brûlé vif.

« Ayez pitié de moi, m'écriai-je; je brûle « déjà, et l'instruction n'est pas commencée. » Une joie cruelle paroît dans les yeux de tous les membres du tribunal. Mes jolies gendarmes m'imposent silence, et M. le président prend gravement la parole.

« Avez-vous dit que l'amour n'est pas une « passion ?

« — Je l'ai dit.

« — Avez-vous dit qu'il n'est que l'affaire « de ceux qui n'en ont point?

« — Je l'ai dit.

« — Que la plupart des femmes âgées n'ont « pour ressource qu'une dévotion de pratique, « d'ennui et d'intrigue?

« — Je l'ai dit.

« Avez-vous laissé entrevoir à la demoiselle « que vous êtes sur le point d'épouser, que la « dévotion sera un jour son unique ressource ?

« — Non, M. le président. Mon intérêt per- « sonnel, plus fort que l'amour, parce qu'il est « passion, ne me permet pas de donner des « armes contre moi. Que j'épouse on non, je « me conduirai en galant homme : voilà tout « ce qu'une femme raisonnable peut exiger.

« — Et si ces bons procédés s'étendent jus- « qu'à la fin de votre vie, que devient votre « système hérésiarque, abominable ?

« — Ces procédés prouveront l'absence totale de la passion; car il n'y a plus d'amour où les procédés commencent. Mais je vous vois venir, M. le président; vous allez m'opposer ces liaisons qu'une longue suite d'années a rendues presque respectables, parce qu'on suppose que le temps ne les a point affoiblies. Ces liaisons sont celles que l'amour a pu faire naître, mais que l'amitié a consacrées. En général, elles ne cessent d'être orageuses que lorsque l'amour est éteint. Ce sont d'abord des amans, qui, tantôt ivres de plaisir, tantôt tourmentés par des caprices, des jalousies d'humeur, de fausses délicatesses, passent quelquefois en un jour des carresses au dépit et à l'aigreur, s'offensent, se pardonnent et se tyrannisent mutuellement.

« Après avoir usé les plaisirs et les peines de l'amour, ces amans se trouvent heureusement dignes d'être amis, et c'est de ce moment seul qu'ils vivent heureux.

« Un état si rare et si précieux feroit le charme d'un âge avancé, et empêcheroit de regretter la jeunesse. La réflexion, qui détruit ou affoiblit les autres plaisirs, parce qu'ils consistent dans une sorte d'ivresse, augmente et consolide celui-ci : notre bonheur est doublé, quand la raison nous en démontre la réalité.

« A l'égard d'un autre genre de vieilles liaisons que le public a la bonté de respecter sur « parole, que verroit-on, si on pouvoit voir de « près ? Des gens qui continuent de vivre ensemble, parce qu'ils ont long-temps vécu ainsi. « La force de l'habitude, l'incapacité de vivre « seul, la difficulté de former de nouvelles « liaisons retiennent beaucoup de ces amans « sans amour, et donnent à l'ennui même un « air de constance. Ils ont cessé de se plaire et « se sont devenus nécessaires. Ils ne peuvent « se quitter; quelquefois même ils ne l'oseroient. « Ils soutiennent un rôle pénible par pur « respect humain. En effet, on s'est pris avec « l'engouement de l'amour; on a annoncé hautement son bonheur; on a contracté un engagement devant le public; on l'a ratifié dans « des occasions d'éclat. Mais le charme se dissipe avec le temps; l'illusion cesse. On s'étoit « regardé réciproquement comme parfaits; on « ne se trouve plus même estimables. On se repent, on n'ose l'avouer; on s'obstine à vivre « ensemble en se détestant, et l'on tremble « de rompre un engagement dont on a fait « gloire.

« Les vieilles liaisons exigent, pour être « heureuses, plus de qualités qu'on ne l'imagine. L'amour tient lieu de tout aux amans; « son objet lui suffit; mais l'objet se flétrit,

« l'amour s'éteint, et il n'est pas d'esprits assez « féconds pour remplacer l'illusion, et servir « de ressource contre la langueur d'un tête-à- « tête continuel. S'il existoit de l'esprit de cette « espèce, il faudroit que les deux amans en « fussent également pourvus, car la stérilité de « l'un étoufferoit la fécondité de l'autre. Il n'y « a que l'esprit qui serve d'aliment à l'esprit; « il ne produit pas long-temps seul.

« On cherche, on croit avoir trouvé, et l'on « cite des exemples de constance dans les hom- « mes d'un âge avancé. Cette constance n'est « qu'extérieure. Un vieillard s'excite à aimer « par la crainte seule de ne plus paroître jeune. « Il n'aime qu'avec inquiétude, parce qu'il « tremble de laisser échapper ce qu'il n'est pas « sûr de retrouver. Dans la jeunesse, on ne « connoît que le désir; il s'éteint; mais il re- « naît à l'instant. La jeunesse désire avec force, « jouit avec confiance, se dégoûte prompte- « ment, et quitte sans crainte, parce qu'elle « remplace avec facilité. Voilà le secret de la « légèreté d'un âge et de la constance de l'autre.

« Je me résume. J'ai démontré, je crois, ce « matin et maintenant que les hommes naissent « avec toutes les passions, hors celle de l'a- « mour; que cette prétendue passion n'occupe « l'homme qu'un temps limité, tandis que les « passions réelles s'affermissent par l'âge; que

« l'amour, comme la dévotion, n'est commu-
« nément chez les femmes que l'effet du dé-
« sœuvrement; que ce qu'on appelle passions
« constantes n'existe que par des causes indé-
« pendantes de l'amour, et je conclus de tout
« cela que nous avons tous plus ou moins de
« goût pour le plaisir; que l'amour n'est pas
« une passion, que même il n'existe pas, et que
« le mot *amour* n'exprime que le désir, ou
« l'espèce d'ivresse qui l'accompagne.

« — Enfin, vous avez développé vos odieux
« principes dans toute leur étendue. Vos aveux
« sont formels. Avez-vous quelque chose à ajou-
« ter pour votre justification?

« — Je demande au tribunal qu'il me soit
« permis de faire une seule question, et je sup-
« plie qu'on y réponde avec franchise.

« — Je vous le promets, monsieur.

« — Vous aimez beaucoup vos maris, mes-
« dames; le fait est constant. Mais les aimez-
« vous précisément comme vous les aimiez
« pendant les premiers six mois de votre ma-
« riage? Une heure d'absence vous paroît-elle
« insupportable? Le retour de l'objet aimé fait-
« il encore battre votre cœur? Un de ses regards
« allume-t-il ce feu brûlant que décèle une aima-
« ble langueur? Passez-vous, à parler de votre
« amour, des heures entières qui s'écoulent
« comme des secondes? Retrouvez-vous en pré-

« sence l'un de l'autre, ce silence qui occupe si « délicieusement des cœurs repliés sur eux- « mêmes? Vous écrivez-vous, quand vous êtes « séparés, avec ce style inégal, mais rapide, que « donne l'exaltation de la tête et du cœur ? « Avez-vous seulement pensé à comparer vos « premières lettres à celles que vous avez écri- « tes, il y a un an, il y a six mois, il y a huit « jours ?

« — Mais, monsieur, il sembleroit, à vous « entendre, que nous pourrions, dans dix ans, « ne plus aimer nos maris du tout.

« — Les aimer d'amour, madame, la chose « est impossible. Mais vous conserverez pour « eux un sentiment doux, moins tumultueux, « par cela même plus facile à satisfaire, et « heureux les époux, qui, comme vous, se « préparent, sans s'en douter, à remplacer « l'amour par des vertus! »

Les membres du tribunal se regardent, et l'avocat général éclate de rire. Le rire se communique de proche en proche. Tout le monde rit, à l'exception de mes jolis petits gendarmes, qui n'ont pas aimé encore, mais qui commencent à éprouver cette inquiétude vague, qui annonce le développement du cœur. Ils ne peuvent concevoir que quand on aime une fois, ce ne soit pas pour la vie. Les éclats de rire recommencent, et à cet accès de gaieté succède

méditation, discussion, délibération. Les dames inclinent vers l'indulgence ; les petites demoiselles invoquent leur sévérité ; mais comme les gendarmes n'ont pas voix délibérative devant un tribunal, celui-ci, sans égard aux réclamations, a prononcé ainsi qu'il suit :

« Le tribunal se gardera bien de rien décider « sur une question aussi délicate : il donneroit « peut-être gain de cause au prévenu, qui ne « paroît pas avoir besoin d'encouragement à « l'infidélité. En conséquence, il est absous. « Mais le tribunal le menace de toute son in- « dignation, s'il propage ses principes, et la « colère de six femmes n'est pas impuissante. « Il lui est ordonné de laisser Dieu à l'indi- « gent et à l'opprimé, St.-Michel à ceux qui « craignent le diable, et l'amour constant à « ceux qui y croient. »

Ici mes chaînes tombent, et l'usage prescrivant à celui qui gagne un procès de remercier ses juges, j'embrasse les miens avec un extrême plaisir ; mais sans *passion*.

JE VOUS AIME
DE TOUT MON COEUR.

Il y a deux langues dans ce monde, celle de la franchise, que tout le monde entend; celle de la dissimulation, que chacun cherche à deviner, et sur laquelle chacun se trompe, après y avoir été pris vingt fois.

On feroit de gros volumes sur l'abus des mots, si on avoit le temps de prendre note des mensonges continuels que l'usage arrache aux *plus honnêtes gens*, ou si la fausseté du moment ne faisoit oublier celle qui a précédé. Mais, après tout, à quoi bon faire des livres? Ont-ils jamais converti personne? Le diable n'est-il pas plus persuasif que tous les raisonnemens nés et à naître, et loin de chercher à le combattre, l'homme n'a-t-il pas poussé l'absurdité jusqu'à lui élever des autels? Qu'étoit Plutus? Le diable. Vénus et monsieur son fils? Le diable. Mars? Le diable le plus diable. Minerve? Oh, grâce pour celle-là, d'autant mieux que ses temples n'ont jamais été très-fréquentés. N'affligeons pas la bonne déesse de toutes les manières.

On nous dit, on nous répète que Plutus,

Vénus et Mars sont des dieux ou des diables du paganisme, et que nous devons les avoir en horreur. Hélas, jamais leur culte ne fut plus répandu. Plutus se loge partout où il aperçoit un palais; il n'est pas de coin dans Paris où ce fripon d'Amour n'ait une petite chapelle; et tous nos jeunes gens veulent avoir le pot-en-tête et la dague au côté. Oh, païens, infâmes païens que nous sommes!

Mais où vais-je m'égarer à propos de l'abus des mots? Revenons, revenons bien vite à la place modeste que la nature m'a assignée.

Je ne suis pas intéressé, et puis *j'aime les hommes de tout mon cœur*. Mais je tiens à ce qui m'est dû; je dois, et pour que je puisse payer, il faut que l'on me paie.

Je vais chez un ami intime, à qui j'ai prêté de l'argent sur une simple reconnoissance: prend-on des sûretés avec un ami? Il me propose de déjeuner; j'accepte: le vin versé par un ami paroît toujours meilleur. En croquant le martin-sec, arrosé de vieux Chambertin, je parle de mes dix mille francs. « Ah, mon cher « ami, jugez du chagrin que j'éprouve de ne « pouvoir me rendre à vos désirs. Je n'ai pas un « sou en caisse, et je suis forcé de représenter. « J'emprunte tous les jours à des gens que je « n'aime pas du tout, et à qui je suis forcé de « rendre. Mon cher ami, prêtez-mois dix mille

« autres francs; vous ne pouvez mieux les pla-
« cer : vous savez que *je vous aime de tout mon*
« *cœur.* — Mon cher ami, il faut que j'en paie
« douze demain, et je comptois sur vous. » Mon cher ami fronce le sourcil; il fait un signe à son domestique; son domestique lui dit, d'un air gauche et bête, que madame la comtesse a déjà envoyé trois fois. Mon cher ami me dit qu'il ne peut faire attendre madame la comtesse, qui *l'aime de tout son cœur*, et mon cher ami est borgne, bossu et boiteux. Il prend son chapeau et sa canne et me laisse avec son valet. Je sors : c'est ce que j'ai de mieux à faire.

Je rencontre dans la rue l'homme aux douze mille francs. Il m'aborde d'un air franc et ouvert. « Je suis enchanté de vous rencontrer,
« uniquement pour le plaisir de vous voir,
« car vous n'avez pas oublié que c'est demain
« qu'échoit la lettre de change que vous avez
« passée à mon ordre. » Je rougis, je pâlis, je balbutie; je lui raconte ce qui vient de se passer chez l'homme qui est obligé de représenter.
« Voilà qui est très-malheureux, me dit-il.
« Mais j'ai moi-même des engagemens à rem-
« plir. Si vous ne payez pas demain, je ferai
« protester, je vous poursuivrai au tribunal
« de commerce, et j'en serai au désespoir, car
« *je vous aime de tout mon cœur.* »

Ce misérable a cinquante mille livres de

rente, et n'en dépense pas dix par an. Mais que répondre à quelqu'un qui s'exprime aussi clairement? Je ne me soucie pas de faire un semestre à Ste.-Pélagie; il faut que je m'exécute. Je fais porter au *Mont de Piété*, qui n'a rien de pieux, les bijoux de ma femme et ma vaisselle, et cela parce que l'un ne veut pas me payer, et que l'autre veut l'être, quoique tous deux *m'aiment de tout leur cœur*.

Il est très-pénible pour un homme qui pense de mettre ses effets en gage. Cependant, j'ai toujours cru que lorsque le malheur nous poursuit, et que nous ne pouvons plus lui échapper, il ne nous reste qu'un parti à prendre : c'est de nous retourner et de lui rire au nez. Afin de lui échapper, ou de rire, je laisse madame à la maison. Une jeune femme, qui a des talens, trouve toujours quelque moyen de dissipation, et je me décide à aller demander à dîner à un jeune homme marié depuis six mois à une demoiselle qui l'idolâtroit. J'ai contribué à faire ce mariage; j'ai été à la nôce; j'ai fait l'épithalame; j'ai pris la jarretière de la mariée; je suis sûr d'être bien reçu.

On m'accueille comme un vieil ami. La petite dame fait quatre pas au-devant de moi. Elle me présente son menton, parce qu'elle met du rouge, quoiqu'elle n'en ait pas besoin. Je baise ce menton aussi haut qu'il m'est possible; le

mari me serre la main ; un joli officier me salue d'un air froid ; quelques bons hommes me demandent si l'usage des œufs sera permis ce carême ; on se met à table.

Le bon vin circule ; la conversation s'égaie ; on oubli les malheurs publics et particuliers. La petite dame m'avoit placé à sa droite ; le joli officier étoit à sa gauche. Je ne sais trop ce qui se passoit sous la table ; mais je recevois de temps en temps des coups de genou, dont mon amour-propre étoit tenté de se faire les honneurs. Il y avoit heureusement devant moi une glace, qui a dissipé en un clin d'œil toutes mes illusions. Je me suis rendu justice, et ne pouvant être acteur, je me suis amusé à faire le tacticien. J'ai bientôt remarqué que ces coups de genou, qui d'abord avoient flatté ma vanité, n'étoient que des ricochets qui me venoient de M. le capitaine. S'il frappe partout, me disois-je, aussi vigoureusement qu'à table... je plains les ennemis.

Au moment où on passe au salon pour prendre le café, on annonce un bijoutier. « Ce « n'est pas le moment, s'écrie l'époux avec « humeur. — Ce l'est toujours, mon ami, de « voir de jolies choses. — Mais, ma femme !... « — Mais, monsieur ! — Faites entrer, puis- « que madame le veut.

« — Oh, mon ami, les jolies boucles d'o-

« reilles! la charmante bague! — Hé, madame,
« vous avez de tout cela à ne savoir qu'en faire.
« — Mon bon ami, mon cher ami, *je vous*
« *aime de tout mon cœur;* ne me refusez pas ces
« bagatelles-là. » Elle embrassoit son mari avec une affection si vraie! .... Mais elle avoit passé une main derrière elle, et j'ai surpris le capitaine qui la baisoit avec transport : elle a la main fort jolie, cette petite dame-là. Elle s'est aperçue que j'apercevois ce manége, et elle est partie d'un éclat de rire. « Comment trou-
« ves-tu M. de St.-Albin, qui me baise la main
« pendant que tu m'embrasses? — Ah! c'est
« très-plaisant, madame. — Revenons, mon
« ami, aux boucles d'oreilles et à la bague. —
« Mais quelle enfance, ma chère amie! — Tu
« résistes encore! ne t'ai-je pas dit que *je t'aime*
« *de tout mon cœur?* — Cela est fort bien, ma-
« dame; mais.... — Tiens, mon ami, compo-
« sons; je me contente des boucles d'oreilles, »
et elle les tire de l'écrin. « M. de St.-Albin
« part après-demain pour sa garnison; tu es
« son ami; je veux qu'il emporte un souvenir. »
Elle prend la bague, et la passe au doigt de l'officier. Le mari fait la moue; il réfléchit un moment; il juge sans doute qu'il ne lui conviendroit pas de paroître économe en présence de dix personnes; il paie, et quelques minutes après, sentant peut-être la sottise qu'il a faite,

et voulant l'excuser, il nous dit du ton le plus sentimental : « Comment refuser quelque chose « à une femme qui *m'aime de tout son cœur?* » L'officier sourit; je lève les épaules; les autres ne voient rien, ne pensent à rien, et boivent de toutes les liqueurs. Je sors.

Lorsqu'on a des effets en gage, on ne peut les en retirer que par deux moyens : diminuer sa dépense, ou ajouter à ses revenus. Je ne donnerai plus à dîner; mais je dînerai chez les autres. Je demanderai une place, et je l'obtiendrai : on en donne à tout le monde. D'ailleurs, j'ai été l'ami de cœur d'un pauvre diable redevenu grand seigneur, et très-certainement je n'aurai qu'un mot à lui dire.

Je vais chez mon ami le grand seigneur. Un monsieur, couvert d'or et portant une épaulette de colonel, me dit que son excellence n'est pas visible. Je demande la permission d'écrire un mot à son excellence. M. le colonel m'invite à entrer chez lui. Je réponds par une profonde inclination; j'entre et je vois que je suis chez le portier de mon ami.

J'écris sur un carré de papier, grand comme une carte à jouer; je tutoie son excellence, et je signe : *ton vieil ami.* Le portier, qui sait lire, me comble de civilités. Il court, aussi vite que le permet son triple menton, et un ventre qui tombe sur ses genoux. Il remet mon billet

à un domestique, qui le passe à un autre; celui-ci à un troisième. Un quatrième descend l'escalier en deux sauts; il vient à moi; monseigneur m'attend.

Je suis introduit. Mon ami vient au-devant de moi. Il a le sourire sur les lèvres, la satisfaction dans les yeux. Il me prend la main; il me force à m'asseoir; il m'adresse les choses les plus obligeantes. Il est fâché de ne m'avoir pas prévenu. Mais le fardeau des affaires est si pesant! Il regrette d'avoir été si long-temps sans me voir. C'est ma faute. Pourquoi ne me suis-je pas présenté plus tôt? Il présume que j'ai quelque chose à lui demander, et je peux compter sur ses services.

Je parle d'une petite place vacante de dix à douze mille francs. Il me permet à peine de finir. « Vous aurez cette place, mon ami, vous l'au-« rez très-certainement. Qui convient mieux « pour la remplir qu'un homme que *j'aime de* « *tout mon cœur*? Passez demain chez le minis-« tre de ***. »

Voilà un brave homme, pensois-je en me retirant : les honneurs et l'opulence ne lui ont pas ôté la mémoire.

Je cours le lendemain chez le ministre. Monseigneur n'est pas visible. On me conduit de sa part chez un chef de division, qui me renvoie à un sous-chef, qui me renvoie à un commis, qui

m'apprend que la place que je sollicite a été donnée hier soir, à la demande de mon ami le grand seigneur, au frère d'une danseuse de l'Opéra.

Je suis outré, furieux. Je retourne chez le colonel-suisse-portier, et je jette feu et flammes. Le portier-suisse-colonel veut me mettre à la porte. Je résiste, il fait venir la garde. On me conduit chez le commissaire de police, qui m'apprend qu'il faut parler bas chez un grand seigneur, à peine d'être mis en prison. Je me le tiens pour dit. Je rentre chez moi, et je répète dans l'amertume de mon âme : « L'ingrat ! le « fourbe ! il me pressoit la main, en me disant « avec effusion, *je vous aime de tout mon cœur.* »

J'évite les hommes; je me borne à la société de ma femme, que j'ai tirée de la médiocrité, qui est bonne, sensible, reconnoissante, et qui *m'aime* vraiment *de tout son cœur.* La vie sédentaire ne me vaut rien, dit-elle. Elle me prie, elle me presse de prendre le grand air, de faire un peu d'exercice; sa santé tient à la conservation de la mienne Je cède à ses instances; je sors, lorsqu'elle me fait observer que le temps est serein; qu'un soleil bienfaisant me pénètrera de ses rayons.

Je passe un jour au Palais-Royal. J'achète un fort joli pâté, que je me promets de manger avec ma femme, et comme il n'est pas commode

de se promener avec un pâté sous le bras, je rentre aussitôt.

Sur le même carré que moi, loge un assez beau garçon, qui semble épier toutes mes démarches. Je n'aime pas les espions, et je ne veux pas que celui-ci sache que je vais manger un pâté. Je monte par l'escalier dérobé, dont j'ai toujours une clef dans ma poche, et je trouve... oh, mon Dieu! je trouve le voisin et ma femme.... occupés à m'imprimer un caractère indélébile.

Je fais du bruit, et cela est assez naturel. Ma femme me dit froidement que le soin de ma santé exige que je sorte; qu'elle ne peut, sans ses diamans, se montrer décemment en public, et que pendant mes absences, il faut bien qu'elle passe le temps à quelque chose. Ces raisons ne me paroissent pas convaincantes; je tempête, je menace; ma femme m'atterre, et me ferme la bouche avec ces mots : « Hé, tant « d'autres le sont qui valent mieux que vous. »

Quelle suite d'événemens et de revers, occasionnés par des gens que *j'aimois*, ou qui *m'aimoient de tout leur cœur!* Cette phrase seroit-elle vide de sens? n'est-elle qu'une de ces vaines formules, qu'on prodigue à tort et à travers? Ma foi, j'en ai peur.... mais non, non.

A MADAME ***.

Je vois une figure empreinte
Du charme heureux de la candeur ;

Dans ces yeux, remplis de douceur,
L'âme la plus sensible est peinte.
De l'aimable folie une légère teinte
Fait valoir chaque trait d'un esprit enchanteur.
Ah! c'est à vous qu'on peut dire sans feinte :
Je vous aime de tout mon cœur.

CAUSE CÉLÈBRE.

Dans tous les pays du monde, on recherche les causes célèbres; dans tous les pays du monde, il est des gens qui spéculent sur la curiosité publique, et qui ajoutent à l'éloquence ou au bavardage des avocats. Pourquoi n'exploiterois-je pas aussi une mine qui n'est la propriété de personne, mais qui appartient à tous, comme les fruits de la terre, dans l'âge d'or, étoient à celui qui vouloit les cueillir.

Je sais que les causes célèbres sont ordinairement publiées par des savans qui portent la toge et la chausse; mais

L'usage est fait pour le mépris du sage.

Et je ne vois pas d'ailleurs ce qu'une chausse et une toge ajouteroient à mon mérite personnel. Au surplus, pour calmer les personnes très-scrupuleuses, non pour elles-mêmes, mais pour les autres, ces personnes qui veulent que chacun fasse son métier, et qui en changent selon les circonstances, comme de visage et d'opinion, je veux bien leur apprendre que je ne suis pas tout-à-fait étranger à l'honorable profession d'avocat. J'ai commencé mon droit

à Paris et à Reims : il est vrai que je ne l'ai fini nulle part.

On peut déjà remarquer que je n'étois pas sans dispositions pour le barreau : voici une introduction étrangère au sujet, et par conséquent inutile au lecteur; mais qui, grossoyée en façon de requête, produiroit quelques rôles qui ne seroient pas perdus pour tout le monde. J'entre en matière enfin, car il ne faut abuser de rien, pas même du droit de grossoyer.

Un bon marchand de la cité de Londres avoit fait apprendre à son fils le grec et le latin, d'après le principe, généralement admis alors, qu'on ne peut laisser à ses enfans un héritage plus sûr qu'une bonne éducation. En conséquence de ce système, le petit Williams étoit sorti de son école aussi savant qu'il falloit l'être pour entrer à l'université d'Oxford.

Au bout de quelques années, il parloit latin comme Ciceron, et grec comme Démosthènes. Il possédoit parfaitement l'histoire ancienne, et ne se doutoit pas de ce qui se passoit dans son pays.

Il rentra chez son père, la tête pleine de mots et vide d'idées. Il citoit à tout propos; son père étoit dans l'admiration; mais ses amis, qui ne connoissoient ni M. Thémistocles ni M. Décius, cessèrent de fréquenter sa maison, d'après le privilége qu'on a en Angleterre, d'éviter les lieux où on s'ennuie.

« En Angleterre, allez-vous dire? En An-
« gleterre comme ailleurs. Pas du tout, M. l'A-
« ristarque. Ne vous est-il jamais arrivé de
« vous ennuyer auprès d'un malade dont vous
« convoitiez la succession? De bâiller auprès
« d'un mari, dont la femme vous paroissoit
« aimable? De caresser, chez un protecteur,
« le petit chien qui vous enfonçoit les ongles
« dans les jambes? De faire des visites de poli-
« tesse, ou de devoir? De faire le piquet d'une
« vieille tante sourde, pour glisser un billet
« à sa nièce? D'écouter, avec des marques de
« déférence, un imbécile, qui bégaie, parce
« qu'il a un cordon rouge ou bleu? De lire un
« ouvrage assommant, parce que l'auteur est
« de vos amis, et qu'il faut que vous lui disiez
« du bien de son livre? D'écouter cinq à six
« airs, chantés avec une voix aigre et sans
« mesure, parce que la chanteuse vous a donné
« à dîner? D'aller, par complaisance, à une
« séance de l'institut? .....

« — Hé, monsieur, tout cela se fait sans
« doute à Londres comme à Paris. — Oui-
« dà? Hé bien, à la bonne heure. Revenons. »

Le père de Williams eut le malheur d'éprouver plusieurs banqueroutes, qui l'obligèrent à la faire à son tour, ce qui ne l'enrichit pas, comme cela arrive quelquefois ailleurs. Il vendit tout, jusqu'à son mobilier, pour payer ses dettes, ce qui encore n'arrive pas souvent

ailleurs. Il se retira dans un hospice établi en faveur des vieillards indigens et probes, et il laissa son fils dans le monde, avec son grec et son latin, M. Régulus et M. Léonidas.

Le jeune Williams porta son érudition et sa misère aux pieds de tous les gens en place. Il vouloit être secrétaire chez l'un, précepteur chez l'autre. L'un n'écrivoit que des billets d'invitation; l'autre avoit donné à son fils un maître d'arithmétique, et un *professeur á boxer.*

Williams commença à sentir qu'il vaut mieux savoir un métier que le latin. C'est aussi l'avis de Jean-Jacques, qui n'étoit pas plus bête qu'un autre, quand il se donnoit la peine de raisonner.

On rabat de ses prétentions, à mesure que la misère se fait sentir davantage : un laquais mange tous les jours, Williams seroit entré, assez volontiers, dans une maison opulente, pourvu cependant qu'il ne fallût pas porter la livrée. Il trouva bientôt, dans les papiers publics, une condition telle qu'il la désiroit. Mais comment se présenter sans répondant, et le moyen de consentir à devoir quelque chose à des amis qui avoient abandonné son père au moment de sa catastrophe, ainsi que cela se pratique assez partout? Williams s'avisa d'un expédient digne d'un Romain, dans les beaux

jours de la république : il fit une liasse des quittances des créanciers de son père, et il fut hardiment se présenter.

« Madame, dit-il, je ne connois personne de « qui je puisse me recommander; mais je suis « le fils d'un honnête homme, en voilà des « preuves, et je tiens encore à l'âge heureux « où on n'a pas oublié les leçons de morale « qu'on trouve dans l'histoire ancienne. »

Madame tenoit plus, selon les apparences, à l'histoire moderne qu'à l'ancienne, car elle ne donna pas une grande attention à la harangue de Williams; mais, en revanche, elle l'examina fort attentivement.

Il étoit porteur d'une jolie figure; il étoit bien fait, et il ne s'en doutoit pas.

Une femme de chambre, qui paroissoit être dans l'étroite intimité de madame, fut aussitôt chargée d'installer Williams, et de l'instruire de ce qu'il auroit à faire. Ses fonctions ne devoient pas être fatiguantes. On lui assigna, pour poste, l'antichambre, où il falloit qu'il fût à huit heures du matin, proprement mis et en linge blanc, et où il n'auroit rien à faire qu'à être attentif au coup de sonnette, et à se présenter aussitôt chez madame.

Madame avoit vingt-cinq ans. Elle étoit jolie et belle à la fois. On l'avoit unie à un homme de soixante ans, grand chasseur, grand bu-

veur, et une semblable position a toujours quelque chose de très-critique pour une femme de cet âge-là.

Il est, dit-on, de belles dames qui ne prévoient pas la veille ce qu'elles voudront le lendemain ; qui ne se soucient ni d'aller chez les autres, ni d'attendre chez elles, et qui sont bien aises d'avoir sous la main, et au premier coup de sonnette, ce qui peut les amuser un moment.

Madame sonna ; Williams entra. Madame lui dit de s'asseoir auprès d'elle ; Williams rougit et recula. Madame se leva et fut lui parler de très-près. Williams rougit plus fort, et sa respiration s'embarrassa. Je ne sais, précisément, ce qu'ajouta madame ; mais elle s'expliqua si clairement, que Williams se rappela le trait qui a immortalisé un des Scipions. Il fit remarquer très-respectueusement à madame qu'un esclave à Rome, qui jouoit un pareil tour à son maître, étoit puni de mort. Les yeux de madame s'allumèrent; elle se pinça les lèvres, renversa un déjeuner de porcelaine, et tourna le dos à Williams.

Monsieur rentra, fatigué, excédé d'avoir couru, pendant six heures, un lièvre qui ne lui avoit pas fait de mal, et qu'il n'avoit pu prendre. Il trouva madame en colère, Williams interdit, et le parquet couvert des débris de sa porcelaine.

Madame se plaignit amèrement de la maladresse du laquais qu'elle avoit arrêté la veille; monsieur lui dit qu'il falloit le renvoyer. Williams déclara, avec ingénuité, que madame avoit renversé le déjeuner, et qu'il étoit innocent du fait. Il alloit, probablement, remonter à la cause de la colère de madame, lorsque monsieur l'interrompit vivement, lui dit qu'il étoit un *liar*, un *rascal*, et que madame ne l'avoit jamais trompé. Il lui donna un coup de poing et une guinée, et il le mit à la porte.

Williams retourna lire la gazette, qui lui indiqua une autre maison, où il fut se présenter, ses quittances à la main.

Madame n'étoit plus jeune, elle n'avoit jamais été jolie. Cependant, elle avoit contracté certaines habitudes auxquelles elle tenoit encore beaucoup, et elle couvroit, des dons de Plutus, une figure sans effet. Williams fut retenu pour le même genre de service qu'il avoit refusé de remplir dans la maison d'où il sortoit. Il n'avoit pas eu besoin de réfléchir long-temps, pour sentir que ce qui avoit contribué à immortaliser Scipion, étoit duperie dans un pauvre domestique, qui ne peut prétendre à jouer un rôle dans l'histoire, et il se soumit d'assez bonne grâce à gagner les guinées de madame.

Les femmes ont, dit-on, une adresse inconcevable pour cacher certaines peccadilles,

même à ceux qui ont le plus d'intérêt à éclaircir leur conduite. Cependant, il est des momens où la plus fine ne calcule rien, et madame oublia tout-à-fait l'heure où monsieur étoit dans l'usage de rentrer. Monsieur rentra, très-mal à propos pour lui, parce qu'il est des choses qu'un mari ne se soucie pas de voir, et plus mal à propos pour Williams, qu'il accabla de coups, et à qui il ne donna pas *un penny*.

Williams sortit de cette maison, chargé de contusions, et il se mit à rêvasser, en marchant au hasard. Je suis bien malheureux, se disoit-il, j'ai été battu et chassé pour avoir fait le Scipion; me voilà battu et chassé encore pour avoir fait le contraire : comment faut-il donc se conduire, pour n'être ni chassé, ni battu ?

En se parlant, en se frottant les joues, en grimaçant, en bâillant, Williams arriva sous les murs de *White - Hall*. Là, un grand tableau, à demi-usé, représentoit un tigre d'une grosseur effrayante; un lion, près duquel celui de Némée n'étoit qu'un lionceau; un prince noir, que le dieu des jardins avoit comblé de ses dons, et qui méritoit l'empire du monde, s'il suffit, pour l'obtenir, de porter le plus beau des sceptres qui jamais ait séduit la beauté.

Un peu plus bas, paroissoient deux femmes, qui pourtant n'en faisoient qu'une. Elles

avoient deux têtes, quatre bras, quatre pommes, très-préférables à celles des Hespérides; mais, des hanches à la pointe des pieds, elles n'avoient que ce qui est propre à une seule femme. Figurez-vous l'Isis et la Tamise, séparées jusqu'à leur confluent, et se jetant dans la mer par une même embouchure.

Il résultoit de cette organisation, que lorsque l'une vouloit marcher, l'autre étoit obligée de la suivre; que lorsque la seconde vouloit s'asseoir, la première étoit forcée de s'arrêter; que quand une des sœurs éprouvoit un besoin, il falloit que son inséparable compagne s'y soumît, quoiqu'elle ne le partageât point; ce qui amenoit quelquefois entr'elles des contestations assez vives.

Le Bobêche de ce pays-là arrêtoit les passans par ses quolibets. Un lambeau de tapisserie se levoit, pour une modique rétribution, et donnoit un libre accès aux curieux.

La nouveauté de ce spectacle rappela l'*Androgyne* à la mémoire fidèle de Williams, et il se sentit frappé d'admiration. Les descriptions emphatiques de Bobêche, les plaisanteries un peu vives dont il les assaisonnoit, excitèrent la curiosité de l'auditoire; la salle s'emplit en un instant, et Williams se trouva sur la première banquette.

M. Randall, propriétaire de cette ménagerie,

s'étendit longuement sur les qualités et les vices du tigre, du lion, et d'une quantité d'autres animaux, dont il avoit dédaigné de charger son enseigne. Si on l'en croyoit, il avoit fait, trois fois, le tour du monde. Les montagnes les plus élevées de l'Europe, les déserts de l'Asie, les sables de l'Afrique, les contrées les plus reculées de l'Amérique n'avoient rien de rare, ou d'intéressant, qui ne fût dans sa précieuse collection, et il faisoit à lui seul les délices de la cour et de la ville.

« Puisque vous avez vu tant de choses, lui dit « Williams, pourriez-vous me dire si les *san-* « *gliers* de Macédoine grognent, comme nous « l'assure *Pline;* si la femme, qui gronde, « fait fuir le lion? Est-il vrai que le *goulu*, le « plus vorace des animaux, contrefasse l'enfant « qui crie, pour attirer sa proie; que l'oiseau « *trochilos* serve de cure-dents au crocodile, « et que pendant que celui-ci se délecte et « bâille de plaisir, l'*ichneumon* se glisse dans « ses entrailles, et les dévore? Avez-vous ren- « contré des autruches plus hautes qu'un « homme à cheval? avez-vous vu la *mérope* « voler en arrière, avec le seul secours de sa « queue? savez-vous le dialecte dont se ser- « vent les oiseaux de l'île de *Diomède?* Ce « n'est plus que d'eux qu'on peut apprendre « la vraie prononciation grecque. Hélas! nous

« avons perdu le *porphyre*. Ce chaste oiseau « avertissoit les maris des infidélités de leurs « femmes, et elles se sont liguées pour en ex- « terminer la race. »

Williams fut arrêté-là, et vous devinez par qui. Les femmes, qui faisoient partie de l'auditoire, n'avoient pas payé, disoient-elles, pour entendre les fables qu'ont racontées les voyageurs. Elles appelèrent, à voix basse, d'abord, celui qu'elles avoient admiré en peinture. Ce premier chuchotement s'éleva peu à peu en *crescendo* général. Bientôt, on n'entendit plus, dans la salle, qu'un cri : le prince noir! le prince noir !

M. Randall, très-embarrassé des questions multipliées que venoit de lui adresser Williams, sut intérieurement bon gré à ces dames de le dispenser d'y répondre, et il se hâta de les satisfaire.

Le monarque africain parut. Son front auguste étoit couvert d'un diadème de plumes de coqs; le clinquant et la pourpre brilloient sur ses reins; son sabre étinceloit du feu de diamans faux; il tenoit à la main un arc qui avoit incontestablement appartenu à la reine de Carthage; enfin il ressembloit parfaitement à un héros d'opéra, à cette différence près qu'il portoit une tunique ouverte par devant, et qu'il n'étoit pas dans ses usages d'avoir le pantalon de couleur de chair.

Il s'avança avec une majesté pleine de grâces, et il salua les dames, qui baissèrent un peu les yeux par une très-bonne raison : c'est qu'elles n'étoient pas venues-là pour regarder..... au plafond.

Les témoignages de l'étonnement et de la plus vive satisfaction éclatèrent de toutes parts. Des soupirs étouffés se mêlèrent aux *bravo*, et on distingua nettement ces mots, articulés par de très-jolies bouches : Plût à Dieu que mon mari !..... Plût à Dieu que mon amant !.....

Comme on ne peut toujours admirer et former des vœux inutiles, l'enthousiasme général se calma insensiblement, et on parla de la beauté double, qui pourtant n'en faisoit qu'une à un point assez intéressant.

Deux filles, jeunes comme Hébé, jolies et fraîches comme elle, s'avancèrent, soutenues sur deux colonnes d'albâtre. C'est tout ce qu'elles avoient à elles deux, ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire.

M. Randall les fit nées à la Cochinchine. La beauté est de tous les lieux ; partout elle exerce le même empire. On n'écoutoit plus M. Randall, on admiroit. Les hommes étoient dans l'enchantement, et les femmes ne trouvoient aux deux sœurs d'autre défaut que celui de leur conformation. Jugez combien elles étoient belles!

Lindamire étoit blonde. Ses grands yeux

bleus exprimoient une douce langueur. Ceux d'Indamore étoient noirs et animés. Les bras les mieux arrondis, des gorges naissantes, dessinées par l'Amour, faisoient des deux sœurs deux femmes accomplies.

Williams avoit un cœur tendre, et ce cœur n'attendoit que le moment de se développer. La touchante Lindamire fit sur lui l'impression la plus forte, et la jalousie naquit en son sein en même temps que l'amour. Il fut révolté de voir tant de charmes livrés à l'œil de la curiosité impertinente. Il se remit cependant un peu, en pensant que Vénus sortit nue du fond de la mer, et qu'il falloit bien qu'elle eût été vue dans cet état, pour que le fait historique parvînt jusqu'à nous. Il se souvint que les filles de Sparte paroissoient sans voiles dans les fêtes publiques, et il conclut de tout cela que Lindamire pouvoit suivre un plus mauvais exemple que celui d'une déesse, qui avoit eu des temples par toute la terre, et que celui des filles les moins soigneuses de leur toilette, et les plus chastes de la Grèce.

Le spectacle étoit terminé; Lindamire et Indamore étoient disparues; les spectateurs étoient sortis; déjà le *Bobèche* appeloit d'autres amateurs, et Williams, livré à des réflexions de toute espèce, paroissoit cloué sur son banc.

M. Randall l'avertit qu'il n'y a plus rien à voir, et Williams ne l'entend pas. Randall lui

prend le bras; Williams le regarde et soupire. « Que ne donnerois-je pas, dit-il enfin, pour « passer ma vie ici! »

Randall est frappé d'un trait de lumière. Il sent qu'un jeune homme qui possède parfaitement son *Pline*, peut lui faire un monstre de l'animal le plus commun, et entraîner l'auditoire par sa profonde érudition. Williams est beau et bien fait: Randall prévoit le parti qu'il peut tirer de l'Adonis moderne, en le *tatouant*, et le transformant ainsi en un homme de la mer du Sud. Il entame franchement la négociation, et le traité est bientôt conclu. Williams consent, pour une *couronne* par jour, à faire partie de la collection de M. Randall.

Ivre de joie et d'amour, il lève le rideau de fond, et va se joindre à ses charmantes compagnes. Il est agréablement surpris d'entendre que les petites sœurs parlent anglais aussi-bien que lui. Il apprend qu'elles sont nées dans le comté de Sussex, d'une ravaudeuse et d'un porte-faix; que Randall les a achetées au moment de leur naissance, ce qui fait qu'elles le regardent comme leur père.

La journée n'étoit pas écoulée, que Williams avoit déclaré le tendre penchant qui l'entraînoit vers Lindamire. Lindamire n'avoit que quinze ans. Elle ne voyoit habituellement que Randall, qui étoit vieux, et le prince maure,

plus propre à inspirer l'effroi que l'amour à une petite fille de cet âge. Ce jeune cœur n'avoit pas battu encore ; les douces paroles de Williams lui causèrent une certaine émotion. Elle le regarda plus attentivement, et elle rougit. Naïve et sincère, elle répondit par un aveu à celui de son amant.

Ce fut alors seulement que Williams eut assez de liberté d'esprit pour s'occuper du passé et de l'avenir. Il revint à cette idée, que le genre de vie que suivoit Lindamire, s'accordoit peu avec les principes que tout homme veut trouver dans sa maîtresse.... et auxquels il aime tant à la voir déroger en sa faveur. Des questions multipliées, mais présentées avec adresse, et faites du ton de l'indifférence, amenèrent des réponses ingénues qui le convainquirent que sa belle n'avoit contracté d'autre mauvaise habitude, que celle de se montrer en public cinq à six fois par jour, précisément dans l'état où Vénus parut sur sa conque marine, poussée par des flots de tritons.

Williams réfléchit ensuite qu'il avoit été battu, d'abord, pour avoir été trop sage, ensuite pour ne l'avoir pas été assez, et il conclut que pour n'être querellé par personne, il faut avoir une femme à soi.

En conséquence de ce raisonnement, Williams s'adressa à M. Randall, et lui fit so-

lennellement la demande de mademoiselle Lindamire. Randall, homme prudent et avisé, demanda huit jours pour penser à cette affaire-là.

Il espéroit bien qu'il pourroit naître de ce mariage quelque chose d'aussi original que Lindamire et Indamore; mais il sentoit, en même temps, que le mari d'une des deux sœurs pourroit les emmener toutes les deux et lui faire perdre la plus belle pièce de sa ménagerie. Ces idées contradictoires lui travailloient fortement la cervelle.

La semaine étoit prête à finir. Williams l'avoit employée à plaire à M. Randall. Orateur un jour, homme de Taïti le lendemain, il remplissoit ses deux rôles avec un égal succès. Il étonnoit les savans les plus opiniâtres, et il donnoit à plus d'une femme l'envie de voyager sur la mer du Sud. Il passoit ses momens de repos aux genoux de Lindamire; à chaque instant il lui devenoit plus cher, et la petite commençoit à trouver que huit jours sont bien longs pour deux cœurs qui désirent. Indamore dormoit pendant ces touchantes conversations, par la raison qu'une femme s'intéresse peu aux plus jolies choses, quand c'est à une autre qu'elles s'adressent.

Le soleil éclaira enfin ce huitième jour tant attendu, et M. Randall, sommé de s'expliquer cathégoriquement, répondit qu'il consentoit à

ce mariage, sous la condition expresse que Williams et les deux sœurs s'engageroient à son service pour neuf ans; que pendant la durée du bail, ils ne pourroient s'éloigner de lui sous aucun prétexte, et qu'ils ne prétendroient à d'autres honoraires que ceux de trois *couronnes* par jour.

Williams se seroit engagé pour toute sa vie, et à bien meilleur marché. Il sauta au cou de Randall, il sauta au cou de Lindamire, d'Indamore; il auroit, je crois, sauté au cou de Matapan, le prince maure, si son altesse n'eût été occupée à remettre au noir quelques parties de son individu qui commençoient à blanchir.

Williams avoit reçu quelques guinées des deux femmes qu'il avoit si différemment traitées, et la semaine lui avoit rapporté sept *couronnes*. Avec cela, on peut penser à des présens de noces, et on en fait à Londres comme à Paris. Le plus indispensable étoit un jupon; car mademoiselle Lindamire alloit paroître devant un public nouveau; il falloit nécessairement changer un certain meuble contre un autre assez spacieux pour recevoir un nouvel hôte; enfin, il étoit dans les convenances d'offrir à M. Randall, à Matapan et au Bobêche le *roast-beef*, le *plumb-pudding* et le *porter*. Williams faisoit ses dispositions en invoquant l'entremise du mi-

nistre anglican. Il n'avoit pas besoin de notaire, parce qu'où il n'y a rien, il ne faut pas de contrat. Lindamire n'avoit pas de parens ; le père de Williams venoit de mourir à son hospice, où il manquoit du nécessaire, bien que les journaux anglais s'extasiassent souvent sur la beauté, la salubrité de ces établissemens, leur utilité et les soins et les secours de toute espèce qu'on y prodigue à la vieillesse. Ainsi, Williams, dispensé d'une foule de formalités, faisoit marcher ses affaires de front, et arrivoit à grands pas au dénoûment.

M. Randall n'entendant pas perdre une recette, il fut décidé qu'on s'épouseroit de grand matin; et l'époux, radieux de plaisir, Lindamire, rouge de plaisir, se disposèrent à se rendre au temple.

Il étoit indispensable qu'Indamore accompagnât sa sœur, et il lui étoit égal que Lindamire se mariât ou non. Elle consentit à passer sa jambe dans le jupon qui venoit de recevoir celle de sa sœur, et on partit.

Le ministre anglican parut d'abord étonné de voir deux futures épouses. On lui dit que la blonde seule requéroit son ministère. Il invita la brune à se retirer en arrière ; on lui répondit que ces demoiselles étoient jumelles, et qu'elles ne se quittoient jamais. « Ce soir pour-« tant..... » grommeloit le ministre..... Au

reste, c'étoit un homme accommodant, qui faisoit rondement, bonnement son métier, et il maria mademoiselle Lindamire, aussi-bien qu'une fille puisse l'être.

Le banquet nuptial terminé, les nouveaux époux se retirèrent chez eux, et M. Williams prétendit.... il venoit d'en obtenir la permission au temple.

Ici commence la longue suite d'événemens, d'incidens principaux ou accessoires, qui donnèrent lieu au procès le plus étrange, le plus inouï, le plus compliqué, le plus incroyable qui jamais ait occupé les docteurs du consistoire de Londres et les jurisconsultes de tous les tribunaux.

Indamore, en consentant à prêter à sa sœur une jambe pour aller au temple, sentoit confusément qu'elle pourroit être témoin de certaines choses qui, dit-on, piquent toujours un peu la curiosité d'une jeune fille; mais, très-novice encore, elle étoit loin de soupçonner qu'elle dût prendre une part très-active à ce qui alloit se passer.

Williams avoit trouvé, pendant le dîner, le moment de donner quelques instructions à sa femme. Lindamire étoit prévenue que tout ne glisse pas comme un mât de Cocagne, et Lindamire se résignoit. Indamore, qui n'étoit prévenue de rien, et qui ne croyoit pas avoir

d'intérêt à prendre son parti, Indamore cria, tempêta, s'agita, s'échappa, entraîna sa sœur, gagna les tréteaux du haut desquels Bobêche alléchoit les passans, passa sa jambe par-dessus la barre de bois qui tenoit lieu de balustrade, et se disposa à sauter dans la rue. Lindamire, étonnée, exaspérée de la violence des mouvemens de sa sœur, effrayée de l'intervalle qui la séparoit du pavé, arrêtée par son mari furieux, Lindamire porta avec force sa jambe en arrière, et les parties supérieures se trouvant en équilibre, retinrent le tout à califourchon sur la maudite barre, attitude dont une rigoureuse modestie n'avoit pas donné le dessin.

Un grand et vieux singe à qui on avoit accordé la vétérance, la liberté, et qui étoit devenu commensal de la maison, Coco regardoit cette scène d'en bas. Il sesentit ranimé à l'aspect de certaines choses bien propres à opérer des prodiges, et il s'élança sur sa proie. Cet attentat porta la rage de Williams au dernier période. Il saisit son épouvantable rival, et le détacha malgré ses efforts. L'animal, dépossédé, tourne le théâtre, un œil sur son adversaire, l'autre sur l'objet séduisant de ses vœux. Williams se jette sur le bois d'une licorne, et le lance à la tête de Coco. Coco esquive le coup, renvoie le javelot à Williams, et lui fait venir une bosse au front. Williams croyoit aux pré-

sages. « Du moins, s'écria-t-il en écumant, ce « ne sera pas de ta façon. » Il pousse d'un bras nerveux le sabot d'un élan, et blesse Coco à la mâchoire. Coco, plus habitué à combattre corps à corps qu'à se servir d'armes meurtrières, fait une feinte, saute sur les épaules de Williams, et lui arrache une poignée de cheveux. Williams ne peut se défaire de cet ennemi acharné qu'en se plongeant avec lui dans une cuve d'eau qu'on tenoit toujours pleine pour prévenir un incendie. Coco n'évite une suffocation certaine qu'en sautant promptement à terre. Il tombe sur le pied d'un monstre marin, et le convertit en assommoir. Déjà le dos et la poitrine de Williams ont résonné sous les coups, lorsque la cuisse d'un géant s'offre à l'œil égaré de celui-ci. Il s'en fait une arme nouvelle qui menace le redoutable Coco. Ils s'arrêtent et se mesurent des yeux. Tel on vit autrefois, sur les bords du Simoïs, l'indomptable fils de Thétis attendre et braver le plus redoutable des défenseurs d'Ilion.

Cependant, comme des guerriers déterminés à mourir ou à vaincre ne s'observent pas toujours, Coco revient à la charge avec une nouvelle vivacité. Il croit assener à Williams un coup décisif; l'époux outragé se détourne. La violence du mouvement et la pesanteur de l'arme entraînent Coco, la tête la première. Son en-

nemi profite du moment, et lui pourfend le crâne. Ses membres s'étendent en frissonnant, et ses yeux se couvrent d'ombres éternelles.

La belle Hélène, du haut des murs de Troie, avoit applaudi, non à la valeur du beau Pâris son époux, mais à celle d'Hector son beau-frère. Ainsi, Lindamire, à cheval sur son balcon, venoit d'admirer l'intrépidité de son Williams. La bravoure plaît à toutes les femmes, et la criarde Indamore daigna donner des éloges au vainqueur. Williams profita de ces dispositions favorables pour réintégrer la beauté double sur le trône de l'hymen, et il alloit finir ce qu'il avoit si glorieusement commencé, lorsque l'intraitable Indamore l'arrêta de nouveau par ses gestes, ses contorsions et ses grimaces.

Lindamire étoit patiente. Mais il n'est pas de vertu qui ne s'épuise enfin, et la jeune épouse crut mettre fin à des débats fatiguans, en disant d'un ton très-aigre à sa sœur : « Je le veux. « — Et moi, je ne le veux pas. — Je me suis « mariée pour quelque chose. — Moi, je ne « dois rien à ton Williams. — Il a pour lui les « lois et le ciel. — J'ai pour moi mes ongles, « et je lui arrache les yeux, s'il ne sort de là à « l'instant. »

Plus fait douceur que violence, dit un vieux proverbe. Lindamire, voyant que la fermeté ne pouvoit rien sur Indamore, essaya les moyens

insinuans. Elle lui expliqua comment, grâces à leur conformation, elle pourroit, sans exposer sa réputation, sans même que le monde ait à gloser, partager son bonheur. Elle lui démontra que son époux lui appartiendroit autant qu'à elle. Elle ajouta que la félicité de toutes deux, ne lui coûteroit qu'un moment de résignation.

Les discours les plus longs ne sont pas toujours les plus persuasifs. Celui-ci avoit plus de substance que toutes les harangues académiques ensemble, et Indamore, après avoir réfléchi un moment, se résigna aussi complétement que sa sœur.

Deux jours n'étoient pas écoulés, que la plus douce harmonie régnoit dans le petit ménage, double d'un côté, simple de l'autre ; mais dans le cas dont il s'agit, un mari en valoit deux. La huitaine toute entière passa comme un éclair, et Indamore, la récalcitrante Indamore, entièrement corrigée, disoit souvent à sa sœur, pendant l'intervalle d'une représentation à l'autre: « Lindamire, appelle donc ton mari. »

Est-il un bonheur durable ici bas? Les deux sœurs étoient innocentes comme Eve, avant que le serpent la tentât; comme elle, elles furent tentées, et elles succombèrent comme elle.

Pendant le temps qui précéda le double et simple mariage, elles ne s'étoient pas aperçues qu'elles étoient sans voiles, et elles n'avoient remarqué dans certains charmes de Matapan, si

puissans sur l'imagination des belles dames de Londres, qu'une monstrueuse difformité. Indamore étoit brune; son esprit étoit vif; elle avoit toujours eu la manie des comparaisons; et, comme le dit fort bien un autre proverbe : l'appétit vient en mangeant.

« Ah, dit-elle un jour à sa sœur, Williams « est un homme fort aimable, mais d'ailleurs « fort ordinaire. Je suis sûre que Matapan... — « Qu'oses-tu penser, Indamore! Moi, je trom- « perois mon époux! — Hé ne t'en donne-t-il « pas l'exemple? Ne t'est-il pas infidèle tous « les jours, même en te prouvant sa tendresse? « — A la bonne heure; mais c'est malgré lui. « D'ailleurs, si tu gagnes, moi, je ne perds « pas. — Quelles misérables subtilités! Allons « au fait. Quand tu as voulu te marier, me « suis-je opposée au succès de tes vœux, et « n'ai-je pas incontestablement le droit de « faire en ma faveur ce qui t'a paru légitime « pour toi? Williams, d'ailleurs, sera-t-il « réellement fondé à se plaindre? Il n'a pu « épouser qu'une de nous, et son mariage est-il « un titre qui voue l'autre au célibat? »

Lindamire éprouvoit bien quelques scrupules. Mais Indamore combattoit ses raisonnemens avec une arme qui est très-souvent victorieuse auprès des femmes, l'attrait de la curiosité et de quelqu'autre chose encore. Ses tableaux étoient si

vifs, si variés, si vrais, qu'enfin sa sœur lui dit, l'œil humide, l'organe voilé : « Mais Matapan « ne pense pas à t'épouser. »

Il est vrai que le prince maure n'avoit fait aucune attention particulière à ces demoiselles. Il les avoit vues croître, et leurs charmes, se développant lentement sous ses yeux, n'avoient produit sur lui aucune sensation. Matapan, d'ailleurs, jouissoit depuis long-temps d'un privilége qu'ont à Londres, comme à Paris, les hommes publics, doués d'un mérite éminent quelconque. Celui de Matapan étoit de nature à charmer toutes les belles, et il n'éprouvoit d'autre embarras que celui du choix.

La petite Indamore savoit tout cela, ou du moins elle s'en doutoit. Depuis quelques jours elle observoit; elle remarquoit des coups d'œil expressifs, qui partoient de toutes les banquettes; elle voyoit Matapan répondre à celles qui lui paroissoient dignes de ses bontés, et elle se promit bien de faire jouer à son tour des yeux que la nature avoit faits très-jolis, et que le désir rendoit éloquens.

Matapan rit d'abord des agaceries de la petite. Bientôt son amour-propre y attacha quelqu'importance. Il cajola, il caressa, il pressa Indamore. Indamore lui déclara avec dignité qu'elle ne donneroit son cœur qu'avec sa main. L'idée d'un nœud indissoluble effraya d'abord

Matapan. Il réfléchit bientôt qu'il ne seroit pas plus mari qu'un autre, et qu'il est avec le ciel des accommodemens. Williams, d'ailleurs, fier de son alliance avec Randall, commençoit à prendre avec lui des airs de supériorité qui lui déplaisoient fort, et l'envie de lui jouer un tour, les agrémens des deux sœurs, l'idée d'une union qui n'avoit pas d'exemple, tout contribua enfin à le déterminer.

La proposition d'un engagement de neuf ans gagna facilement M. Randall. Mais il falloit tromper Williams, qui ne consentiroit pas à ce nouvel arrangement, et qui ne verroit dans Matapan qu'un rival heureux, bien qu'il fût le mari d'Indamore. Lindamire, la volage, l'infidèle Lindamire, et Randall entrèrent dans le complot. Les formalités, secrètement, bien et dûment remplies, on envoya Williams à l'autre bout de la ville acheter une oie, dont il devoit faire un griffon. Il est à peine parti, que Randall, la double beauté et Matapan sautent dans un fiacre. On arrive au temple. Le marieur, qui avoit béni la flamme de Williams, et qui ne connoissoit pas le dessous..... non des cartes de ces demoiselles, n'avoit pas de raison pour ne point consacrer les feux de Matapan. Il le conjoint à la sémillante Indamore, délivre son certificat en bonne forme, et les nouveaux époux rentrent à la ménagerie.

L'homme qui n'est que géomètre, parle toujours problèmes; le procureur imbécile, papier marqué; le gobe-mouches, politique, et Matapan, qui n'avoit qu'un genre de mérite, se hâta de le faire briller. Il venoit d'opérer des prodiges, lorsque Williams rentra, son oie sur l'épaule. Hélas, le malheureux ne se doutoit pas de l'accident qui lui étoit arrivé. La bosse que Coco lui avoit imprimée au front, étoit cependant un pronostic à ne pas négliger. Toujours tendre, toujours empressé, il court dans les bras de la perfide Lindamire..... Un bas de soie va à toutes les jambes; mais celui qui a la jambe grêle, doit veiller à ce qu'une jambe forte ne le chausse pas. O surprise! ô douleur! ô rage!..... La voix de Williams expire sur ses lèvres.

Indamore part d'un éclat de rire; le rire se répète derrière la toile du fond. Matapan paroît dans un état à prouver qu'il est l'auteur du délit, et qu'il a les plus fortes dispositions à le renouveler. « Oh, traître, s'écrie, Williams, « tu paieras cet outrage de ta vie. » Et il saute sur une dent d'éléphant, qui menace alternativement les deux yeux de son rival. Matapan le regarde d'un air dédaigneux, lui fait faire une pirouette, et lui dit gravement : « Me « prends-tu pour Coco? Crois-moi, expliquons-« nous, c'est ce que tu as de mieux à faire. »

Williams, calmé tout à coup par l'air imposant et décidé de son adversaire, voulut lui parler scrupules, honneur, délicatesse; Matapan lui ferma la bouche, en lui présentant l'acte de célébration de son mariage.

L'infortuné, ne sachant plus sur qui tourner sa colère, se décide à battre vigoureusement la partie de ces dames qui lui appartenoit exclusivement. Un geste menaçant du prince maure l'arrête; les pleurs de sa femme le désarment. « Hélas! lui dit-elle, pouvois-je empêcher ma « sœur de se marier? — Tu pouvois m'avertir « de son projet; j'en aurois prévenu l'exécution. « Mais tu étois leur complice. Ciel, juste ciel! « je partagerois avec Matapan..... que dis-je, « partager! Je viens de me convaincre qu'il est « tout maintenant, et que je ne suis rien. Il a « pour lui des bras redoutables; mais j'ai la loi « en ma faveur, et je cours l'invoquer. »

Williams met son bel habit et court frapper à la porte du consistoire, que cette affaire ne regardoit pas. Il est reçu par un vieux prêtre anglican, qui ne comprend rien à ce qu'il lui conte, et qui le fait répéter dix fois. Il entrevoit enfin que le plaignant s'est marié à une jeune et jolie fille; qu'un rival et l'épousée se sont rendus coupables de viol et d'adultère; qu'au moment même où la plainte est portée, l'honneur du mari reçoit peut-être un nouvel échec... Et cela étoit vrai.

Le vieux prêtre s'étoit marié tout bonnement, avoit tout bonnement fait trois ou quatre enfans, avoit vécu avec sa femme sans penser à rien, et ne soupçonnoit pas la moindre chose des nuances, des subtilités dont cette affaire-ci étoit surchargée. Modeste, se défiant de lui-même, et simple comme la bonhomie, il fait entrer Williams dans une salle où étoient rassemblés dix à douze ministres, des plus fins, de ce coquin de Luther, qui est damné, lui et ses adhérens, ainsi que chacun le sait.

Le cas, bien et dûment exposé par Williams, parut aussi clair et nouveau qu'infâme à messieurs du consistoire, et une discussion profonde, savante et vive s'engagea aussitôt. On déclara Randall coupable, avec effronterie et récidive, des sept péchés capitaux.

Coupable d'orgueil, pour annoncer chaque jour à son auditoire que son spectacle est unique, et que ses confrères ne sont que des charlatans.

Coupable d'avarice, pour ne s'être prêté à deux mariages qu'à condition que les époux s'engageroient pour neuf ans à son service.

Coupable de luxure, en cherchant à répandre ce vice affreux par l'aspect immonde de son prétendu prince noir.

Coupable d'envie, pour avoir acheté ou escroqué à deux de ses camarades des pièces en possession d'attirer le public.

Coupable de gourmandise, parce qu'il mange les meilleurs morceaux des marchés de Londres, et qu'il ne donne que l'exact nécessaire aux animaux de sa ménagerie.

Coupable de colère, parce qu'il roue de coups, et pour la moindre peccadille, les habitans de ladite ménagerie.

Coupable de paresse, en ce qu'il gagne ce qu'il veut, sans faire œuvre de ses dix doigts.

Or, comme sa maison est le réceptacle de tous les vices, il est du devoir du clergé anglican de la faire fermer, sauf à la partie civile à prononcer sur le sort à venir des objets de scandale qu'on montre dans ladite maison.

Il est certain que les sept péchés capitaux sont particulièrement du ressort du consistoire. Mais quel moyen employer pour les réprimer dans cette circonstance ? La persuasion ? Randall ne s'y rendra pas. L'autorité ? on voudroit bien empiéter sur les attributions des tribunaux ; mais le souffriront-ils ? C'est au moins ce qu'il faut voir, et que risque-t-on d'y essayer, d'après le vieux proverbe qui dit que ce qui est bon à prendre est bon à rendre.

En conséquence, le consistoire arrête que, pour le salut de Randall et celui des habitans de Londres, la ménagerie sera fermée aussitôt, et ceux qui la composent condamnés à une pénitence publique.

Rien d'aussi facile que de prendre un arrêté : il ne l'est pas toujours autant de le faire exécuter. Cependant un vieux *constable*, qu'on avoit conduit à un point de perfection, tel qu'il ne faisoit plus un pas sans l'avis du consistoire, fut mandé et endoctriné. Il opposa les lois à l'arrêté qu'on venoit de prendre; mais quand il sut que les honneurs du martyre pouvoient être la suite de sa brillante expédition, il se décida et marcha tête baissée.

On n'avoit rien décidé sur le compte de madame Williams. Son mari pensoit que c'étoit déjà quelque chose d'être vengé de Randall, qui avoit donné les mains au mariage de Matapan, et il croyoit fermement enlever sa femme au milieu du tumulte inséparable d'une telle opération. Il marche à côté du *constable;* il entretient sa belle chaleur par tous les exemples édifians que sa mémoire peut lui fournir.

On arrive à la porte de la ménagerie, et le *constable* lit à haute voix le décret dont il est porteur. Matapan étoit en scène, et les dames s'écrièrent que l'arrêté étoit absurde, illusoire, visant à la tyrannie, et qu'elles ne quitteront pas leur place. Le rusé Randall fait paroître Lindamire et Indamore, et les hommes protestent qu'ils assommeront l'envoyé du consistoire et le consistoire lui-même, si on inquiète les deux plus jolies créatures qui aient encore

charmé leurs yeux. Le Bobêche arrête les passans; il leur raconte le fait; il les exhorte, il les presse de maintenir les libertés anglicanes. Le peuple anglais respecte beaucoup ses ministres; mais il entend qu'ils se mêlent de leurs affaires, rien que de leurs affaires. On menace le *constable*, qui tremble à l'aspect de la couronne qu'il ambitionnoit une heure auparavant.

Pressé de toutes parts, il s'échappe; il court au corps-de-garde des *Watch-men*, il amène main-forte.

Les ennemis sont en présence. Les watch-men ne sont pas gens bien redoutables : se promenant toute la nuit, en criant l'heure, accablés de sommeil pendant le jour, et n'ayant pour arme qu'un long bâton, ceux-ci ne paroissoient pas disposés à se mesurer contre des gens qu'animoient le *porter* et la présence de Lindamire et d'Indamore. Cependant, il est des circonstances où il faut être acteur malgré soi. Un watch-men ayant reçu, au nom des libertés anglicanes, un vigoureux coup de poing dans l'estomac, ne put se dispenser d'y répondre par un autre, et le combat s'engagea aussitôt.

Le suppôt de la religion réformée ayant mis les ennemis aux prises, attendoit derrière une tapisserie quel seroit le sort de sa pitoyable troupe. Mais bientôt les cris des vainqueurs lui

firent connoître sa défaite, et en homme prudent il pensa à se retirer. Tantôt debout, tantôt se glissant sur les coudes et les genoux, il gagna la rue au moment où un piquet de la garde à cheval passoit tranquillement, et étoit loin de croire qu'il fallût ferrailler. Le *constable* montre au commandant du piquet son bâton noir, lui dit qu'on méconnoît dans la ménagerie l'autorité du roi, et le requiert de lui prêter assistance.

Quelle est la garde d'un roi, qui, au nom du souverain qui la paie, ne se porte en avant? De deux ou trois coups de sabre, M. le commandant fait sauter le rideau de tapisserie, qui dérobe aux passans les belles choses que montre M. Randall. Il commande *en avant*, et il entre au galop suivi de toute sa troupe.

Voyez-vous trente hommes à cheval, et le sabre à la main, dans le parterre d'une salle de spectacle? entendez-vous crier les banquettes, rompues, renversées? entendez-vous siffler les éclats des planches que lancent les pieds des chevaux, à droite, à gauche, de tous les côtés? entendez-vous les plaintes lamentables de celui qui a une côte enfoncée, de la beauté à qui cette scène inouïe vient de coûter un œil? vous représentez-vous les plus intrépides boxeurs, pâles, abattus, consternés, et ne pensant plus qu'à fuir? pensez-vous que

le danger est égal, soit qu'on veuille rester, soit qu'on veuille sortir? Quel combat! Par comparaison, celui des Centaures et des Laphites, aux noces de Pirithoüs et d'Hippodamie, n'étoit qu'un jeu d'enfans.

Les vainqueurs permettent aux vaincus de se retirer, et ceux-ci ne se le font pas dire deux fois. Les écloppés s'accrochent à leurs camarades, qui ont conservé l'usage de leurs membres; les femmes, échevelées, contusionnées, et maltraitées de bien des manières, fuient en cachant de leur mieux des charmes profanés. La salle est vide, et le *constable* s'empare, *de par la loi*, de tout ce qui compose la ménagerie.

Les singes, les chats-tigres, les perroquets sont enchaînés. Un cavalier de la garde prend en croupe un crocodile empaillé; un autre tient devant lui la mâchoire d'une baleine, et on alloit se mettre en route pour ajouter cette ménagerie à celle que formoit déjà le consistoire, quand le *constable*, qui étoit un casuiste éclairé, jugea qu'aucun des effets saisis n'avoit pu être un sujet de scandale, et en conséquence de ce raisonnement, et sous la protection immédiate de monsieur le commandant, il commença une perquisition générale dans les débris de cette salle, naguères si voluptueusement ornée.

L'amour se rit des vains efforts qu'on lui oppose, et ses disgrâces mêmes tournent toujours au profit de quelqu'un. Lors de l'irruption de la cavalerie, Lindamire et Indamore s'étoient réfugiées sous le théâtre. Matapan et Williams les y avoient suivies. Williams péroroit; c'est la ressource de l'impuissance. Matapan s'habilloit; puis, détachant d'un bras vigoureux le rideau du fond, il le roule autour des deux sœurs, et les charge sur son épaule. Williams veut prouver à Matapan qu'il agit contre le droit des gens; Matapan réplique par un coup de poing qui renverse l'orateur; Williams, étourdi, saisit le bout d'une jambe féminine; d'un coup de pied Matapan lui fait lâcher prise; il se jette dans la foule avec son précieux fardeau; il se fait faire place en criant qu'il enlève des blessés; il se jette dans un fiacre; Williams se cramponne derrière. Ils arrivent tous à la porte d'un prétendu hôtel garni, situé dans le quartier de la Tour; Matapan y entre avec ses femmes, et arrête le taudis le moins cher; Williams prend le numéro de la maison, et va chercher une justice plus expéditive que celle du consistoire, qui se mêle de tout, et qui n'a pas la puissance de rendre une femme à son mari.

Cependant, la boutique de Randall étoit fermée, réellement fermée, sans qu'aucun ouvrier

y ait mit la main, par la raison qu'il étoit impossible à qui que ce soit de se tenir debout ou assis sur les débris amoncelés dont l'intérieur étoit garni. Du haut du balcon de Bobêche, Randall, la poitrine gonflée, les yeux éteints, les bras croisés, regardoit dans un morne silence les ruines de sa propriété, comme le dernier des citoyens contemploit du haut des remparts d'Ilion les murs fumant de sa patrie.

Un procureur, un procureur se fourre partout, étoit venu *incognito* voir Lindamire et Indamore, et avec la prudence qu'inspire sa robe, il s'étoit tapi, dès les premiers coups, sous la dernière banquette, accolée au mur du fond, et sur laquelle par conséquent les chevaux n'avoient pu monter. Enhardi par le calme profond qui règne autour de lui, il sort de sa retraite, et se piquant, par-ci, par-là, aux pointes des planches brisées, il se traîne jusqu'à la porte, d'où il voit Randall continuant sa méditation.

« Vous rêvez, lui dit-il, et vous êtes ruiné!
« Je vous laisserois rêver, et je suis procureur!
« De l'or, mon ami, de l'or pour vous et pour
« moi. Une mine est ouverte devant nous; nous
« n'avons qu'à nous baisser et prendre.

« Un décret illégal est l'unique cause de
« votre infortune; il faut attaquer en dédom-
« magement le consistoire qui l'a rendu. Un

« *constable* l'a mis à exécution ; il faut l'accu-
« ser de forfaiture et l'attaquer en dédomma-
« gement. Un lieutenant de la garde a prêté
« main-forte au *constable*, sans avoir pris com-
« munication de la pièce en vertu de laquelle
« il a été requis de ferrailler ; il faut que le
« lieutenant soit cassé et qu'il paie. Que de-
« viendroient les habitans de Londres, si la
« garde du roi se permettoit de les sabrer sur
« le dire pur et simple d'un magistrat subal-
« terne ? »

Randall commence à respirer. Il conçoit l'espérance d'être indemnisé de ce qu'il a perdu et de ce qu'il eût pu gagner en dix ans, s'il n'eût été arrêté dans sa carrière. Il embrasse le procureur ; il le nomme son sauveur, son dieu tutélaire. Ce n'est pas-là ce qu'il faut au suppôt de Thémis ; c'est de l'argent. Les frais alloués aux procureurs sont si modiques, qu'ils ne peuvent se charger d'aucune cause, si on ne leur paie d'avance des épices supplémentaires. Mais, chaque *couronne* allouée en sus du mémoire rapport infailliblement le centuple, et il faudroit entendre bien peu ses intérêts, pour refuser de payer d'avance son procureur.

Randall se rend à ces raisons, sans réfléchir que ses parties adverses paieront aussi leur procureur d'avance, et sans penser qu'il n'y a pas de procès qui ne fasse au moins une dupe. Il

conduit le robin à son logement ; il ouvre son secrétaire, et lui donne, *sans reçu*, comme cela se pratique, une petite somme assez rondelette.

Pendant que Randall contribuoit d'un côté, Bobêche étoit allé donner ses épargnes à un homme de loi qu'il chargeoit d'attaquer ceux qui lui avoient ôté son pain; Matapan, après avoir enfermé sa femme ou ses femmes, faisoit les mêmes démarches contre le pauvre consistoire; Williams amoureux, et de plus jaloux, intentoit deux procès à la fois, l'un contre les ministres de l'église anglicane, l'autre contre le ravisseur de sa femme.

Et pendant que ces messieurs ameutoient contre les desservans de Luther, les limiers de la justice, le *constable* triomphant, et le détachement de la garde arrivoient, avec leur trophées, à la porte du consistoire.

Au bruit que faisoient le cortége et les badauds anglais qui le suivoient, les vénérables membres du consistoire mettent leurs têtes à perruques aux croisées, et ne sont pas peu surpris à l'aspect du genre de dépouilles qu'on leur amène. M. le doyen alloit remontrer, très-pathétiquement au *constable*, qu'il avoit outrepassé ses ordres, que *trop embrasser c'est mal étreindre*, et que les membres du consistoire ne pouvoient se mettre en société avec des singes

et des perroquets, lorsque le cheval d'un des cavaliers de la garde, piqué par une guêpe, fit un saut épouvantable. Hélas! hélas!.... la ficelle, qui tenoit toutes les chaînes attachées aux sangles de la selle, rompt à l'instant. Les singes s'échappent; les uns sautent dans l'intérieur du consistoire, prennent les perruques des révérends, s'en affublent, et font, des croisées, des grimaces aux spectateurs. D'autres grimpent les escaliers, et portent avec eux la terreur. Un de ces infâmes se jette dans la boutique d'un épicier, trouve sa fille au comptoir, et en use réellement avec elle comme *Coco*, son papa, avoit essayé de le faire avec Indamore et Lindamire. Les perroquets, dont on cesse de s'occuper, prennent leur volée. L'un d'eux va se percher sur le chef dépouillé de M. le doyen; M. le doyen lui applique un coup de houssine, et le perroquet indigné s'accroche au bout de son nez, s'y suspend et ne veut pas lâcher prise. Plus on le frappe et plus il serre. M. le doyen, exaspéré par la douleur, court à travers la salle sans savoir ce qu'il fait; ses confrères le suivent armés de pêles, de pincettes, de flambeaux. Les singes sautent sur les épaules de messieurs du consistoire, et comme les contorsions du doyen leur paroissent plaisantes, chacun d'eux saisit le nez de celui qui le porte. Tous les membres du consistoire crient et dansent, mais

sans ordre et sans mesure. Ils ne savent où se réfugier, ni comment échapper à leurs ennemis; le désordre est au comble. Les uns fuient au grenier, portant avec eux le trait qui les déchire; d'autres se jettent dans la rue, et sont suivis par la canaille qui les hue. Pourquoi le patron de l'Angleterre ne parut-il pas sur son cheval blanc, et ne pourfendit-il pas, de son cimeterre vierge, et sapajous et perroquets?

Pour comble de disgrâce, on crie tout à coup *au feu.* Un singe, entré dans la boutique d'un arquebusier, avoit trouvé une pipe allumée, qu'avoit quittée le maître, pour aller rire à son aise de ce qui se passoit dans la rue. Le singe s'étoit approprié la pipe, et avoit jugé à propos d'achever de la fumer auprès d'un baril de poudre de chasse ouvert. Une étincelle tombe dans le baril; la détonation se fait entendre; le plafond s'écroule; les flammes se manifestent; les clameurs se multiplient; les pompiers arrivent, et comme le clergé anglican doit être, dans tous les cas, l'objet de la vénération et des premiers soins des croyans, les pompiers laissent brûler la maison de l'arquebusier et dirigent leurs tuyaux sur les faces vénérables des membres du consistoire. Les singes et les perroquets fuient; tout en apparence rentre dans l'ordre. Mais l'arquebusier, mais le père de la petite fille qui a perdu ce qu'une femme donne assez volontiers, mais

qu'elle n'entend pas qu'on lui ravisse, remontent jusqu'à la cause première de cette épouvantable scène, et tous deux prennent le consistoire à partie.

Pauvre consistoire! ce n'est pas assez d'être poursuivi comme ayant porté atteinte aux libertés anglicanes; il faut qu'il le soit encore comme fauteur de viol et d'incendie! Et quel prix mettra le père à une vertu de dix-huit ans, chose si rare à Londres, et peut-être ailleurs? Tout cela étoit inquiétant, alarmant, affligeant, désespérant. Payer les fredaines d'un singe! on a déjà tant de peine de payer pour soi!

Le consistoire avoit retrouvé ses perruques; le sang des nez étoit étanché, les vêtemens séchés, et dans cette circonstance, très-critique, on ne pouvoit trop se hâter d'aviser au parti qu'il falloit prendre. Le doyen, homme rusé, qui prétendoit descendre de Guillaume le Normand, et qui par conséquent étoit fin chicaneur, improvisa le discours suivant :

« Révérends pères en Luther et en Henri VIII, « ce qui s'est passé aujourd'hui nous prouve « que les pauvres d'esprit, s'ils sont sauvés, ne « doivent pas être nos agens. Ce malheureux « *constable* ignore l'art, que nous possédons si « bien, de plumer la poule sans la faire crier. « Il a tout heurté, tout osé, et au lieu de faire

« clore une porte par la parsuasion ou la crainte,
« il a renversé une maison, il en a fait brûler
« une autre, et il est cause qu'une fille vierge
« a été traitée comme le fut *Thamar* par un
« de ses proches parens. Je ne vous parlerai ni
« de nos nez, ni de nos perruques; nous avons
« souffert pour la bonne cause, et cela nous
« suffit. Mais fussions-nous, en effet, coupables
« d'un délit, nous l'avons suffisamment expié,
« vous, sous les griffes du singe, moi, sous le bec
« du perroquet. Ne pensons plus qu'à nous déro-
« ber aux poursuites des hommes, qui ne veulent
« pas faire de nous des martyrs, mais qui atta-
« quent notre bourse, ce qui est encore assez
« cruel, car comment se *substanter* sans argent,
« et comment chanter en public sans subsistance?

« Tâchons donc, mes révérends pères, de
« mettre nos bourses à l'abri de toute atteinte.
« Voilà le moyen que j'imagine pour parvenir
« à cette fin.

« Les assignations pleuvent ici. Renvoyons-
« les à la cour du *King's bench*, et assignons-y
« le *sheriff* et les *aldermen*, qui non-seulement
« font très-mal la police de Londres, mais qui,
« par leur insouciance, favorisent le déréglé-
« ment des mœurs, qui est aujourd'hui porté
« à un point intolérable. Prouvons, et cela
« n'est pas difficile, que si la police eût sup-
« primé le repaire de Randall, nous n'aurions

« pas entrepris de le fermer. Or, si nous par-
« venons à faire supporter par l'autorité pu-
« blique les frais énormes dont nous sommes
« menacés, les rieurs seront de notre côté, ce
« qui est assez agréable, et on finira par croire
« que nous avons fait une bonne action, ce qui
« nous fera beaucoup d'honneur. »

Bravo, bravo, bravo, s'écrient à la fois les révérends pères en Luther et en Henri VIII. Ils envoient chercher un *attorney*, et le chargent d'instrumenter à l'instant.

Cependant, ce *sheriff* et ces *aldermen*, que le consistoire accusoit de nonchalance, n'avoient pas perdu un moment pour venger leurs attributions méconnues et outragées. Ils avoient gagné les révérends pères de vitesse, et au moment où ils alloient se séparer, ils reçurent une assignation de plus.

Ainsi, voilà ce vénérable corps chargé d'un procès contre Randall;

D'un second contre Matapan;

D'un troisième contre Williams;

D'un quatrième contre l'épicier;

D'un cinquième contre l'arquebusier;

D'un sixième contre l'administration de police.

Voilà un constable et un lieutenant de la garde également chargés, chacun, de six procès, et cela parce qu'il a plu à M. Williams

d'aller se plaindre d'un accident qui fait vivre tant de maris.

Je vous entretiendrois bien du procès existant entre Williams et le prince noir. Mais je n'ai pas le talent de César, qui dictoit à quatre secrétaires à la fois et en styles différens. D'ailleurs, vous ne pourriez lire tout cela en même temps; ainsi je reviendrai à l'*affaire* de la beauté simple ou double, comme il vous plaira l'appeler, quand j'aurai épuisé celle-ci.

Sentez-vous quel effet un pareil procès fit dans Londres? On se battoit aux portes du tribunal pour y entrer. Ceux qui étoient obligés de rester en dehors, interrogeoient ceux qui sortoient, et alloient raconter tout de travers ce qu'ils avoient entendu. Les folliculaires avoient de quoi remplir leurs feuilles, ce qui ne leur arrive pas toujours; les avocats sans cause, qui ne savent que transcrire l'esprit d'autrui, barbouilloient du papier à la fin de chaque audience, et préparoient un corps d'ouvrage, dont ils comptoient faire hommage au public....pour son argent. Dans tous les cercles on ne s'entretenoit que de ce singulier procès; partout les paris étoient ouverts. Les jeunes gens et les femmes parioient pour le schériff; les imbéciles et les vieillards parioient pour le consistoire; enfin, la curiosité publique étoit portée à un tel point d'exaspération, que les courses de chevaux fu-

rent suspendues, les combats de coqs abandonnés, ce qui n'arrive en Angleterre que dans les très-grandes occasions. Des monceaux de guinées sont déposés partout. Bientôt va luire le jour qui en assignera la propriété. C'est après demain..... c'est demain..... c'est aujourd'hui.

Arrêt de la Cour du KING'S BENCH.

« Le Sauveur ne se mêloit pas des affaires « de ce monde. Ceux qui se disent ses minis- « tres doivent l'imiter en cela, comme en toute « autre chose. Le clergé anglican n'a, par son « institution, d'autre influence à exercer que « celle de la persuasion. Il n'a pas le droit « d'examiner la conduite des membres qui « composent l'autorité publique, ni même « celle des particuliers; il a moins encore ce- « lui de la condamner par paroles, ou par « écrit, et il devient nécessairement coupable, « lorsqu'il s'immisce dans des fonctions dont « l'esprit évangélique l'éloigne sans retour.

« En conséquence, il est ordonné aux mi- « nistres de Londres, et ce à peine de punition « corporelle, de se borner à prier Dieu avec « ceux qui veulent le prier, et sans ceux qui « ne le veulent pas; d'éviter soigneusement de « se livrer à un orgueil et à une ambition « couverts du masque d'une fausse piété, et « dont il résulte toujours un scandale dont

« gémit la religion. Pour réparation de celui « qu'a causé l'attentat du consistoire à la pro- « priété de Randall, et son empiétement sur « les droits de l'autorité temporelle, ledit con- « sistoire est condamné en mille livres sterling « envers les pauvres.

« Et pour réparation envers Randall, et au- « tres co-plaignans, il est condamné en cinq « cents livres sterling envers le premier; en « cent livres envers Williams et Matapan; en « mille livres envers Tompson, arquebusier, « et en deux mille livres envers miss Sara Wil- « kins. Le présent jugement est exécutoire et « par corps.

« La cour déclare l'officier Roberts et le « *constable* Dickson, pour avoir attenté aux « libertés anglicanes, incapables de remplir « aucunes fonctions civiles et militaires; les « condamne en outre à cinquante livres d'a- « mende envers les pauvres, et à six mois de « prison.

« Donné à Londres, le..... »

Ceux à qui cet arrêt avoit fait gagner leurs paris, trouvèrent que la cour avoit parfaitement jugé. Ceux qui avoient perdu leur argent, alloient criant partout que les membres du tribunal étoient *sans foi* et *sans loi*, puisqu'ils ne vouloient pas que les ministres de la religion gouvernassent le monde. Mais comme

les clabaudeurs étoient en petit nombre, sans influence, sans aucune espèce de considération, le gouvernement les laissa crier, à peu près comme un homme raisonnable marche, sans se retourner, lorsqu'un roquet le suit en aboyant, le museau sur ses talons. D'ailleurs, l'attention générale alloit être fixée par un objet nouveau. Le procès de Williams contre Matapan faisoit déjà un bruit du diable. Les grands mots de viols, d'adultère, d'inceste retentissoient à toutes les oreilles. Les parties adverses dépensoient à publier des *factum*, l'indemnité que leur avoit accordée le tribunal. Tout le monde les lisoit. Ceux qui n'avoient pas vu Lindamire et Indamore, établissoient des conjectures. Ceux qui les avoient vues, expliquoient, commentoient le cas. Les dames qui *connoissoient* Matapan, faisoient des vœux contre l'ingrat qui avoit tout quitté pour se ranger sous le joug de l'hymen; celles qui ne l'avoient jamais vu envioient le destin d'Indamore ou de Lindamire, ou de l'une et de l'autre. On recherchoit tous les membres du tribunal depuis le président jusqu'au dernier clerc d'huissier; tous les moyens, tous les individus étoient bons, pourvu qu'on obtînt une place d'où on ne perdît pas un mot de cette étonnante plaidoirie. On cherchoit à deviner quel jugement rendroit le tribunal. On se perdoit

dans ses idées, et les juges d'une affaire de cette nature, n'étoient pas les moins embarrassés.

Vous pensez bien que ce n'étoit pas sans motifs que Williams avoit pris le numéro de la maison où Matapan avoit caché leurs femmes. Muni de son acte de célébration de mariage, il avoit obtenu un jugement en référé, qui ordonnoit que l'épouse de la partie plaignante seroit, jusqu'à jugement définitif, séquestrée, non dans un couvent, par la raison très-simple qu'il n'y en a point à Londres, mais dans une de ces maisons où on colloque ceux dont on veut s'assurer, et qui n'ayant ni parens, ni amis, ni fortune, sont dispensés de donner caution.

Or, comme madame Williams ne pouvoit faire un pas sans que madame Matapan la suivît, les deux sœurs furent enlevées, et les maris de deux femmes chacun se trouvèrent veufs *ipso facto*.

Les lois, en Angleterre, sont interprétées à la lettre, et il en est une qui prescrit aux juges d'avoir sous les yeux les pièces les plus importantes d'un procès. Mais, comme il n'est pas de règle sans exception, lorsque l'objet en litige est une terre ou un château, on n'est pas tenu de les présenter à l'audience. Comme mesdames Williams et Matapan étoient des effets très-portatifs, elles n'avoient aucun moyen d'éluder la

loi. Habituées d'ailleurs à paroître en public, elles ne tinrent pas grand compte du décret qui leur enjoignoit de *comparoir* par-devant *messieurs*.

Et messieurs, à qui la dignité de leur ministère ne permettoit pas des courir les spectacles à tréteaux, furent fort aises de pouvoir examiner une ou deux jolies femmes, et de s'assurer très-positivement, avant de prononcer, si elles étoient doubles ou simples.

Mais quand on sut en ville que ces dames paroîtroient à l'audience dans l'état où on avoit négligé de les aller voir chez Randall, tout tomba en combustion. Les grands dignitaires de l'Etat, les lords, les baronnets et les *squires* opulens firent arrêter toutes les places; une pluie d'or tomba sur les aboyeurs, les *paix-là* du parquet. Mais comme la canaille de Londres a des droits auxquels on n'attente pas impunément; que cette canaille prétend qu'on ne doit acheter ses places ni à l'audience, ni à l'église; que hors les circonstances qui exigent de la subordination, elle est l'égale de tout le monde, quand elle a payé les impôts, la canaille se porta en foule au *King's bench*, et les chevaliers de la jarretière et du bain furent houspillés, et contraints d'aller cacher leurs contusions dans leurs carrosses, qui les ramenèrent chez eux beaucoup plus vite qu'il n'étoient venus.

Les places furent remplies à l'instant par les plus fameux *boxeurs* de Londres, au grand mécontentement des avocats, qui avoient arrangé de très-beaux discours; le premier, pour prouver qu'un et un font un; le second, pour démontrer qu'un fait deux. Or, comme la canaille n'entend rien aux divisions, aux subdivisions, aux subtilités, aux subterfuges, et qu'elle juge de tout, et assez bien, à l'aide seule de son gros bon sens, les Démosthènes anglais furent contraints de renoncer aux jouissances de l'amour-propre, et ils se bornèrent à gagner loyalement leurs honoraires, c'est-à-dire, à parler beaucoup, sauf à être bernés par un auditoire qui pourroit bien ne pas les comprendre.

Déjà on avoit fait paroître Indamore et Lindamire sans autre ceinture que celle de Vénus; déjà *messieurs*, lunettes sur le nez, avoient soigneusement examiné le cas qui donnoit lieu à cet étrange procès; déjà l'avocat de Williams, dont le client étoit *demandeur*, et qui par cette raison devoit parler le premier, avoit toussé, craché, et s'étoit bénignement incliné vers les auditeurs dont il vouloit capter la bienveillance.

Le plus profond silence règne dans la salle, et l'avocat commence par une période à quatre membres, ainsi que l'a prescrit Aristote et tous les régens de rhétorique qui lui ont succédé.

Or, comme une période n'est qu'une période, c'est-à-dire, pas grand'chose, je vous en fais grâce, et je suis l'orateur dans le développement de ses moyens. C'est lui qui va parler.

« Je parle pour Williams, contre Matapan, « accusé convaincu d'avoir méchamment, sciemment, et contre les lois les plus précises, fait « à ma partie l'affront le plus sanglant; d'avoir « cohabité par surprise, et au mépris d'un mariage « précédent avec Lindamire-Indamore, épouse « légitime de ma partie; d'avoir, pour couvrir « son crime et s'assurer la continuation de ses « jouissances illicites, forcé notredite épouse à « lui donner la main qu'elle avoit déjà accordée à un autre. Un délit de cette importance « est d'autant plus digne de châtiment, que le « coupable veut s'en faire des armes contre nous, « ce qui nous met dans la nécessité d'entrer « dans une exacte discussion du fonds, aux fins « de prouver l'illégitimité d'un second engagement formé au mépris des lois divines et « humaines.

« L'hypothèse sur laquelle il établit ses prétentions n'est pas moins absurde, messieurs, « que s'il avançoit qu'un peut faire deux. Il « prétend que Lindamire-Indamore, unique « et seule épouse de ma partie, forme deux « femmes distinctes et différentes; qu'il n'a « rien à prétendre sur Lindamire, qu'il recon-

« noît être bien mariée à sa partie adverse ;
« mais qu'Indamore lui appartient au même
« titre, et que l'ayant acquise par un mariage
« subséquent, on ne peut lui contester sa pro-
« priété.

« Pour détruire un raisonnement aussi ex-
« traordinaire qu'absurde, j'établirai :

« 1° Que Lindamire-Indamore n'est qu'une
« seule femme.

« 2° Que s'il étoit possible de la présumer
« double, elle ne pourroit avoir qu'un mari.

« 3° Qu'en admettant que chaque partie de
« ce tout ait réellement contracté un engage-
« ment particulier, Matapan n'auroit pas le
« droit de retenir notre épouse légitime, sous
« le prétexte du mariage qu'il auroit contracté
« avec sa sœur.

« Pour donner la preuve de ma proposition
« que Lindamire-Indamore n'est qu'une seule
« femme, il est nécessaire de recourir au prin-
« cipe constituant de tout individu. Les savans
« reconnoissent que nous sommes un composé
« d'une âme identique et simple, et d'un corps
« simple et identique. Ce n'est pas le nombre
« des membres qui détermine l'identité et l'in-
« dividualité. Quelques têtes, quelques bras
« de plus ou de moins ne déterminent pas l'es-
« pèce ; elle l'est uniquement par le foyer,
« centre précieux des opérations du tout, et

« qui renferme le germe de la dernière pos-
« térité.

« En effet, messieurs, on n'a jamais pré-
« tendu qu'un homme qui a perdu une jambe,
« qu'une femme à qui on a coupé un bras,
« ne fussent pas un homme et une femme, et
« ils le sont si réellement, que lorsqu'ils se
« marient ils procréent des enfans aussi com-
« plets qu'enfans puissent l'être.

« Or, comme un ancien axiome dit que ce qui
« abonde ne vicie pas, on ne peut rien conclure,
« contre l'épouse de ma partie, de la sura-
« bondance de membres dont son individu est
« composé. Janus avoit deux visages, Gérion
« avoit trois têtes, Briarée cent bras, Argus
« cent yeux, et personne ne s'est encore avisé
« de multiplier leurs âmes par leurs membres.
« On ne leur a jamais contesté l'unité, et je
« vous demande, messieurs, ce que vous au-
« riez prononcé si quelque fillette eût voulu
« prendre pour mari une des têtes de Gérion,
« et que sa première épouse se fût opposée à ce
« second mariage? Vous auriez jugé que ces
« trois têtes, n'ayant qu'un *medium* de l'im-
« mortalité communicative, ne faisoient qu'un
« seul homme, d'où je conclus à mon tour
« qu'où le *type* de l'humanité n'est qu'un, il
« n'existe qu'un individu. Voilà ce qui a con-
« sacré que l'homme et sa femme ne sont qu'une

« chair, parce qu'en effet l'unité s'opère par
« la réunion des organes destinés à la repro-
« duction de l'espèce.

« J'irai plus loin, messieurs, dussé-je vous
« étonner. J'avancerai que le point de cette
« réunion est le véritable siége de l'âme. Je
« m'étonne qu'on ait tant disputé pour trouver
« une vérité que je m'honore d'avoir décou-
« verte. N'est-il pas connu que le gouverneur
« d'une province doit s'établir au centre pour
« communiquer plus commodément, plus
« promptement avec les extrémités? Le soleil
« n'est-il pas au point central de l'univers,
« d'où il répand partout la chaleur, la vie et
« le mouvement? C'est sans doute aussi du *me-*
« *dium* dont j'ai parlé que dérivent la sagesse
« du philosophe, la science de l'académicien,
« les grandes vues de l'homme d'état, la verve
« du poëte, le feu de l'orateur, le génie du
« sculpteur et du peintre. Ce *medium* est le
« foyer de toutes les sensations, le creuset de
« l'humanité, le magasin des âmes; c'est l'ate-
« lier de la nature, et l'ouvrier réside néces-
« sairement dans son laboratoire. Cette opinion
« est à peu près celle de la philosophie mo-
« derne, qui, depuis cinquante ans, a décou-
« vert et fait de si belles choses!

« Je le répète, l'homme entier, ce composé
« de l'âme et du corps, est jeté dans un même

« moule, et conséquemment l'âme qui préside « à la fabrication de ce chef-d'œuvre ne doit « pas s'éloigner de sa fabrique.

« C'est de là qu'elle exerce une influence « rapide et souveraine. Que de femmes insen- « sibles aux discours les plus pressans, aux « grâces piquantes d'un joli homme, aux me- « naces d'un amant emporté, se sont rendues « à un être dépourvu, en apparence, de toute « espèce d'avantages! Je vais vous en dire la « raison. Les impressions produites par de vai- « nes paroles s'affoiblissent en passant de l'o- « reille au siége de l'âme, et celui-là doit « réussir qui frappe droit au but.

« J'ose me flatter, messieurs, d'avoir pré- « senté mon premier moyen d'une manière tel- « lement victorieuse, que mon adversaire n'a « rien à m'opposer, et s'il n'existe qu'un *medium* « entre nos prétendues sœurs, vous en conclu- « rez qu'elles ne sont qu'une seule femme. Or, « pour établir clairement, évidemment, incon- « testablement cette vérité, ma partie requiert « la visite de matrones et de gens à ce connois- « sans; et je demande de plus que leur rapport « soit joint au procès, pour y faire droit en tant « que de raison.

« J'ai dit, dans ma seconde proposition, que « s'il étoit possible de présumer Lindamire- « Indamore double, elle ne pourroit avoir « qu'un mari. C'est ce que je vais prouver.

« J'admets pour un moment l'existence d'une « âme distincte dans chacun des demi-corps. On « n'y trouvera encore qu'une seule femme pro- « pre à perpétuer la race humaine. L'organe « seul décide le nombre : un couteau qui n'a « qu'une lame, peut avoir deux manches, et « n'est pourtant qu'un couteau. Hé, messieurs, « ce couteau peut-il être dans deux mains à la « fois, et un seul *medium* peut-il appartenir à « deux maris? Si deux mariages avec la même « femme blessent toutes les lois, vous devez « en casser un, et certes ce ne sera pas le pre- « mier, qui a été contracté suivant les formes « prescrites.

« J'ai avancé enfin qu'en admettant que cha- « que partie de ce tout ait pu se lier particulière- « ment, Matapan n'auroit pas le droit de retenir « notre épouse légitime, sous le prétexte du « mariage consenti par sa sœur. Non, mes- « sieurs, quand il seroit avéré que Lindamire- « Indamore a deux âmes, deux corps et deux « organes, Matapan ne pourroit retenir Lin- « damire à la faveur des droits qu'il prétend « avoir acquis sur Indamore. Ils ne sont fondés « que sur un mariage postérieur à celui de ma « partie, pour qui je réclame la priorité. D'ail- « leurs, Matapan peut-il contraindre notre « épouse légitime à suivre sa sœur, sans exiger « de l'une et de l'autre les mêmes complai- « sances, et dans ce cas la polygamie n'est-elle

« pas évidente? Mais, je le répète, elles ne sont « qu'une, c'est nous qui avons épousé, et les « deux sœurs se trouvant unies par un lien in- « dissoluble, il s'ensuit que l'engagement de « l'une a lié nécessairement les volontés de « l'autre.

« D'après les moyens que je viens de déduire, « je demande, messieurs, qu'il vous plaise or- « donner que notre épouse légitime, circons- « tances et dépendances, soit remise en notre « pouvoir; que défenses soient faites à Matapan « de chercher à s'en approcher à l'avenir, et « qu'il soit condamné aux dépens. »

Vous sentez quel effet prodigieux un tel plaidoyer dut produire sur l'assemblée. On se regardoit, on s'interrogeoit, on s'extasioit sur les talens de M. l'avocat, et on convenoit franchement qu'on ne comprenoit pas grand'chose à ce qu'il avoit débité avec tant d'emphase. Les lords qu'on avoit expulsés eussent trouvé ce discours très-clair et très-simple, parce que les grands seigneurs savent tout sans avoir rien appris.

On se flatta que la plaidoirie de l'avocat adverse jetteroit quelque jour sur une matière furieusement embrouillée. Son discours ne fit, comme vous allez le voir, qu'ajouter aux ténèbres qui enveloppoient l'auditoire, et à l'embarras des juges, tout-à-fait étrangers aux causes de

cette espèce. Voilà presque toujours à quoi servent les avocats.... à Londres, bien entendu; car à Paris !!!!!

« Messieurs, dit l'avocat adverse, il s'agit de « prouver que l'unité dans un point ne peut « empêcher l'individu d'être double, et que « pour avoir méconnu cette vérité, Williams « s'est rendu coupable de polygamie et d'in- « ceste. Il ne niera pas, et l'expérience le lui « a fait mille fois connoître, que ces dames ont « chacune leur volonté. Il ne niera pas davan- « tage que les droits des deux sœurs sur le « point en litige soient parfaitement égaux, et « que celui qui en useroit du consentement de « l'une et de l'autre seroit nécessairement in- « cestueux, s'il n'étoit point polygame.

« Loin de convenir d'une chose aussi ma- « nifeste, Williams, pour ne trouver qu'une « femme où il y en a évidemment deux, s'a- « vise de placer le siége de l'âme de la manière « la plus ridicule, dans la partie la moins « susceptible d'intelligence! Mettre le carac- « tère distinctif de l'humanité dans ce qui nous « est commun avec les animaux ! c'est renver- « ser les notions les plus claires, détruire les « prérogatives qui nous caractérisent, confon- « dre les ténèbres avec la lumière. Il n'appar- « tient qu'à mon confrère de loger la raison, « cette reine superbe, dans l'endroit le plus « obscur de son palais.

« Pour démontrer l'absurdité d'une telle « assertion, il suffira d'établir que l'âme exis- « toit dans l'homme avant qu'il ait abusé « de ce don pour pécher; et bien certaine- « ment elle n'étoit point où mon confrère « la loge, puisque nos plus fameux docteurs « assurent que l'homme devoit se reproduire « par une voie plus pure et plus noble que « celle qui est si fort à la mode aujourd'hui. « Il devoit suffire de l'union spirituelle des « âmes pour procréer son semblable; et alors « il devient incontestable que les signes ca- « ractéristiques des sexes n'étoient pas avant « la chute de nos premiers parens, et leur « furent donnés en punition de leur péché. « Cette addition est conforme au sentiment des « rabbins qui ont expliqué le plus finement « l'Écriture.

« Or, si Adam et Éve n'avoient pas d'abord ce « qui nous fait faire tant de folies aujourd'hui, « il est prouvé jusqu'à l'évidence que leur âme « n'étoit pas logée-là, et je défie le plus rusé « chicaneur de rétorquer mon argument.

« Notre adversaire soutient en second lieu « que si Lindamire-Indamore formoit en effet « deux personnes distinctes, l'unité d'organe « constitueroit une seule femme. C'est-là que « je l'attendois et que je l'écrase sous la force « du raisonnement. Si l'organe n'est qu'un, il

« faut convenir que le droit de propriété est « égal entre les deux sœurs, et que celui qui « en use du consentement de l'une seulement, « outrage l'autre. Williams a-t-il obtenu l'a- « grément d'Indamore? il est polygame, adul- « tère, et incestueux. Indamore s'est-elle « refusée à ses empressemens? il est coupable « de rapt et de viol.

« Mon client a sagement pressenti ce dilem- « me; et, pour en prévenir l'effet, il a sus- « pendu l'exercice des prérogatives du mariage, « jusqu'à ce qu'il ait pu s'éclairer de vos lumiè- « res, messieurs, sur la manière dont il doit en « agir. Il est par conséquent inhabile à argu- « menter sur l'état des lieux; mais il présume « que si la visite en est ordonnée, on trouvera « de quoi remplir plus d'un engagement, et « qu'ainsi la procédure tombe d'elle-même.

« Je conclus, messieurs, à ce que ladite « visite soit décrétée, et qu'ensuite il soit fait « défense à Williams de troubler Matapan « dans la jouissance d'un bien acquis, et à ce « que ledit Williams soit condamné en tous « dommages et intérêts, ensemble à tous les « dépens, notamment à ceux de descente sur « les lieux, de visite et de procès verbal.

« Ah! vous le prenez sur ce ton-là, mon « confrère! s'écrie l'avocat de Williams; vous « n'en êtes, parbleu, pas où vous pensez. Je

« vais vous convaincre de mauvaise foi et d'im-
« posture; d'imposture, en ce que vous décla-
« rez que Matapan s'est abstenu de jouir de
« ses droits. Williams l'a surpris sur le fait. —
« Williams est partie, et son témoignage ne
« peut être admis. D'ailleurs *testis unus, testis*
« *nullus.* — Ah! le témoignage de Williams
« n'est pas admissible! mais celui des matrones
« le sera. Je demande que leur visite s'étende
« jusque sur les deux époux, et elles déclare-
« ront si le doux, le fluet, le moelleux Wil-
« liams a pu causer le ravage qu'a souffert
« Lindamire-Indamore. Vous êtes de mauvaise
« foi en accusant Williams de polygamie, d'in-
« ceste, de rapt et de viol, crimes dont mon
« candide client ne savoit pas même le nom.
« Mais vous qui les connoissiez, puisque vous
« les définissez si clairement, n'avez-vous pas
« senti que, par un mariage subséquent, vous
« les commettiez tous, plus celui d'adultère?
« Chargé évidemment de cinq crimes, sciem-
« ment commis, dont quatre, d'après nos lois,
« sont punis de mort, Matapan mérite d'être
« pendu quatre fois. Je me borne à demander
« qu'il le soit une seulement, ce qui suffira
« pour que sa prétendue femme soit veuve, et
« que Williams cesse d'être troublé dans
« l'exercice de ses droits. »

La réplique des deux avocats prouve que le

talent d'improviser n'est pas commun. J'en tire encore cette conséquence, que l'homme fortement ému, qui est obligé de parler, revient malgré lui au naturel et à une sorte de franchise. Aussi l'auditoire connut beaucoup mieux l'état de la cause par les répliques que par les plaidoyers, arrangés avec réflexion dans le silence du cabinet, et destinés à tromper, s'il est possible, les auditeurs, les juges, tout l'univers. Nos *boxeurs, suffisamment éclairés dans leur âme et conscience*, prononcèrent hautement que le mariage de Williams étoit seul bon, et que Matapan étoit un homme à pendre. A ces mots, Matapan frissonna et pâlit. Son avocat trembla, et offrit tout bonnement de rendre Lindamire à son mari, si elle consentoit à subir l'amputation. A ce mot effrayant, Lindamire jeta les hauts cris, et les juges, qui déjà ne s'entendoient guères, finirent par ne plus s'entendre du tout.

Cependant, il falloit rendre un jugement quelconque, et malgré cet axiome: *Vox pupuli, vox Dei,* il ne convenoit pas à des magistrats d'être de l'avis de la canaille. Ceux-ci, d'ailleurs, étoient bien aises d'avoir quelques jours à eux pour consulter les plus anciens casuistes, et tâcher de trouver, en remontant de nos jours au déluge, une cause semblable à celle-ci, ou qui du moins y eut quelque rapport direct. Hélas!

la nature est avare de prodiges; jamais elle n'en a produit, jamais peut-être elle n'en produira d'aussi admirable que celui-ci. Mais les juges, espérant trouver quelques lumières dans Pline ou dans Sanchez, ordonnèrent que l'examen rigoureux des pièces auroit lieu sur Lindamire-Indamore, sur Williams et sur Matapan, et que le procès verbal en seroit rapporté à huitaine.

A la fin des huit jours, les juges n'étoient pas plus avancés, et le procès verbal ne leur ayant rien appris de nouveau, si ce n'est que Matapan avoit corporellement épousé Indamore ou Lindamire-Indamore, fait que son avocat avoit nié avec impudence, les juges passèrent dans la salle du conseil, et après une délibération de sept heures consécutives, ils rendirent le jugement suivant.

Les juges, vu le rapport et description des matrones et experts, pensent qu'en supposant, sur un point, une unité absolue, les lieux sont disposés assez commodément pour toutes les parties, maintiennent les deux mariages dans toute leur intégrité; enjoignent aux époux de vivre tous trois, ou tous quatre, en bonne intelligence, et aux maris de se conduire honnêtement, comme le feroient les propriétaires de deux corps de logis séparés, dont l'entrée seroit commune à tous deux; ordonnent à Williams de ne jamais regarder, et moins encore toucher ce qui

distingue Indamore de Lindamire, et font à Matapan les mêmes défenses à l'égard de l'épouse, ou soi-disant épouse de son adverse partie.

Ce jugement ne contenta personne, et les époux déclarèrent qu'ils en appeloient. Mais devant quelle cour? Il n'en existe pas au-dessus du *King's bench*. L'arrêt alloit être maintenu, lorsque l'avocat de Williams s'avisa d'observer qu'un jugement ne peut être légalement rendu qu'en vertu d'une loi, et que le code civil anglais ne traitant d'aucune matière analogue à l'affaire dont étoit cas, il entendoit se retirer par-devers les deux chambres, aux fins de les supplier de rendre une loi faite exprès pour la circonstance, et qui puisse guider les juges dans le second jugement qui seroit nécessairement invoqué. En attendant, il demandoit que l'épouse ou les épouses, soit ou soient mises en subsistance chez Randall, à qui elles avoient fait gagner des sacs de guinées, et à qui elles en procureroient encore, nonobstant l'opposition et protestation du consistoire. Le tribunal, errant dans les ténèbres, goûta beaucoup le nouvel aperçu de monsieur l'avocat, et lui accorda les deux fins de sa requête. Ainsi un aveugle, sans guide, s'assied sur la première borne qui se trouve sous sa main, et attend tranquillement celle qui doit le tirer d'embarras.

Il étoit dans les convenances qu'on s'adressât à la chambre haute, qui est composée de grands seigneurs, ce qui ne prouve pas l'instruction, ni même l'intelligence. Mais cette déférence étoit dictée par un préjugé, et on sait que les préjugés sont beaucoup plus respectables que la raison. Cette marque de considération devoit flatter l'orgueil des lords, et par conséquent les disposer en faveur de Williams : son avocat, bavard d'ailleurs, connoissoit le cœur humain.

La chambre des communes, indignée de la prééminence qu'on accordoit à la chambre haute, fit imprimer des mémoires par lesquels elle prouvoit que les lords ne sont que l'écho des représentans du peuple ; qu'à ces derniers seuls appartient la première trituration des lois, et qu'une marche qui s'observe dans les choses les plus simples ne pouvoit être intervertie dans un cas aussi délicat, aussi extraordinaire que celui-ci.

La chambre haute répondoit que les observations de la chambre basse n'étoient applicables qu'aux choses communes ; mais que dans une affaire surnaturelle, c'étoit à la noblesse à prononcer, comme représentant directement le souverain, qui, très-certainement, est l'image de celui qui est le véritable juge des écarts de la nature.

Cette opinion étoit sans doute celle de la cour de St.-James, qui tient beaucoup à la propagation de pareils principes. Mais comme il est difficile d'être roi sans sujets, et que les Anglais se détachent assez facilement des princes qui cessent de leur convenir, le souverain, dont l'intervention fut sollicitée par les deux chambres, maintint les prérogatives de celle des communes; et la chambre des communes étant assez éclairée pour sentir que la discussion d'une loi, sur le fait de Lindamire-Indamore, ne pouvoit qu'apprêter à rire, ajouter au scandale déjà existant, et nuire à la dignité de la représentation nationale, elle envoya une députation au roi, pour supplier sa majesté de l'autoriser à choisir dans son sein des commissaires chargés de statuer définitivement sur cette affaire.

Et, comme il étoit égal au roi que Lindamire-Indamore fût, ou fussent une ou deux, et qu'il y eût dans ses états un C. de plus, sa majesté consentit que ce procès se terminât d'après la supplique qui lui étoit adressée.

La chambre eut le bon esprit de nommer pour commissaires les Buffon, les Linnée, les Daubanton qu'elle possédoit dans son sein, mesure que n'eût pu adopter la chambre des lords, par la raison que les connoissances et les lumières sont ordinairement le partage du

tiers-état, qui cependant est très-inférieur à la noblesse.

Mais, comme l'étude de la nature et de la philosophie ne donne pas l'esprit du contentieux, messieurs les commissaires furent aussi embarrassés que les juges du *King's bench*, et se transformant tout à coup en petits Alexandres, ils coupèrent le nœud gordien, qu'ils ne pouvoient pas dénouer.

Ils prononcèrent la nullité des deux mariages, parce qu'en admettant la facilité de la double cohabitation, on ne pouvoit nier qu'elle fût incommode et même impossible dans certaines circonstances; que les parties ne pouvoient exercer le *jus petendi* à la fois, ni toutes fois et quantes, et que le droit à la chose étant égal des deux côtés, on ne pouvoit limiter celui de l'un au gré du besoin ou du caprice de l'autre.

O versatilité, ténèbres, foiblesse de l'esprit humain! Voilà deux jugemens tout-à-fait contradictoires, et il n'est peut-être pas un lecteur qui ose prononcer qu'un des deux soit bon. Moi, qui ne suis que rédacteur, je confesse volontiers mon ignorance.

L'instruction, confrontation, interpellations, premier jugement, conflit d'autorité des deux chambres, jugement définitif ayant employé quatre mois et demi, vous pensez qu'il ne reste

rien à dire sur cette affaire, et qu'elle est irrévocablement terminée. Pas du tout : à l'expiration des quatre mois et demi, Lindamire-Indamore, ou Indamore et Lindamire déclare, ou déclarent, qu'elle est, ou qu'elles sont grosse, ou grosses.

Messieurs les commissaires avoient cassé le ou les mariages, non parce que les formalités prescrites par la loi n'avoient pas été remplies, mais seulement en raison de l'organisation extraordinaire de l'épouse, ou des épouses. En conséquence, il fut fait droit à la requête de madame et de ses maris, et il fut prononcé que l'enfant à naître seroit légitime. Mais à qui appartiendra-t-il ? Lindamire et Indamore prétendent, à l'exclusion de l'autre, aux droits de la maternité. Williams et Matapan réclament chacun de leur côté le titre et les prérogatives de père. Tous quatre soutiennent leur prétention avec chaleur et souvent avec animosité. Lindamire et Indamore vont quelquefois jusqu'à l'injure; et Williams reçoit, comme à l'ordinaire, des taloches de Matapan. Ces excès troubloient quelquefois le spectacle de Randall, et Williams versoit souvent des larmes sur sa déplorable situation. En effet, ces dames, étant bien et dûment *démariées*, ne lui devoient plus rien, et il avoit le chagrin poignant d'être témoin des préférences, des

faveurs dont on combloit son bienheureux rival.

Cependant la grossesse de madame, ou de mesdames étoit un attrait de plus pour la curiosité publique; la ménagerie ne désemplissoit pas, et Randall, voulant mettre un terme à des divisions qui devoient à la fin nuire à ses intérêts, eut recours pour la troisième fois à la chambre des communes, qui adjoignit, à ses commissaires naturalistes, trois de ses membres anatomistes et de plus médecins.

L'un des docteurs, homme d'un sens profond, pensa que la beauté double pouvoit avoir une double grossesse, ce qui satisferoit tout le monde, si les commissaires ses collègues avoient seulement la complaisance de distribuer les enfans par la voie du sort. Cette proposition plut beaucoup à messieurs, qui décidèrent que l'exécution de tout arrêté seroit suspendue jusqu'à l'accouchement de ces dames. A cette époque, on retomba dans l'embarras qu'on avoit cherché à éviter : les petites femmes n'eurent qu'un enfant à elles deux; à quelle mère à quel père le donnera-t-on?

Lindamire et Indamore se l'arrachoient. Toutes deux se disputoient la douce satisfaction de l'allaiter, et jamais enfant ne fut ni aussi-bien nourri, ni aussi dodu; mais sa belle santé ne faisoit rien préjuger sur le fonds de la

question. Williams s'étoit marié avant son rival, et il arguoit de sa priorité pour établir ses droits paternels. Matapan prouvoit par cent exemples, que de jeunes mariées n'étoient devenues grosses qu'après trois mois, six mois, un an, et qu'il pouvoit prétendre, comme le premier mari, aux honneurs de la paternité. Les commissaires, médecins et naturalistes, convenoient que les deux maris pouvoient avoir raison, et que dans l'impossibilité absolue où étoit la commission de se convaincre qu'un d'eux eût tort, elle l'étoit également de proclamer le père sans vouloir s'exposer à commettre une erreur grave, et préjudiciable au droit naturel de l'une des parties.

Les prétentions des deux petites mamans étoient bien plus faciles à régler. Il étoit notoire que l'une et l'autre étoient bien mères : il ne restoit qu'à les décider à arranger à l'amiable une affaire sur laquelle l'autorité ne pouvoit rien, à moins cependant de parodier le mémorable jugement de Salomon, jugement qui pouvoit être très-sage dans le temps où il fut rendu, mais qui n'est pas du tout en analogie avec nos usages.

Messieurs les commissaires s'assemblèrent, s'enfermèrent, discutèrent, raisonnèrent ou déraisonnèrent pendant plusieurs semaines. Après s'être inutilement cassé la tête, ils rom-

pirent celle de leurs amis, et tous finirent par avouer que le cas étoit diablement embarrassant.

Cependant, un aveu de cette espèce ne dispense pas des juges de l'obligation de prononcer. Les parties et le public demandoient à grand cris un jugement. Les habitués du café de Lloyd plaisantoient ouvertement sur l'irrésolution de messieurs les commissaires, et on sait quelle influence ont sur toute l'Angleterre les plaisanteries de ces habitués-là. La chambre des lords faisoit faire, sur celle des communes, des couplets bons ou mauvais, par les auteurs de *Sadler's-well*, et ces couplets avoient une vogue prodigieuse, parce qu'ils étoient méchans. La chambre des communes, poussée à bout, enjoignit à ses commissaires de juger, bien ou mal, dans les vingt-quatre heures.

En conséquence, la commission prononça :

1° Que l'enfant avoit deux pères, ce qui n'étoit pas sans exemple, mais ce qui n'avoit jamais été reconnu par aucun jugement.

2° Que l'enfant avoit également deux mères, ce qui paroît impossible, mais ce qui ne laissoit pas d'être.

3° Qu'il succéderoit aux biens présens et à venir de ses deux pères et de ses deux mères.

4° Qu'en attendant que la succession fût ouverte, ils étoient tenus, tous quatre, à lui

donner leurs soins et à diriger son éducation; s'ils jugeoient nécessaire de lui en donner une.

5° Que celui des deux pères qui insulteroit ou maltraiteroit l'autre, perdroit tous ses droits à la paternité.

6° Enfin, que la chambre présenteroit au prince un projet de loi qui feroit défenses expresses à tous monstres, beaux ou laids, de s'occuper de la propagation, à peine de voir leur postérité privée de l'état civil.

J'ignore si cette loi a été promulgée, ou non. Mais j'invite le lecteur, avide de renseignemens plus étendus, à attendre que je puisse lui en donner; ce qui, probablement, n'est pas très-prochain.

ENCORE DU MAGNÉTISME.

ÉPITRE DÉDICATOIRE
A MM. LES JOURNALISTES.

Vitam impendere vero! Quelle épigraphe pour un romancier, pour un sceptique prononcé! Quels articles piquans cette épigraphe seule peut faire jaillir de vos plumes gaies et épigrammatiques! Quel aliment elle fournira à cette partie du public, qui rit de tout, même de ce qu'il ne voit pas, de ce qu'il n'entend pas! heureuse classe d'hommes, que la nature semble n'avoir formée que pour rire, et que vous servez si bien, quand vous avez le bonheur d'être neufs! il est vrai que vous ne trouvez pas toujours de bonnes fortunes; mais en voilà une que je vous offre. Avec quel empressement, quel plaisir vous en jouirez! sous combien de formes différentes vous reproduirez la même idée, ce qui prouvera jusqu'à l'évidence votre inépuisable fécondité.

Il me semble inutile, messieurs, de m'étendre davantage sur une épigraphe, qui est peu de chose, qui même à la rigueur n'est rien. Il vous suffira d'un ou deux articles pour en prouver

le ridicule. Mais que direz-vous, bon Dieu, quand vous aurez lu ce petit ouvrage! quoi, cet auteur doute de tout, et il croit au magnétisme, au rêve absurde d'un médecin allemand, qui, à l'aide de ses rêveries, est venu faire fortune à Paris, qui n'a persuadé que quelques femmelettes, que certains ignorans de la lie du peuple, et dont le système mensonger a été publiquement condamné par des commissaires du roi, qui bien certainement voyoient les choses comme elles sont.

Avouez, messieurs, que vous me devez de la reconnoissance. Quand on a tous les jours une feuille à remplir, on n'est pas sûr de trouver un contingent bon ou agréable, et voilà pourquoi vous n'êtes pas régulièrement instructifs et amusans. Ici vous serez l'un et l'autre. Vous amuserez, en décochant le trait délié de la satyre; vous instruirez, en prouvant physiquement et même mathématiquement que le magnétisme n'existe point.

M. Geoffroi, d'honorable et de si digne mémoire, a fait cinquante ou soixante feuilletons pour persuader au public que Zaïre est une détestable tragédie. Je ne suis pas Voltaire. Mais en jugeant du petit au grand par analogie, il est possible que je vous fournisse ici dix ou douze articles de quatre colonnes chacun, et cette modique récolte n'est pas à dédaigner.

Je reviens à messieurs les commissaires du roi, dont l'opinion sur le magnétisme est infiniment respectable; car on comptoit parmi eux des médecins, à la science desquels tout Paris rendoit hommage : ce qui pourtant ne les empêchoit pas de tuer, à l'occasion, leurs malades tout comme les autres.

Il est vrai que M. de Jussieu, qui, sans doute, ne valoit pas ses confrères, s'est permis de voir et de juger autrement qu'eux. Il est vrai qu'il a fait son rapport particulier, et qu'il a reconnu l'existence du magnétisme et beaucoup de ses effets. Mais, un seul idividu peut-il avoir raison contre sept autres? D'ailleurs, le témoignage de M. de Jussieu pouvoit-il être de quelque poids, comparé à celui de docteurs qui guérissent leurs malades par le seul amour de l'humanité, et qui auroient adopté avec empressement un moyen d'abréger les maladies et de ménager des estomacs que détruisent les préparations chimiques, si ce moyen eut existé? Sans doute encore, nos docteurs auroient renoncé avec autant d'empressement que de satisfaction à ces vieilles formules, fatigantes à prononcer pour eux, et pénibles à écouter pour des êtres souffrans, formules qui sont un arrêt de mort, et qu'on entend répéter tous les jours : *il faut vivre avec son ennemi; telle maladie est incurable.* L'improbation formelle

des membres de la faculté prouve invinciblement la non existence, ou l'inutilité du magnétisme.

Mais le monde est plein de gens singuliers, qui écoutent tout, qui relèvent les expressions, qui les commentent, qui se rapprochent, et qui finissent par s'entendre et former un parti d'opposition. Ceux-là prétendent que dire à un malade : *il faut vivre avec son ennemi*, signifie *vous ne guérirez jamais ;* que *telle maladie est incurable*, équivaut à *la médecine ne sait pas la guérir*, et que comme on n'avoue pas facilement son insuffisance, on la cache sous des mots imposans, prononcés d'un ton solennel.

Ces êtres singuliers prétendent encore que le magnétisme a guéri quelques-unes de ces maladies réputées incurables. Ils présentent des certificats signés par des gens en place, par des savans, et même par quelques médecins de bonne foi, mais qui probablement sont des ignorans dont on a fasciné la vue. Il est évident que ces pièces sont controuvées, car un magnétiseur qui ne reçoit pas d'argent, qui se fatigue, pendant plusieurs mois, à soigner un malade; qui n'obtient, pour prix de ses travaux, ni confiance, ni considération, a un intérêt réel à tromper le public.

Il est évident, au contraire, que le bonnet doctoral étant l'éteignoir des passions, aucun médecin ne se livre à des spéculations pécuniaires, et que les docteurs commissaires du roi n'ont pu s'arrêter un moment à l'idée que la pratique du magnétisme porteroit un certain dommage au produit de *leur pavé*.

Ces docteurs commissaires ont laissé, dit-on, un digne successeur dans la personne de M. de Mont..... Il cite faux quelquefois, il se trompe quelquefois, il s'emporte toujours; il va jusqu'à se permettre l'injure, et on dit encore que ce moyen n'est pas le meilleur pour prouver qu'on a raison. On ajoute que M. de Mont.... persécuteroit, s'il en avoit la puissance, et que la persécution prouve seulement que celui qui l'emploie redoute ses adversaires. Pour moi, je pense que M. de Mont.... est digne en tout des docteurs commissaires ses devanciers, et je me plais à lui rendre cette justice, qu'il est tout aussi sincère qu'eux.

Cependant, comme les bons exemples sont souvent sans effet sur un être entêté; que d'ailleurs, on peut être fort honnête homme sans être tout-à-fait de l'avis des docteurs commissaires et de M. de Mont...., je déclare que je crois à l'existence du magnétisme, à ses effets salutaires, et que je considère la faculté de l'exercer comme l'une des plus belles que l'homme ait reçu de la nature.

Je reviens enfin à vous, messieurs, à qui je dédie ce petit ouvrage. Vous êtes fondés à m'adresser un reproche bien grave, en apparence, du moins. J'ai écrit quelques plaisanteries sur le magnétisme, dont je me déclare aujourd'hui le défenseur! qu'est-ce que cela prouve? un aveugle né nie l'existence des couleurs; une main habile enlève la cataracte, et la richesse, la variété des nuances ne sont plus contestées.

Je persiste à croire que je vous ai vraiment rendu un bon office en écrivant cette brochure, et que vous me devez quelque reconnoissance. J'attends votre remercîment par votre prochain numéro. Vous maniez à ravir l'arme du ridicule, et vous en connoissez la puissance. Mais usez-en, dans cette circonstance, avec modération, parce que le temps n'est peut-être pas éloigné où vous parlerez du magnétisme d'une manière un peu différente, et il est dur pour un homme d'esprit d'être forcé de louer ce dont il s'est moqué.

En attendant, s'il en est entre vous quelqu'un à qui son médecin ait dit : *il faut vivre avec son ennemi*, qu'il aille trouver un magnétiseur. On lui dira : *essayons de vous défaire de votre ennemi.* Si on ne le guérit pas, ce qui est très-possible, on le soulagera du moins. On lui donnera des soins affectueux, soutenus, et qui ne lui coûteront que la perte d'une heure dans la

journée. Il éprouvera des effets, je n'en doute point. Alors il prendra, comme moi, pour devise *vitam impendere vero.*

J'ai l'honneur de vous assurer, messieurs, de ma très-parfaite considération,

PIGAULT-LEBRUN.

PERSONNE ne nie l'existence d'un fluide électrique, d'un fluide galvanique ; personne ne conteste à l'aimant ses inconcevables propriétés; on convient assez généralement qu'il est un magnétisme minéral; peut-être, si on vouloit s'attacher à une suite d'expériences, avoueroit-on sans peine qu'il y a encore un magnétisme végétal. Mais un magnétisme animal ! Non, cela n'est pas possible.

Endormir quelqu'un qui rit, qui joue, qui folâtre; l'amener à parler en dormant, étendre ses facultés intellectuelles, en développant en lui un nouveau sens, quelle absurdité!

Voilà de vos arrêts, messieurs les gens d'esprit.

Mais qu'est-ce que l'esprit? Est-ce la raison? est-ce le jugement? Non, sans doute. L'esprit, dans l'acception que nous donnons au mot, n'est-il pas la facilité de s'énoncer avec grâce, d'effleurer les superficies, et de tourner en ridi-

eule le fonds, qui échappe toujours à la paresse et à l'insouciance? L'esprit, quand on a le bonheur d'en rencontrer dans le monde, fait le charme de la société; il précipite la course du temps, qui déjà est si rapide. Mais que reste-t-il à celui qui a passé quatre heures avec des gens d'esprit? Ce qu'emporte avec lui l'homme qui vient de voir lancer une centaine de fusées volantes.

Il n'y auroit pas grand mal à n'avoir entendu que de jolies phrases, des saillies piquantes, de petits traits méchans, dont le souvenir s'efface si promptement, si les gens d'esprit, les femmes jeunes et spirituelles surtout, n'avoient aussi leur magnétisme d'influence, qui tend sans cesse à éloigner les vérités, qui portent nécessairement à réfléchir et à méditer. Et quoi de plus ennuyeux, de plus maussade, de plus fatigant que la réflexion et la méditation? L'homme est-il né pour cela? Non, sans doute, dit la femme d'esprit, il est né pour le plaisir; et en est-il un plus piquant que de verser le ridicule à pleines mains, et de cacher ses épines sous des flots de feuilles de roses?

Si, par hasard, un homme de bon sens se trouve-là, il élève une voix timide; il soutient, avec modestie, que l'homme est né aussi pour réfléchir et méditer un peu, puisqu'il en a la faculté. On l'interrompt, on le persiffle, ou leveroit les épaules, si l'usage du monde le

permettoit, et l'homme, qui a voulu essayer le magnétisme du bon sens, est réduit au silence.

S'ensuit-il de là que la jolie femme d'esprit ait tort ? Non, sans doute, puisqu'elle s'amuse, et que s'amuser c'est au moins jouir du moment. L'homme de bon sens a-t-il raison ? Non, sans doute, parce qu'il ne faut raisonner qu'avec ceux qui peuvent nous entendre.

Quel parti va donc prendre l'auteur qui semble se mettre dans une situation assez embarrassante? J'ai bien peur que, semblable à l'homme de bon sens, il ne parle à des gens décidés à ne pas l'écouter. Il s'efforcera du moins d'éviter le ton grave, et de jeter quelqu'intérêt sur un des objets les plus importans dont on puisse traiter.

« Madame, disois-je hier à une femme fort « aimable, déraisonnons un peu, et dites-moi « pourquoi, en convenant de l'existence de l'é- « lectricité, du galvanisme, de l'aimant, vous « condamnez sans appel notre pauvre magné- « tisme? — Vous voulez que nous déraisonnions, « dites-vous, et vous commencez par m'accabler « sous vos mots scientifiques! Abrégeons, s'il « vous plaît. Je crois à l'électricité et à l'aimant, « parce que j'en ai vu des effets, au galvanisme, « parce qu'on a mis sur le bout de ma langue « un morceau de zinc et une pièce d'argent; et « au fond, il m'importe peu que tout cela existe « ou non: mais votre magnétisme, monsieur,

« votre magnétisme! Le nom seul m'en éloigne-
« roit, si je voulois m'en occuper. Que n'a-
« vez-vous trouvé une dénomination agréable,
« harmonieuse, et qui dise quelque chose à mon
« imagination? J'aurois pu vous donner cinq
« minutes. Mais que faire de ce mot magnétisme?
« — Hé, madame, occupons-nous de la chose,
« et laissons le mot! — Les mots, monsieur,
« les mots sont tout pour nous autres gens du
« monde, qui n'approfondissons rien. Combien
« de temps n'avons-nous pas vécu de calem-
« bourgs? — Je vois qu'aux magnétismes, dont
« j'ai déjà parlé, il faut joindre encore le magné-
« tisme des paroles. Tout seroit-il magnétisme
« sur notre petite terre? — Allez, allez..... Ah!
« mon Dieu, j'ai déjà une migraine épouvan-
« table, et c'est à vous que je la dois. Eloignez-
« vous, monsieur; éloignez-vous. — Ne ferois-je
« pas mieux, madame, de guérir votre migraine?
« — Vous, me guérir! vous! Ah, cela seroit
« fort....! Prenez donc garde à ce que vous fai-
« tes; vous me décoiffez..... Mais, en effet, le
« mal diminue..... Il s'éteint.... Il est dissipé....
« Voilà qui est singulier! Ah, c'est que le mal
« devoit disparoître.

« — Voudriez-vous me dire, madame, ce
« que vous penseriez d'un joli homme à qui
« vous auriez consacré une heure tout entière
« dans la soirée, près de qui vous vous seriez

« donné la peine de développer vos grâces, de « mettre en action toutes les ressources de « votre esprit, et qui, en vous quittant, diroit: « Mon Dieu, que j'ai été facile à amuser aujourd'hui! — Je dirois : Cet homme est un « ingrat. — Et vous le diriez avec le petit ton « piqué que vous venez de prendre? Regardez-moi, madame; je suis parfaitement calme, « et vous me traitez précisément comme auroit « agi envers vous le joli homme dont je viens « de parler. — Quel rapport y a-t-il? s'il vous « plaît..... — Cet homme seroit insensible à « des bontés dont on vous sait très-économe, « et vous l'êtes, vous, à celles de la nature, « qui vient de vous ôter votre mal avec le bout « de mes doigts!—Ah, vous revenez à votre but « par un détour. — Il est des choses, madame, « qu'il est difficile, qu'il seroit impoli de faire « sentir autrement que par des comparaisons.

« Dites-moi, je vous prie, madame, pourquoi « j'ai tant de plaisir à vous voir, pourquoi je « vous cherche, lorsque j'entre dans un salon; « pourquoi je suis triste quand je ne vous y « vois pas? — C'est parce que je suis jolie, « monsieur. — Madame voudra bien remarquer « qu'elle n'est pas la seule jolie femme de « Paris, et qu'aucune autre ne m'inspire le « même sentiment. — Hé bien, monsieur, vous « êtes attiré vers moi par un mouvement sym-

« pathique. — Seroit-il impossible, madame,
« que le magnétisme fût autre chose qu'une
« sympathie, produite et prolongée, entre
« un homme sain et robuste et un être souffrant?
« — Oh, une sympathie, qui fait dormir l'un,
« pendant que l'autre veille! — Je conçois,
« madame, qu'il n'est pas d'homme qui puisse
« dormir auprès de vous. Mais vous avez trop à
« vous louer de la nature, pour lui contester
« la variété de ses effets, et surtout pour assi-
« gner des bornes à sa puissance. — Vous me
« flattez maintenant, vilain homme que vous
« êtes. — Avec quelle grâce vous me repoussez!
« quel moëlleux, quel charme inexprimable
« dans le contour de ce bras! A quoi dois-je
« donc le plaisir d'avoir senti les extrémités
« de ces jolis doigts effleurer ma poitrine? —
« Mais à ma volonté, sans doute. — Hé, quel
« est l'agent que votre volonté met en action?
« — En vérité, je n'en sais rien. — Il y en a
« un, pourtant, car il me semble que votre vo-
« lonté seule ne feroit pas agir vos membres. —
« Vous croyez cela? — Que votre volonté or-
« donne à ce candélabre de se porter de la gau-
« che à la droite de cette cheminée..... — Hé,
« monsieur, je sais, comme vous, qu'il ne re-
« muera pas. — Vous avez donc en vous un
« agent assez délié pour être inaccessible à vos
« sens; assez susceptible, pour être mis en ac-

« tion par l'effet seul de votre volonté; assez « puissant pour agir sur vos nerfs, et produire « les mouvemens que vous voulez opérer. — « Cela peut être, et je m'en inquiète peu. — « Et si cet agent pouvoit être poussé au dehors « par un autre effet de votre volonté; s'il étoit « de nature à s'insinuer dans un autre corps, à « donner une action nouvelle et plus forte à « l'agent du malade, qui ne peut vaincre les « obstacles que lui oppose une obstruction, ou « un autre mal local; si le magnétisme enfin « n'étoit que l'extension de la faculté que vous « avez d'agir sur vous-même?.... — Oh, finis- « sons, monsieur, finissons. L'ennui me gagne, « et je commence à bâiller. — Permettez-moi « de vous soustraire à l'ennui.— Hé, comment? « — En vous livrant un moment aux douceurs « d'un repos réparateur. Je vois dans ces beaux « yeux-là qu'ils ne sont pas difficiles à fermer. « — Vous revenez toujours à votre chimère. « Laissez-moi donc ... Que ferai-je dans cette « immense bergère..... Mesdames, défendez- « moi... Otez vos mains, monsieur; elles me « font mal à l'estomac.... à la bonne heure, « revenez aux épaules.... je vous les aban- « donne.... Encore! .... Laissez-moi.... je.... « ne.... veux.... pas. .. »

Les yeux de ma jolie dame sont fermés; sa tête se penche; elle ne m'entend plus; j'avoue

que je suis content de moi. Je regarde furtivement ceux qui font cercle autour de nous; je prête l'oreille. « Dort-elle, dit l'une? — Hé, « non, dit l'autre. — Elle n'a pas pourtant « d'intérêt à nous tromper, reprend un troi- « sième. » Un jeune médecin, qui ne juge des choses que sur l'avis de la faculté, et qui a encore toute la ferveur de l'esprit de corps, se lève et prend la parole. « Quand madame « dormiroit, dit-il, qu'y auroit-il là d'éton- « nant? Qui de nous n'a pas été quelquefois « assoupi dans la journée? Monsieur a voulu « vous amuser un moment, mesdames. Il a trop « d'esprit pour croire à de pareilles jongleries. « — Vraiment, docteur, vous êtes persuadé « que le magnétisme n'existe pas? — Fi donc, « fi donc! sottise à reléguer dans les carrefours « et les greniers. »

Quoique ce jeune homme ait voulu adoucir, par une espèce de compliment, ce qu'une impertinence a d'amer, j'étois piqué, oh, très-piqué. Mais décidé à ne pas imiter M. de Mont..., j'ai gardé un dédaigneux silence, et j'ai ouvert les yeux de ma jolie dame. « Avez-vous vrai- « ment dormi, lui crient dix bouches rosées à « la fois? — Hé, sans doute, j'ai dormi, » et partant d'un grand éclat de rire, « non, non, « je n'ai pas dormi. — Mais je l'aurois cru. « — Et moi aussi. Je vous le disois bien, s'est

« écrié le docteur; monsieur a voulu vous amu-
« ser, et madame s'y est prêtée. »

Au bout d'une demi-heure, il n'étoit pas plus question de magnétisme que de la pièce tombée hier ; du bonnet dont on étoit folle il y a deux jours ; de cet écrin qu'un amant a trouvé le moyen de faire présenter par le mari. Chacun jouoit ou causoit de son côté, lorsque ma jolie dormeuse est venue me dire à l'oreille : Suivez-moi. Elle m'a conduit dans le seul coin inhabité du salon ; nous nous sommes assis. « Monsieur, j'ai dormi, très-bien dormi; mais « je n'en conviendrai jamais. — Hé, pourquoi « donc, madame? — Les demoiselles d'un cer- « tain état se marient de bonne heure, et toute « femme de vingt ans veut jouer un rôle dans « la société. Chacune prend le masque qui con- « vient à ses intérêts, ou à son goût. J'ai choisi « celui de la frivolité, parce que mon mari est « sérieux, et que je voulois attirer les plaisirs « chez moi. Peu à peu, il a cédé à l'ascendant « qu'une femme adroite prend toujours dans « sa maison. Il a mieux aimé que je m'amu- « sasse chez lui qu'ailleurs, et son hôtel, triste « et désert, est devenu l'asile des ris et des « jeux. Mais j'ai contracté envers le public l'o- « bligation de rire et de me moquer de tout. « J'ai décoché cent traits épigrammatiques sur « ce pauvre magnétisme, et si je me rétracte,

« ou si je me permets de raisonner un moment,
« je me perds de réputation.

« Venez demain chez moi. Nous serons seuls,
« et vous verrez que je ne suis pas aussi frivole
« que vous avez pu le supposer. »

Un rendez-vous, donné par une femme, jeune, jolie et aimable, a des attraits pour un magnétiseur, comme pour tout autre. Le médecin de la nature ne lui conteste jamais ses droits; il se plaît, au contraire, à s'abandonner à ce que son empire a de plus doux. Je volai chez madame d'Arancy.

On m'attendoit dans un boudoir que le luxe et le goût avoient décoré à l'envi. Un pinceau léger et gracieux y a multiplié des scènes qui, bien que décentes, sont passablement gaies. J'ai cru devoir prendre un ton convenable au lieu dans lequel on me recevoit. Madame d'Arancy m'a arrêté dès les premiers mots. « Je suis
« fatiguée de porter toujours un masque dans
« le monde. Permettez que je le dépose un mo-
« ment. Il sera nouveau et piquant pour moi
« de parler raison. Oublions que nous sommes
« dans un petit temple consacré à la folie; con-
« sultons notre jugement, et donnons un libre
« essor à nos idées. Parlez, monsieur. Qu'avez-
« vous à me dire du magnétisme, auquel, jus-
« qu'à certain point, je suis forcée de croire,
« puisque j'en ai éprouvé des effets. »

Madame, dis-je à la comtesse, je crois que, pour bien s'entendre, il est essentiel de définir la chose dont on traite, de manière à ce que les conséquences dérivent naturellement de la définition donnée. Vous avez éprouvé des effets du magnétisme; vous trouverez tout simple que je le considère comme une faculté naturelle à l'homme, au moyen de laquelle il agit, plus ou moins, sur les organes de ses semblables.

Si vous admettez que le magnétisme soit une faculté naturelle à l'homme, vous conviendrez qu'elle est aussi ancienne que l'espèce humaine, et que la médecine de l'art a pu naître de celle de la nature.

En effet, tel individu qui n'a pas la moindre notion du magnétisme, se frappe contre un corps dur. Son premier mouvement est de porter la main sur la partie macérée; il la frotte, par un instinct purement machinal, et le magnétisme n'est, en grande partie, que des frictions régularisées par l'expérience.

J'aime à croire que le premier magnétiseur a été une bonne mère. Son enfant s'est blessé; elle l'a pris dans ses bras; elle a passé et repassé la main sur sa blessure; elle l'a porté sur son front et sur ses yeux, pour arrêter ses larmes. L'enfant s'est calmé; il s'est endormi. La bonne mère, ignorante, mais sensible, n'a rien remarqué que le soulagement qu'elle a procuré au

petit être que lui est si cher. Dans les premiers temps, on ne connoissoit pas les arts ; la bonne mère n'a pu deviner qu'il existe des plantes salutaires ; mais sa main a soulagé son enfant ; elle essaie de le soulager encore. Elle répète les mêmes attouchemens ; ils produisent des effets plus prompts. Etonnée d'un sommeil, auquel l'enfant n'a pas l'habitude de céder pendant la journée, elle observe, elle multiplie ses essais, et toujours le succès couronne ses efforts. Enchantée de ce qu'elle voit, de ce qu'elle fait, elle se félicite ; elle adresse à l'enfant des félicitations qui jaillissent du fond de son cœur. L'enfant l'entend, et lui répond. La mère est muette d'étonnement. Des idées nouvelles succèdent aux idées anciennes. Elle se remet cependant. Elle interroge de nouveau l'enfant, qui lui indique une plante dont le suc achevera ce que sa main maternelle a si heureusement commencé. L'enfant guérit, on proclame la vertu de telle plante, et voilà le berceau de la médecine.

Ingrats docteurs, vous avez beaucoup étudié, beaucoup observé ! vous avez rendu des services signalés à l'humanité souffrante ! mais, semblables au *Glorieux* de Destouches, qui méconnoît son père, vous repoussez le vôtre ; vous en éloignez ceux mêmes que vous ne savez pas guérir. Nous reviendrons sur ce sujet, qui est bien digne de quelques développemens.

Il est facile de préjuger que la bonne mère a parlé à ses compagnes, et de l'accident arrivé à son fils, et des moyens auxquels elle a dû sa guérison. Bientôt on ne s'entretient plus d'autre chose. Les mères qui ont un enfant souffrant, le soulagent par les mêmes procédés, et la botanique commence à naître. Peut-être une peuplade va-t-elle jusqu'à penser que les femmes seules sont dépositaires d'un don qui leur paroît vraiment céleste. Telle est, peut-être, l'origine de l'espèce de culte que diverses nations ont rendu à ce sexe enchanteur. Les dernières traces de cette adoration se sont perdues avec le peuple germain, et une froide galanterie, trop générale pour être flatteuse, trop monotone pour ne pas fatiguer, a remplacé ce tribut de reconnoissance, si doux à recevoir quand on l'a mérité.

Il est très-vraisemblable que les premiers hommes, effrayés de leur foiblesse, des phénomènes que la nature produisoit autour d'eux, ont cherché des appuis, se sont créé des Dieux, auxquels ils tenoient dans la proportion des qualités bizarres dont ils les avoient revêtus. Le soleil devoit être le Dieu bienfaisant; les ouragans et la foudre étoient des génies malfaisans, qu'il falloit apaiser par des expiations. Que leur offrira-t-on? Quels sacrifices leur seront agréables? Celui qui, le pre-

mier, a osé résoudre cette question, a été le premier prêtre chez les nations superstitieuses.

Par quelle contradiction remarquable les hommes, que la nature a faits égaux, ont-ils tous, plus ou moins, l'esprit de domination? Est-il inné en nous? Est-il le résultat des institutions sociales? Il est au moins constant que la puissance de l'opinion, ayant besoin d'être maintenue par des efforts continuels, toute corporation qui règne sur les esprits, doit accoître son ascendant, en ne faisant rien, peut-être que pour le conserver.

Ainsi, les prêtres de ces Dieux, étonnés de la crédulité du peuple, de la facilité avec laquelle il se ployoit sous le joug, ont senti qu'il pouvoit suffire d'un éclair de raison pour détruire leur échafaudage, dont quelques vieillards avoient pu voir élever les premières pièces. Il ont senti le besoin de s'investir de toutes les forces de la nature, pour écraser le vulgaire sous le poids de l'admiration; et que connoissoient-ils; qu'y a-t-il, en effet, de plus fécond que le magnétisme en prodiges apparens? Un coup de tonnerre a été l'interprète des volontés du ciel. Il ne veut pas que des mains profanes dispensent le plus précieux de ses bienfaits. Ses ministres sont seuls dignes de faire disparoître les maux qui affligent l'humanité. Les mères tremblantes se courbent, se taisent, et adorent. C'est au

temple qu'on ira désormais demander à genoux le retour de la santé.

Les prêtres se consultent; ils méditent; ils étendent la théorie d'une découverte précieuse, dont ils se sont saisis dès sa naissance. Des phénomènes plus prodigieux font oublier les phénomènes connus. Un somnambule, interpellé au nom des Dieux, découvre et proclame une action héroïque, annonce un crime qui se commet à cent lieues de lui. L'influence du sacerdoce et des prodiges n'a plus de bornes.

Bientôt les murs du temple se couvrent d'inscriptions qui indiquent les maladies et le remède qui les a guéries. Des hommes, jaloux d'obtenir une considération secondaire, copient ces inscriptions. Ils se répandent dans les contrées trop éloignées du temple pour qu'on puisse y aller chercher sa guérison. Ils se gardent bien de magnétiser : ils savent que la main d'un Dieu vengeur peut les atteindre partout; peut-être même le secret du magnétisme est-il déjà caché dans l'ombre du sanctuaire. Mais ces hommes s'efforcent de connoître les maladies par les symptômes extérieurs; ils indiquent le remède qu'ils croient devoir les guérir, et de génération en génération, de siècle en siècle; ils préparent la naissance de la faculté de médecine, et de la société royale de Londres.

Ne croyez pas, madame, ajoutai-je, qu'il y ait ici exagération. Les savans conviennent qu'Hippocrate a voyagé à Ephèse et à Memphis. Il est plus que vraisemblable qu'il a trouvé dans les temples d'Isis et d'Esculape ces aphorismes que nos docteurs admirent encore.

Cependant, les prêtres de ces Dieux étoient restés paisibles possesseurs du secret de la nature. Chaque jour ils le couvroïent davantage des voiles du mystère et des prestiges de la superstition. Le peuple est convaincu de l'étendue de leur puissance. Mais on veut avoir d'aveugles émissaires, qui, frappés de terreur par ce qu'ils auront vu dans l'intérieur du temple, puissent dire, avec conviction, à des parens, à des amis, qui oseroient élever un doute : Croyez, et taisez-vous. De là est venue l'institution des mystères, où, après avoir fait prononcer aux initiés les plus redoutables sermens de ne jamais rien révéler, on leur faisoit voir ce que le magnétisme a de plus prodigieux et de plus imposant.

Mais êtes-vous bien sûr, me demanda madame d'Arancy, de tout ce que vous me dites là ? Je suis parti, lui répondis-je, de faits historiques, dont personne ne conteste la vérité, et j'en ai tiré des conséquences assez naturelles. Ouvrez l'ouvrage du père Montfaucon, tome second, page 330. Examinez la planche qui porte pour titre *mains votives :* il vous sera

impossible de n'y pas reconnoître le magnétisme. Le père Montfaucon, qui n'en avoit aucune idée, ne sait comment expliquer ces mains votives. Il dit que les Egyptiens, le plus superstitieux des peuples, adoroient tout, jusqu'à des mains. Mais n'eût-il pas été absurde d'offrir des Dieux à d'autres Dieux, et n'est-il pas tout simple de croire qu'on votoit à Isis une image plus ou moins précieuse de l'instrument dont on attendoit sa guérison? Oh! me répliqua madame d'Arancy, je n'irai pas bâiller sur le père Montfaucon. J'aime mieux m'en rapporter à vous. Continuez.

J'ai repris. On trouve partout dans l'histoire des traces de ces grandes révolutions politiques où les peuples se roulent les uns sur les autres, et changent en peu de temps la surface du globe. Une nation entière passe sous un joug étranger; on lui conteste ses goûts, ses habitudes; on lui ôte ses lois; on profane ses temples; on en arrache ses Dieux. L'opinion, semblable à un roc inébranlable, reste debout sur des ruines, et brave la puissance du vainqueur. On ne fait plus de prêtres d'Esculape et d'Isis; mais la foi reste dans les cœurs; et les ministres et les sectaires observent leurs sermens et meurent dans la pratique secrète de leur religion.

Le dernier prêtre, le dernier initié empor-

tent dans la tombe des secrets salutaires qu'ils n'ont pas voulu communiquer à leurs oppresseurs; le magnétisme disparoît de la surface de la terre. La médecine se hâte d'occuper sa place, et présente des conjectures, quand elle ne trouve pas la vérité.

Ne croyez pas cependant, madame, que le magnétisme ne se soit pas reproduit à certains intervalles. Vous craignez d'ouvrir Montfaucon à une page indiquée; vous ne compulserez pas Aristote, Strabon, Pline le jeune, Jamblique, Pompanace, Bacon, l'histoire de Greatrakes, ce qu'on a écrit sur la double vue de certains habitans des îles Hébrides. Des amis du magnétisme vous ont épargné la peine de faire des recherches. Lisez quelques articles des annales magnétiques et de l'excellent ouvrage de M. Deleuze. Vous y trouverez des citations précises, qui prouvent que les anciens et les modernes ont reconnu des indices positifs de votre agent de la nature, dont se servoient, sans le connoître, des êtres qu'on croyoit privilégiés, quand on ne les accusoit pas de sorcellerie. Faites-vous lire vingt passages de Rollin, qu'on a long-temps traités, que bien des gens traitent encore de fables. Les convulsions des sibylles, l'histoire de l'homme qui voyoit Cyrus faisant cuire, à deux cents lieues de là, une tortue dans un vase d'airain, et tant d'autres faits, que

Rollin a la bonté d'attribuer au diable, ne peuvent être que des effets du magnétisme.

Nous arrivons à une époque que l'enthousiasme, l'exagération, des plaisanteries outrées, des dénégations formelles, n'ont pu empêcher d'être célèbre. Mesmer a retrouvé le magnétisme, à peu près perdu depuis si long-temps. Il n'est pas présumable que ses réflexions seules l'aient porté sur ses traces : on ne cherche jamais ce dont on n'a pas d'idée. Il est plus vraisemblable que Mesmer, ayant lu les ouvrages que je viens de citer, en ait comparé plusieurs passages; qu'il se soit essayé, dans le silence, à produire des effets analogues à ceux que les auteurs n'indiquent que vaguement. Il a trouvé des idées plus positives dans Pomponace et Pechlin, qui a écrit sur la médecine d'attouchement; il a certainement emprunté de Maxwell quelque chose de sa théorie. Quelles que soient, au reste, les sources dans lesquelles il a puisé, il est constant qu'il a rendu à l'espèce humaine un service signalé, et la reconnoissance de la postérité le vengera des tracasseries et de l'ingratitude de ses contemporains.

Il est étonnant que Mesmer ait apporté en France une découverte, dont il devoit, ce me semble, enrichir d'abord sa patrie. Peut-être n'a-t-il pas trouvé dans ses compatriotes les dispositions d'esprit nécessaires pour s'en faire

écouter. Peut-être a-t-il pensé que si le magnétisme n'étoit pas adopté en France, celui qui l'y produiroit n'auroit pas du moins à redouter le sort de Christophe Colomb, bafoué pour avoir annoncé un nouveau monde, et de Galilée, jeté dans les cachots de l'inquisition, pour avoir trouvé le mouvement de la terre.

Quoi qu'il en soit, tout le monde sait que c'est à Paris que Mesmer a fait ses premiers essais publics. Des succès variés, mais constans, ont couronné sa persévérance. Un enthousiasme, qui tenoit du délire, s'est emparé presque de toutes les classes; l'exagération a proclamé des prodiges. Plus les partisans de Mesmer dépassoient la vérité, plus une incrédulité fondée se prononçoit contre eux. Les plaisans intervinrent entre les deux partis. Dans les salons, les chansons et les épigrammes; sur les théâtres, des niaiseries dialoguées suffirent pour ramener les Français à un caractère qui les porte à rire de ce qu'il y a de plus important, de plus grave, et même de leurs propres infortunes.

Ces adversaires-là n'ont pas été cependant les plus redoutables que le magnétisme ait eu à combattre. L'homme, tout-à-fait ignorant, adopte toutes les erreurs; à demi-savant, il repousse les vérités qui blessent ses intérêts, sa vanité et même ses habitudes, et il est facile de prouver en peu de mots que nous ne sommes

encore que des demi-savans. Il n'y a pas de systèmes en mathématiques, où tout est démontré, et nous n'avons que cela dans ce qu'on appelle les hautes sciences. Un homme, qui a aperçu quelques effets, en cherche les rapports; bientôt il veut remonter à la cause, qui est impénétrable pour lui. A défaut de la véritable, il en suppose une; il en tire des conséquences; il lie avec art toutes les parties de son système; il cherche à persuader les autres; il croit de bonne foi lui-même avoir découvert la vérité.

A peine son livre a-t-il paru, qu'il est attaqué, combattu; on ne dit pas à l'auteur ce qui est, parce qu'on ne le sait pas; mais on prouve qu'il s'est trompé sur des points essentiels. Les critiques sont critiqués à leur tour, et tous supportent le trait malin, tant qu'ils n'ont que leur livre pour appui. Mais qu'un homme nouveau paroisse; qu'il apporte une vérité nouvelle; que cette vérité renverse jusqu'en leurs fondemens des édifices élevés avec tant de peines, nos demi-savans se rallient, s'agitent, cherchent des armes contre l'ennemi commun, et ne sont pas toujours délicats dans le choix. Ainsi, Mesmer a trouvé à combattre de grands intérêts d'une part, de fortes préventions de l'autre, et il étoit seul contre tous.

Peut-être, s'il eut opéré mystérieusement, s'il eut mis dans sa pratique quelque chose

d'imposant et de solennel, eût-il entraîné le peuple, toujours partisan du merveilleux. Mais on n'eût pas manqué de lui reprocher l'obscurité et l'ignorance de ces nouveaux sectaires. Mesmer, d'ailleurs, ne voyoit dans le magnétisme qu'une faculté naturelle à l'homme; il l'a annoncée de bonne foi et avec simplicité; il s'est mis en but aux traits de tous les partis, et il en a été écrasé.

Si je tenois une vérité dans ma main, disoit Fontenelle, je me garderois bien de l'ouvrir. Mesmer, plus courageux, a ouvert les siennes. Qui des deux avoit raison? C'est par le fait qu'il faut juger : la vérité de Fontenelle seroit perdue pour nous, et le magnétisme nous reste.

Il est à remarquer que la faculté de médecine s'est montrée la plus ardente à persécuter le magnétisme, non sur la partie du public que sa puissance ne peut atteindre, mais sur ceux de ses membres convaincus d'avoir pratiqué, ou du moins d'être partisans du mesmérisme. Elle les a fait comparoître à sa barre; elle a dépouillé de leurs dignités doctorales ceux d'entr'eux qui en avoient; elle a enjoint aux autres d'être plus circonspects à l'avenir.

Si le magnétisme n'existe point, ou si ce n'est qu'une folie, pourquoi tant de sévérité? Ne pourroit-on pas en inférer que la faculté a voulu

éteindre le flambeau auquel, dans les siècles les plus reculés, le premier médecin a emprunté ses premières lumières ?

Veut-on connoître quelle sera l'opinion de tel homme sur tel objet d'une certaine importance ? qu'on consulte son intérêt personnel, et on se trompera rarement. Examinons si la faculté avoit un intérêt réel à admettre ou à rejeter le magnétisme.

Il est malheureusement trop vrai que, sous beaucoup de rapports, la médecine n'est qu'une science conjecturale, et qu'il est certaines maladies, qu'elle connoît très-bien, mais dont elle ignore le remède. Les conjectures sont souvent funestes au malade, et je ne répéterai pas les plaisanteries de Molière et de Beaumarchais, que tout le monde sait par cœur. Le somnambule magnétique n'est jamais incertain. Il voit clairement son état, et s'il ne se prescrit pas le meilleur remède, il est sans exemple qu'il en ait indiqué de nuisibles. Il ne guérit pas toujours, parce que la nature veut que nous finissions, et que d'ailleurs sa puissance peut avoir des bornes. Peut-être aussi le magnétisme n'est-il encore qu'à son aurore. Les anciens ont pu connoître des procédés plus forts, plus salutaires que les nôtres. Peut-être les retrouvera-t-on un jour ; mais tel qu'est à présent le magnétisme, il me paroît pouvoir soutenir honorablement toute

espèce de comparaison avec la médecine, et je m'exprime, je crois, assez modestement.

On m'objectera, sans doute, que la médecine a rejeté d'arbord la circulation du sang, l'émétique, le quinquina, l'inoculation, la vaccine; qu'elle s'est empressée de les adopter, dès qu'elle a reconnu leur efficacité, et qu'elle n'eût pas rejeté le magnétisme, s'il avoit les vertus que certaines personnes lui supposent. Cette objection est facile à détruire: la médecine, en réunissant des remèdes nouveaux à ceux qu'elle connoissoit déjà, a étendu son domaine, et cette conduite dérive naturellement de l'intérêt personnel. Mais le magnétisme ne pouvoit devenir partie intégrante de la médecine; il prenoit nécessairement le premier rang; et quel homme, après avoir joué, pendant trente ans, le premier rôle, voudra descendre au second, s'il n'est pas doué d'une réunion de qualités qu'on rencontre rarement dans un même individu? Ces idées me conduisent nécessairement à quelques détails.

La médecine s'empare de l'homme dès sa naissance; elle ne le quitte qu'à sa mort. L'enfant balbutie à peine, qu'il voit ses parens soumis au joug d'un docteur, savant ou non. L'influence de la crédulité fait, de cet enfant, un esclave de plus, sur lequel on excerce un despotisme d'opinion absolue. Le remède le

plus repoussant est pris sans résistance. S'il produit un effet contraire à celui qu'attendoit le médecin, on persuade facilement que la maladie devoit tourner ainsi. Les décès sont toujours imputés à la nature, et les guérisons sont l'effet de l'art. Les remèdes composés, qui fatiguent en affoiblissant les viscères, rendent les convalescences longues et pénibles. Le moyen curatif lui-même a souvent produit le germe d'une maladie nouvelle, parce que le docteur interprète, arrange ce qu'il n'entend pas, ce qu'il ne voit pas. Plus le malade s'affoiblit, plus il est docile et confiant.

Il est des médecins qui joignent, au talent de bien observer, une honnêteté, une délicatesse et même un désintéressement digne des plus grands éloges. Mais plus ils obtiennent de succès, plus ils doivent tenir à la considération, qui en est toujours la suite; et vous croiriez, madame, que l'esprit de domination puisse jamais s'éteindre dans l'homme! Quoi! celui dont les ordonnances sont des lois, qu'on ne se permet pas même d'examiner, iroit consulter un somnambule sur telle maladie qui échappe à ses recherches; il solliciteroit la connoissance d'un remède propre au mal; il dérogeroit à la dignité de médecin, en devenant l'exécuteur de ce qu'auroit prescrit l'interprète de la nature, plus clairvoyant que lui; il descendroit aux

fonctions modestes d'agent secondaire; il renonceroit à ses connoissances en chimie, parce qu'un somnambule n'ordonne que des remèdes simples; il avoueroit par cette conduite qu'il a professé une science incertaine et quelquefois mensongère! Connoissez-vous quelqu'un, madame, qui soit capable d'un tel héroïsme?

Peut-être les médecins feroient abnégation d'eux-mêmes si la médecine n'étoit pratiquée que par des gens opulens. Mais le corps des médecins se compose, en général, de jeunes gens issus de familles honnêtes, mais peu fortunées. Leurs parens ont fait, pendant dix ans, des sacrifices pour leur faire apprendre ce qu'ont écrit leurs devanciers. L'homme de génie recule les limites de la science. Mais excellent ou médiocre médecin, l'élève a semé, il veut recueillir; il doit le vouloir, surtout s'il a une famille à élever, quelque parent pauvre à soutenir : et on s'étonne que nos docteurs éloignent le magnétisme de tous leurs moyens, de toutes leurs forces! Descendons dans notre cœur, et soyons vrais. Si nous étions médecins, nous conduirions-nous autrement?

Déjà le magnétisme est en honneur en Prusse. Le roi vient de donner à un médecin de Berlin cent lits dans un hôpital pour y exercer la médecine de la nature, et l'académie des sciences de cette ville va décerner un prix de trois cents

ducats à l'auteur qui aura fait le meilleur mémoire sur le magnétisme. Le roi de Suède, les empereurs de Russie et d'Autriche ont envoyé à Berlin des médecins qui doivent s'instruire dans la pratique de M. Wolfart. Les plaisans sont moins communs en Prusse qu'en France, et les chanteurs de Berlin ont probablement cessé de chanter. Nos railleurs français n'examineront pas ce qu'il est plus facile de tourner en ridicule que d'approfondir. Mesmer a vainement essayé de propager le magnétisme chez nous : il nous reviendra du nord de l'Europe, paré du prestige que nous attachons à tout ce qui est étranger. Alors, il ne sera plus permis, dans un certain monde, de douter de ses propriétés; il sera du bon ton de lui attribuer des miracles.

Savez-vous, monsieur, s'est écriée madame d'Arancy, que vous poussez les choses un peu loin! S'il y a des plaisans en France, il y a aussi des hommes désintéressés et bons observateurs. Pourquoi donc votre magnétisme y reste-t-il toujours dans l'obscurité? pourquoi, dès qu'il ose se montrer, suffit-il d'un mot piquant, d'une saillie pour le replonger dans l'ombre?

J'aime à croire, répondis-je, madame, que les magnétiseurs se composent, en partie, des hommes éclairés dont vous venez de me parler. Je vous ai exposé les causes principales qui

s'opposent à la propagation du magnétisme. Je peux vous en indiquer d'autres, qui, moins importantes, méritent cependant d'être examinées.

Les expériences de salon nuisent au magnétisme, en lui donnant une apparence de frivolité, qui éloigne la confiance et la considération. On cause, on rit, on plaisante, on conteste ensuite la réalité des effets; on soupçonne du *compérage ;* on le dit avec une sorte de réserve; mais on finit par n'avoir rien vu, après avoir été présent à des phénomènes, dignes d'être remarqués. On porte son jugement, sans vouloir examiner davantage, et ce jugement est sans appel.

J'ai cédé, comme bien d'autres, au désir de convaincre, et j'ai partagé leur sort. Je m'applaudis cependant de ce que j'ai fait hier, puisque j'ai gagné au magnétisme une dame, dont l'opinion seroit d'un grand poids, si elle osoit se prononcer.

N'y comptez pas, monsieur, n'y comptez pas, a-t-elle repris vivement. Je vous ai confié mon secret, et je tiens irrévocablement au parti que j'ai pris. Voyons la suite des causes secondaires, qui empêchent le magnétisme de se répandre.

J'ai repris. Un magnétiseur, d'une foible constitution, se laisse aller à un sentiment de bienveillance et d'humanité. Il n'a pas consulté ses

forces ; et, après quinze jours, un mois de soins assidus, il reconnoît l'insuffisance de ses moyens ; il éprouve une sorte d'épuisement qui le décourage. Souvent un malade, impatient, se lasse de ne pas arriver à ces effets prodigieux, dont il a lu des relations. Le traitement est interrompu, et les parens, et les amis, et les incrédules et les malins disent, répètent partout que le magnétisme ne guérit pas.

Les gens du bon ton, qui ne font pas de systèmes, parce que le bon ton n'est pas la demi-science, mais qui écoutent avec assez de docilité ceux qui ont des connoissances, qu'on n'acquiert pas dans les boudoirs, ces gens-là ne peuvent admettre un moyen auquel le pauvre accorde assez de confiance, et ils ont raison, car il est constant que le riche et le pauvre ne sont pas pétris du même limon. Ils nous reprochent, sans cesse, de n'exercer notre influence que sur des êtres accablés de misère, et par conséquent incapables de penser. Je vous assure, madame la comtesse, que si on dit de très-jolies choses dans les salons, on n'y pense pas plus que sous le chaume. Mais laissons de côté les distinctions, et voyons pourquoi le plus grand nombre de ceux qui se confient à un magnétiseur sont véritablement des malheureux.

Un médecin traite un homme opulent ; la maladie traîne en longueur ; le malade s'affoi-

blit, au lieu de guérir ; ses forces s'épuisent, et le docteur double ses soins. Il ne quitte plus le chevet du malade ; il le console ; il relève son courage ; il ranime ses espérances. Le malade meurt ; mais qui ne meurt pas ? Son médecin mérite des éloges : il a fait ce qu'il a pu ; s'il n'a pu bien faire..... il a fait glisser le défunt de la vie à la tombe, sans qu'il s'en soit aperçu.

Le même médecin voit un misérable dans un hôpital ou sur son grabat. Il fait, en honnête homme, tout ce qui dépend de lui pour le soulager ; mais un médecin, honnête homme, n'a pas contracté l'engagement d'être toujours heureux. Celui-ci s'aperçoit que la médecine fait peu de progrès, et que la maladie en fait beaucoup. Il abandonne le malade à la nature ; et, dans cette seconde circonstance, le médecin a encore raison, car s'il eut traité le pauvre diable pendant un mois ou deux de plus, il l'eût envoyé dire à l'homme opulent :

Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien ;
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

Cependant, ce pauvre diable ne peut acheter ni consolations, ni espérances. Accablé de maux et de misère, il se désole, il va tomber dans le désespoir. Il entend parler du magnétisme ; il cherche, il trouve un magnétiseur. Mais la nature épuisée n'offre plus de ressources ; le pauvre diable se condamne lui-même

dans le sommeil somnambulique ; il s'éteint, et on publie partout que le magnétisme l'a tué.

Le pauvre diable guérit-il ? on crie de toutes parts qu'il n'étoit pas malade. C'est ce qui est arrivé à M. Court de Gébelin.

Il n'y a plus de médecins qui nient l'existence du magnétisme ; cela seroit maladroit. Mais ils en contestent les effets ; ils en parlent avec une indifférence, qui éloigneroit la confiance, si elle commençoit à naître, et vous conviendrez, madame, que ces petites choses-là ne tendent pas à propager le magnétisme.

Les magnétiseurs vivent isolés. Ils opèrent dans le silence, et souvent dans le secret, pour échapper aux railleurs. Ils se connoissent peu, et ne se communiquent que des observations d'un intérêt majeur. Ils ne peuvent étendre ainsi une théorie, dont le perfectionnement amèneroit des succès plus frappans, plus certains, qui convaincroient les incrédules.

Les prêtres d'Isis, au contraire, formoient une corporation nombreuse ; ils vivoient dans un même lieu ; et ils avoient beaucoup de loisirs, parce qu'ils étoient dans l'opulence. Probablement, ils ne dédaignoient pas de se communiquer des observations de détail, qui, dans plus d'un genre, ont conduit à des résultats importans. De ces communications continuelles, a dû naître une suite de découvertes nouvelles,

et ces prêtres, déjà forts de l'opinion publique, étoient certains de lui voir adopter et consacrer ce qu'ils ajoutoient à leurs connoissances acquises.

D'après ce rapprochement, je suis porté à croire que le magnétisme ne fera pas de grands progrès en France, tant que le gouvernement ne s'en occupera pas. Il est beau d'imiter les étrangers dans ce qu'ils font de bien. On pourroit même aller plus loin qu'eux : des colléges de magnétiseurs (1), dotés par l'État, tireroient de leur établissement même une grande force d'influence. On croiroit à la médecine de la nature, qu'on verroit encouragée à ce point. Il n'y auroit plus, je l'avoue, que peu de médecins, et moins encore d'apothicaires. Mais seroit-ce un grand mal pour la société? Je ne le crois pas, et peut-être seroit-il aisé de prouver le contraire.

« Je vois, monsieur, me dit la comtesse, « que vous êtes à la fin de votre dissertation, « et j'en suis fort aise. Hier, vous m'avez donné « un léger mal de tête, que nous sommes con- « venues d'appeler migraine, comme vous ap- « pelez charmante une femme assez ordinaire, « comme on proclame divins des vers heureux, « qui ne sont qu'un jeu de l'esprit. Aujour- « d'hui, j'ai la migraine la mieux condition-

(1) Cette idée appartient à M. Deleuze.

« née..... A quoi suis-je réduite! à ne pouvoir « parler raison, pendant une demi-heure, sans « être indisposée, et cela, parce que j'ai voulu « donner à jouer et faire danser des gens qui « se soucient fort peu de moi, et dont je ne « me soucie pas davantage. Les veilles m'ont « ôté ma fraîcheur et m'affoiblissent l'estomac. « La sotte chose que de tout faire pour le pu- « blic, et de n'oser avouer une pensée à soi, « quand elle choque un préjugé! »

Je demande à tous les magnétiseurs possibles, quel parti ils auroient pris auprès d'une femme intéressante, repentante, malade, et croyante surtout. Ils se seroient empressés de la soulager; et c'est ce que j'ai fait. Si la voix de l'humanité se fait entendre, quand nous voyons un être souffrant, combien cette voix est plus forte, lorsque cet être est une jeune femme, dupe, jusqu'à ce moment, de ses préventions, et qu'on a l'espoir de rendre, sans retour, à des sentimens raisonnables!

J'attaque donc cette migraine, *si bien conditionnée*, et madame d'Arancy se prête à mes soins, avec une facilité, un abandon, qui me charment. Ces grands yeux bleus, qui se sont fermés hier, se ferment aujourd'hui plus promptement encore. Elle dort de ce sommeil doux et réparateur, qui, seul, est déjà un remède puissant. Je l'interroge; elle me répond..... Madame d'Arancy est somnambule.

Déjà la migraine est dissipée ; mais l'estomac est souffrant. Il faut lui rendre des forces, et rappeler, sur ces joues décolorées, les roses du printemps. « Madame, quel est votre médecin ? « — Oh ! monsieur, c'est un homme charmant, « qui n'a rien de la pesanteur de son état ; qui « ne m'aborde jamais que le sourire sur les lèvres, « et une historiette à la bouche. — C'est fort « bien, madame ; mais son talent ? — Il ne « hasarde jamais rien, et ne prescrit que des « choses très-simples. — Vous m'inspirez de l'es- « time pour lui, madame ; mais jugez-le avec « connoissance de cause ; examinez votre esto- « mac, et voyez si ce qu'il vous ordonne est « bien ce qui vous convient. — Oh, le mal- « heureux ! avec ses petits contes et son eau de « poulet, il m'auroit tuée en moins de deux ans. « — Expliquez-vous plus clairement, je vous « en prie. — A la fin du carnaval, j'ai éprouvé « des tiraillemens à l'estomac. Le docteur a pré- « tendu qu'il y avoit irritation ; je vois à présent « que c'est fatigue et foiblesse, et son eau de « poulet augmente le mal tous les jours. — Hé « bien, madame ! que vous faut-il ? — Un verre « de vin d'Espagne le matin et le soir. — Le « remède est facile. — Et agréable à prendre. « — Et les veilles, madame ? — Elles me sont « obsolument contraires. — Votre médecin vous « les a sans doute interdites ? — Oui, mais je

« l'ai forcé de transiger avec moi. Nous sommes convenus que je pourrois me coucher à « une heure du matin, pourvu que je prisse une « tasse d'eau de poulet en me mettant au lit. — « Madame, il faut congédier ce médecin-là. — « Hé! comment le congédierai-je ? c'est l'homme « à la mode. — Hé bien ! gardez-le ; mais ne « faites rien de ce qu'il vous prescrira. — A la « bonne heure. — Si, pourtant, vous en vouliez « un autre? J'en connois qui ne vous feront pas « de contes, et qui savent beaucoup. — Du vin « d'Espagne, monsieur, et pas d'autre docteur; « vous savez, mieux que moi, que je n'en ai « pas besoin. — Permettez-moi de vous faire « observer, madame, que vous passez de l'in- « crédulité à l'exagération. Je vous assure qu'il « y a de très-bons médecins qui, cependant, sont « loin d'être infaillibles. — Oh, oui ! il a de « bons médecins..... Mais ce sont les magnéti- « seurs. — Remarquez encore, madame, que « les médecins connoissent parfaitement l'inté- « rieur du corps humain, et que s'ils vouloient « faire concorder leur science avec les lumières « certaines des somnambles.... — Oui, oui, ils « connoissent toutes les parties intérieures du « corps humain ; mais ils n'ont jamais pu, ils « ne pourront jamais les voir que mortes. Moi, « je les vois vivantes et dans toute leur action. « Cela se ressemble, comme la figure d'un

« homme qui vient d'expirer, et celle qu'il « avoit dans un état de santé parfaite (1). »

Je jouissois d'une satisfaction inexprimable; mais je sentois qu'elle alloit s'évanouir avec le sommeil de madame d'Arancy, qui ne devoit laisser aucune trace dans sa mémoire. Je jugeois qu'elle m'opposeroit de nouveau ses petits préjugés de coteries, et je me suis décidé à la mettre dans l'impossibilité de rétrograder.

Je lui ai franchement exprimé mes craintes. « Vous avez raison, m'a-t-elle répondu. Eveil- « lée, je ne serai plus qu'un grand enfant. « Mais que faut-il faire? — Ecrire ce que nous « venons de dire, si nous n'en avons pas oublié « la plus grande partie. — Oh! je m'en sou- « viens à merveille. Voulez-vous que je me « mette à mon secrétaire? — Allez. »

Elle se lève; je la suis; elle traverse son appartement d'un pas ferme et assez égal. Elle écrivoit, quand M. d'Arancy est entré. Je l'ai mis au fait en peu de mots, et il m'a embrassé avec beaucoup d'affection. « Henriette, m'a-t-il « dit, a tout ce qu'il faut pour être aussi estima- « ble qu'elle est séduisante, et je vous dois déjà « beaucoup. »

---

(1) Ces deux dernières réponses m'ont été faites littéralement, et en présence de plusieurs personnes, par une somnambule que j'ai eue à St.-Quentin.

J'attendois qu'il s'expliquât plus clairement, quand il a pris le papier de madame d'Arancy. Il m'a prié ensuite de l'éveiller.

Il est impossible d'exprimer la confusion qu'a éprouvé la jeune femme, quand son mari lui a lu ce qu'elle venoit d'écrire. Elle protestoit qu'elle se trouveroit mal, si on ne lui rendoit ces rêveries. « Non, ma chère amie, non. Ici « tu parles sous ton masque, et tout à l'heure « tu étois toi; c'est toi que j'aime et que je veux « conserver. Tu t'es rendue malade pour le « monde; tu recouvreras la santé pour ton mari « et ton enfant. — Et que faut-il faire pour « cela, monsieur? Boire du vin d'Espagne, non « à Paris, où tu ne pourrois renoncer à tes habitu- « des, mais à notre terre, où tu fixeras les plaisirs « qui conviennent à une femme de ton âge, et qui « sont sans dangers. — Il n'y a là que des campa- « gnards. — Tant mieux. Pas de faste, pas de « représentation, pas d'excès en aucun genre, « et surtout pas de veilles. Nous remplacerons « toutes ces fadaises par la simplicité, qui sied « à tout le monde, et surtout par une vie ré- « glée. Je renonce volontiers aux prétendues « délices de Capoue : seras-tu moins généreuse « envers toi? — Mais que dira-t-on de moi ici? « — Ce qu'on voudra. — Les plaisans ne fini- « ront jamais. — Les plaisans ne sont dangereux « que pour ceux qui ont la sottise de les crain-

« dre. Et puis, ma chère, il n'y a à Paris que « des liaisons, et huit jours après ton départ, « personne ne s'occupera plus de toi. — Ah, mon « ami! qu'exiges-tu? — Ce papier parle ; veux- « tu que je le fasse circuler? — Ah, mon Dieu! « tu me fais trembler. — Fais venir tes fem- « mes; qu'elles préparent tout, et que dans une « heure nous soyons en route. — Oh! oui, oui, « oui; si tu me donnois le temps de réfléchir, « je ne partirois plus. — Monsieur est, après « moi, ton meilleur ami. Il voudra bien nous « accompagner; et là, nous magnétiserons tous « ensemble. — Nous magnétiserons! Quoi! se- « rois-tu...? — Hé, oui, ma chère amie! Je ma- « gnétise depuis six ans. — Et jamais tu ne m'en « as rien dit. — A quoi bon parler à des « sourds. »

On fait les malles, les paquets en riant, en chantant, en folâtrant ; on monte en voiture, et bientôt le grand air donne de l'appétit. On se souvient qu'on n'a pas pensé à prendre des provisions, et on se décide à dîner au premier cabaret. « Madame d'Arancy dîner dans un « cabaret de village! Oh! si nos amis étoient-là, « ils diroient.... — Ce qu'ils voudroient, ma « chère amie. Moi, je leur répondrois qu'il « vaut mieux dîner au cabaret, que de ne pas « dîner du tout. »

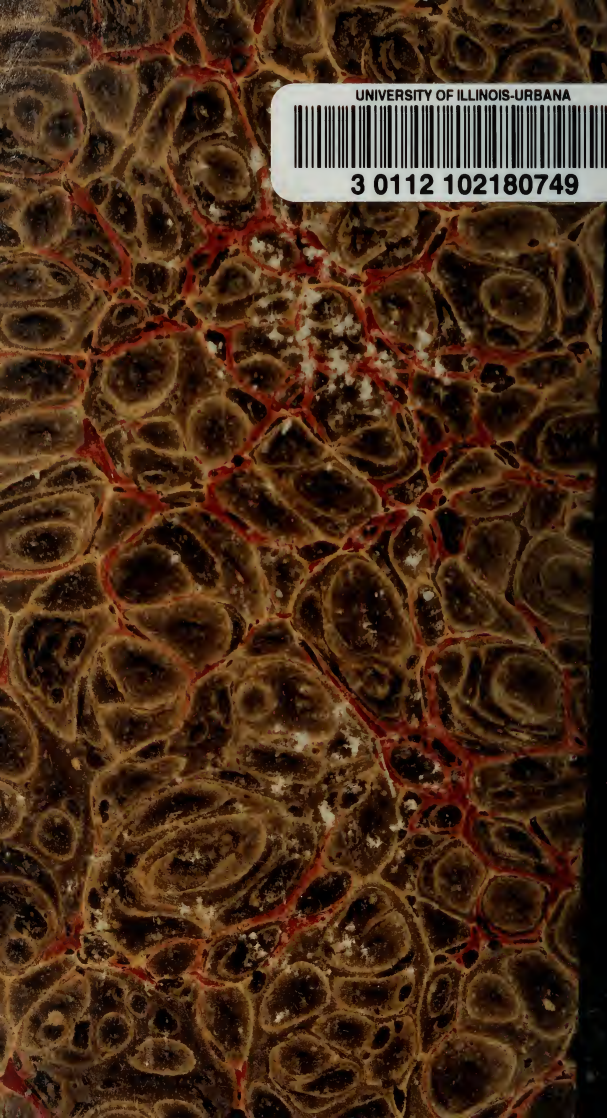
Tout étoit fait de travers, tout étoit mal

servi, le vin étoit détestable, et tout cela paroissoit très-plaisant. Un dîner, qu'assaisonne la gaieté, n'est jamais mauvais, et il se digère facilement. Madame d'Arancy a fort bien supporté celui-ci.

Nous arrivons au château, où on ne nous attendoit pas, et où tout étoit sans dessus dessous. Nouveau sujet de rire, et du désordre qui régnoit partout, et de l'embarras du concierge, et de ses grandes phrases, et de son imperturbable attention à renvoyer ses enfans, qui rentrent aussitôt par une autre porte, etc., etc.

Il y a huit jours que nous sommes ici, et déjà le vin d'Espagne fait des merveilles. Déjà le magnétisme est en honneur dans le canton, et madame d'Arancy convient, de très-bonne foi, que cette occupation-là vaut bien une walse, ou une partie de bouillotte.

FIN.


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 102180749